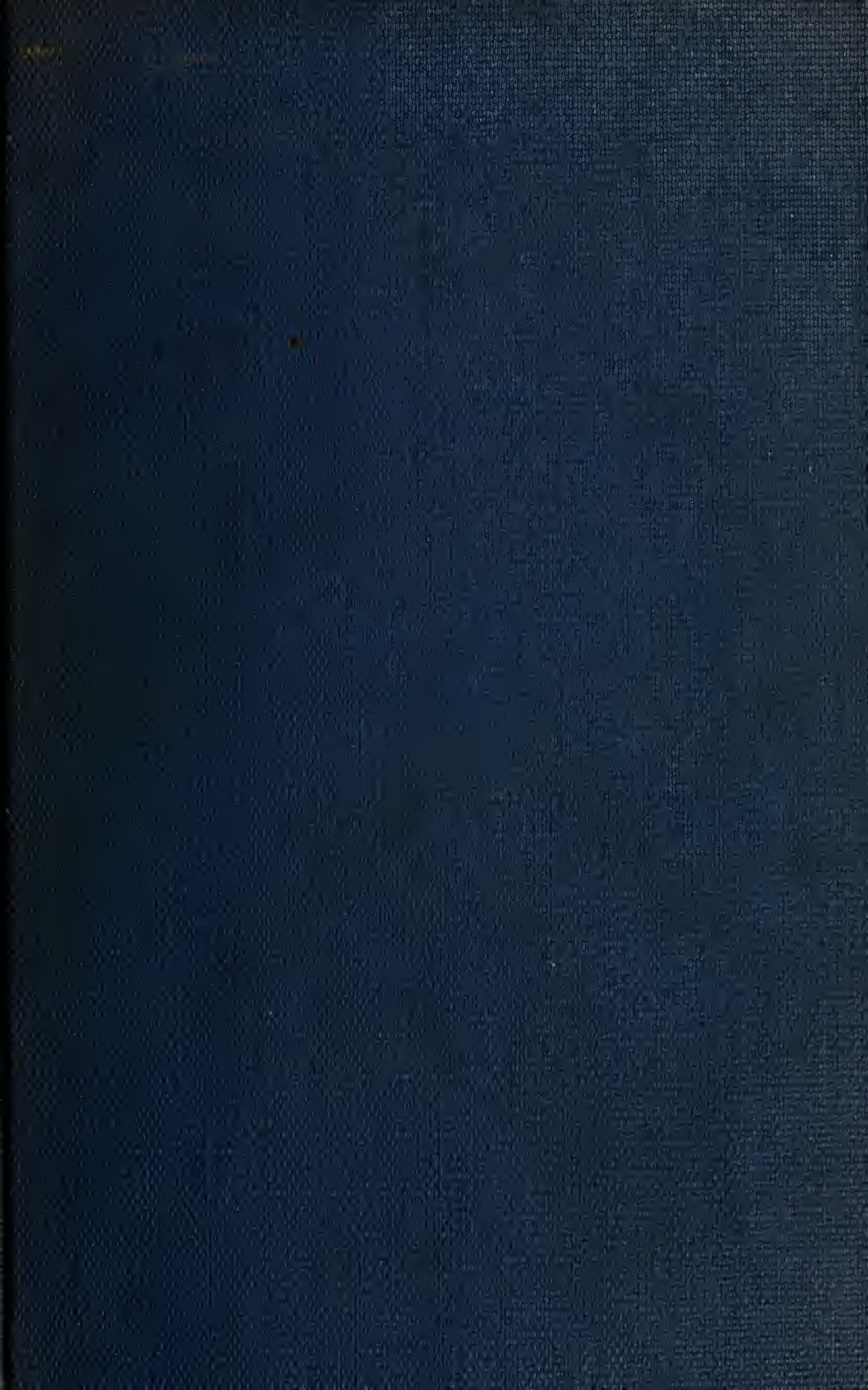
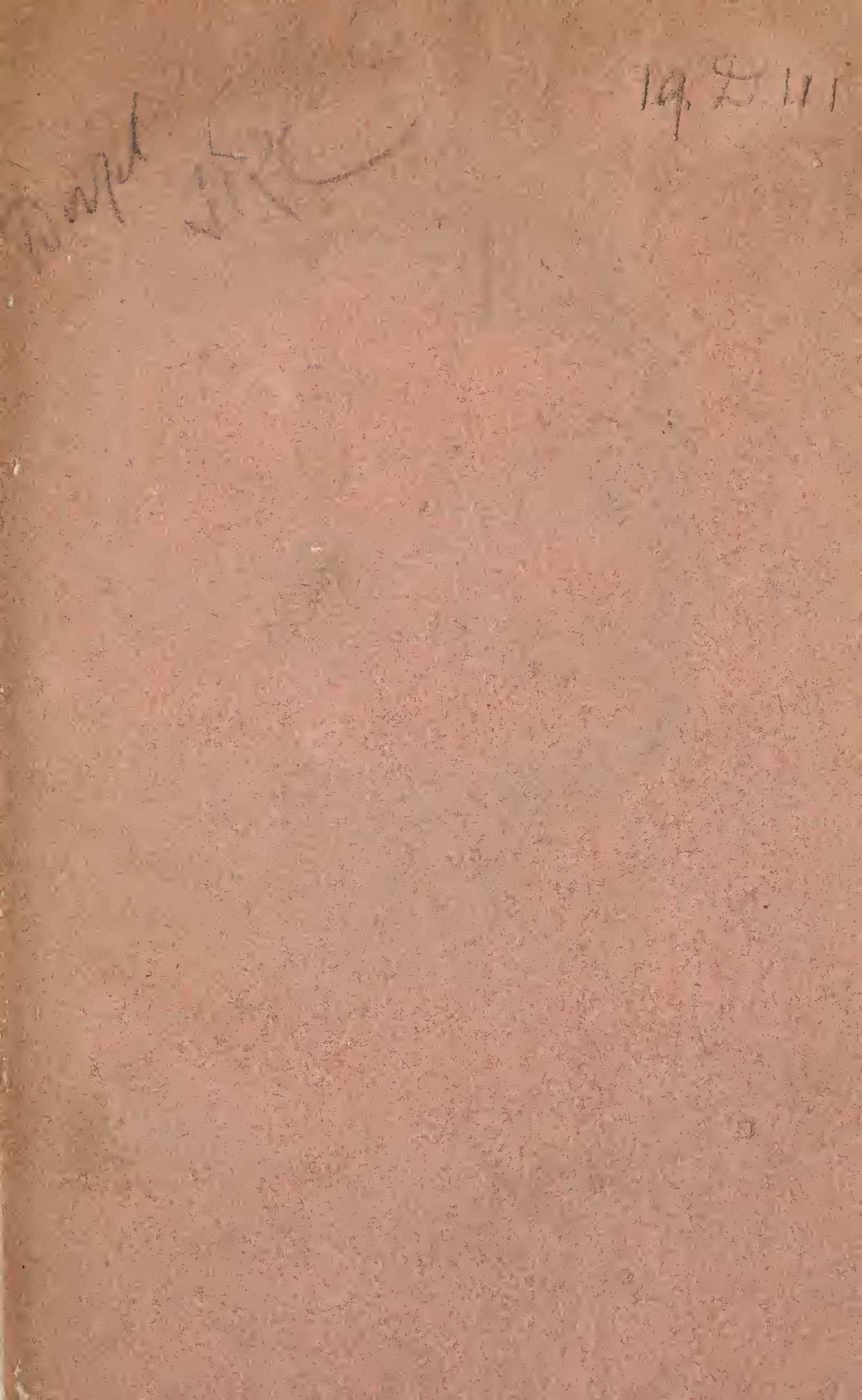




DE L'INFLUENCE

DES

AFFECTIONS DE L'AME

DANS LES MALADIES NERVEUSES

DES FEMMES.

DE L'INFLUENCE
DES
AFFECTIONS DE L'AME
DANS LES MALADIES NERVEUSES
DES FEMMES,
AVEC LE TRAITEMENT QUI CONVIENT A CES MALADIES.

Par M. DE BEAUCHENE, Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier, & Médecin de MONSIEUR, *Frère du* ROI.

NOUVELLE ÉDITION, revue, & augmentée du Traitement des Maux de Nerfs des Femmes enceintes.

. . . . . Juvat integros accedere fontes,
Atque haurire. . . . .



A AMSTERDAM,

Et se trouve A PARIS,

Chez MÉQUIGNON l'aîné, Libraire, rue des Cordeliers, près des Ecoles de Chirurgie.

M. DCC. LXXXIII.



PRÉFACE.

L'INDULGENCE avec laquelle le Public a accueilli la première édition de cet ouvrage, m'engage à le remettre sous presse, & me fait un devoir d'employer tous les soins qui dépendent de moi à le perfectionner.

On peut faire des ouvrages beaucoup plus étendus & beaucoup plus savans sur les Maladies nerveuses : c'est une partie de la Médecine qu'on ne sauroit trop approfondir, & dont l'étude a jusqu'à présent été trop négligée. Mais je n'ai pas eu pour objet de faire un traité absolu sur ce genre de maladies ; j'ai cru qu'il étoit d'abord plus utile de mettre entre les mains de tout le monde un ouvrage qui pût avertir des causes & des effets du

dérangement dans le syſtême nerveux, & ſervir à le prévenir.

Il n'en eſt pas des ouvrages de Médecine, comme de la plupart des autres livres qui n'influent que ſur les opinions, & dont l'utilité ou l'erreur ne peut être ſentie qu'après un grand nombre d'années. Mille cauſes peuvent faire qu'un Médecin ſe trompe dans la pratique : mais il ne peut ſe tromper dans les traitemens qu'il indique par la voie de l'impreſſion, ſans exciter auſſitôt les réclamations des autres Médecins. Au contraire, en enſeignant au Public des précautions & des remèdes dont le ſuccès ne peut pas être conteſté, ſon ouvrage devient utile au moment même où il eſt répandu ; & quand il ne ſerviroit à guérir qu'une ſeule perſonne, ce ſeroit une récompenſe aſſez flatteuſe de ſon travail.

La Médecine n'eſt plus aujourd'hui une ſcience myſtérieuſe, comme il y a trois ſiècles ; elle ne s'exprimoit alors que dans des langues inconnues au vulgaire : mais ce préjugé a été détruit, à proportion que la phyſique & les ſciences qui en dépendent ſont devenues l'objet de l'étude générale. Il y a peu de gens du monde qui n'aient pas quelques connoiſſances de phyſiologie & de chimie, qui les mettent à portée de participer aux lumières de la Médecine *.

C'eût été rendre un moins bon office,

---

* J'ai eu pluſieurs fois la ſatisfaction de voir que des Dames attaquées, depuis pluſieurs années, de vapeurs, de maux de tête & de langueurs d'eſtomac, ſont parvenues à s'en délivrer ſans employer d'autre médecin que mon livre, ni d'autre méthode que le traitement qu'il indique.

particulièrement aux femmes, que de leur offrir un livre d'une lecture savante & pénible, qu'elles auroient compris avec plus de difficulté : car, pour persuader, il faut se faire bien entendre. Presque toutes les sciences seroient plus généralement répandues, si les savans daignoient se mettre à la portée du Public, éviter les formules scientifiques, toutes les fois qu'elles ne sont pas indispensables, & sacrifier quelque chose à l'élégance & à la clarté.

J'ai divisé les affections nerveuses en différentes classes, afin que chacune des personnes qui en sont attaquées puisse reconnoître la véritable espèce de ses maux, & profiter par elle-même des différens moyens préservatifs ou curatifs que j'indique.

Les maladies des nerfs exigent beau-

coup plus d'attention, de régime & de ſoins, que de remèdes énergiques : il faudroit par conſéquent que le Médecin n'abandonnât jamais, pour ainſi dire, ſon malade. Quel ſervice plus grand peut-on rendre à ce dernier, que de le mettre à portée d'être lui-même ſon médecin dans tous les momens où celui à qui il a donné ſa confiance ne peut le ſecourir ni l'aſſiſter de ſes conſeils ?

C'eſt par les mêmes motifs que j'ai ajouté à cette nouvelle édition quelques avis aux femmes enceintes ſur les affections nerveuſes qu'elles éprouvent ſouvent dans leur groſſeſſe. Ces accès accidentels, & qui proviennent d'une cauſe paſſagère, n'ont rien de dangereux ; mais il eſt important que celles qui y ſont ſujettes puiſſent les prévenir par les moyens que j'indique, ou les calmer par

des remèdes faciles lorsqu'elles n'ont pu s'en préserver, ou qu'elles ont négligé de le faire.

Trop occupé des devoirs de mon état, j'ai peu le temps d'écrire. Les maladies chroniques, devenues si générales, ont été le principal objet de mon application; & je voudrois pouvoir faire part de mes recherches à tous ceux que je ne puis voir, afin qu'ils puissent raisonner leur traitement sur les principes que je me suis formés, & auxquels je dois tous mes succès dans le traitement de ces maladies.

J'applaudis au zèle de mes Confrères qui s'appliquent à la guérison de la maladie la plus redoutée, & malheureusement la plus commune: mais je desirerois qu'un plus grand nombre d'entre eux travaillât à rétablir les tempéramens

épuisés par cette maladie affreuse, & par l'erreur des nouvelles découvertes que l'on a prétendu faire dans le traitement de ces maladies. Je me proposois de publier à ce sujet quelques-unes des observations que j'ai faites ; les circonstances me forcent de remettre cet ouvrage à un autre temps.

J'aurois écrit pareillement sur les Maladies de la peau, & particulièrement sur le traitement des dartres qui proviennent de tant de causes diverses, & sont répandues en si grande quantité parmi les habitans des grandes villes. Mais, tandis que je conserverai les forces & l'activité de la jeunesse, je dois me livrer aux fatigues de ma profession, & n'en éviter aucune ; & j'attendrai, pour laisser au Public les fruits de mon expérience, le temps où l'âge viendra mûrir mes ré-

flexions, & me condamner au repos. Heureux si, par cet emploi de ma vie, je puis recueillir l'estime de mes concitoyens, & jouir à la fin de mes jours de la reconnoissance de ceux dont j'aurai adouci ou prolongé la vie !



TABLE.

INTRODUCTION, ... Page 1

PREMIÈRE PARTIE.

DISCOURS Ier. *Des Vapeurs en général*, ... 11
DISCOURS II. *Sur la nature des Maladies nerveuſes*, ... 41
DISCOURS III. *Sur la cauſe immédiate des Maladies nerveuſes*, . . 55

SECONDE PARTIE.

SECTION I. *Maladies nerveuſes avec matière & léſion organique*, 65
Cauſes des Maladies nerveuſes avec matière & léſion organique, . 66
Symptômes des Maladies nerveuſes avec matière & léſion organique, ... 67
Traitement des Maladies nerveuſes avec matière & léſion organique, ... 72
SECTION II. *Maladies nerveuſes hyſtériques*, ... 99

Causes des Maladies nerveuses hystériques, ... 99

Symptômes des Maladies nerveuses hystériques, ... 100

Traitement des Maladies nerveuses hystériques, ... 105

SECTION III. *Des Maladies nerveuses avec relâchement des solides & dégénération des humeurs*, . 133

Causes des Maladies nerveuses avec relâchement des solides & dégénération des humeurs, . . ibid.

Symptômes des Maladies nerveuses avec relâchement des solides & dégénération des humeurs, . 136

Traitement des Maladies nerveuses avec relâchement des solides & dégénération des humeurs, . 140

SECTION IV. *Des Maladies nerveuses des femmes enceintes*, . . . 183

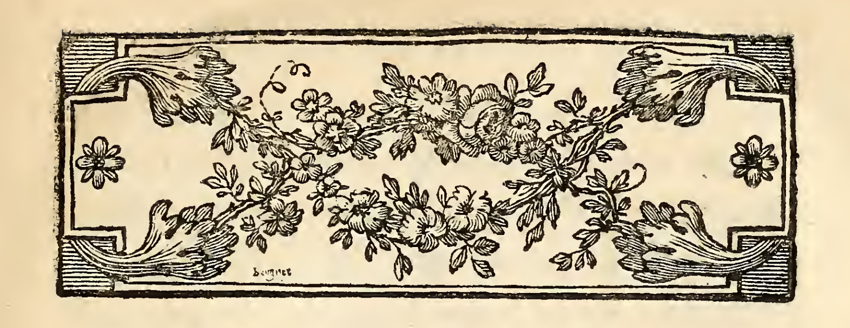
Causes des Maladies nerveuses des femmes enceintes, ... 192

Symptômes des Maladies nerveuses des femmes enceintes, . . 193

Traitement des Maladies nerveuses des femmes enceintes, . . 195

RÉSUMÉ *de tout ce qui précède*, . 210

DE L'INFLUENCE



DE L'INFLUENCE DES AFFECTIONS DE L'AME, DANS LES MALADIES NERVEUSES DES FEMMES.

INTRODUCTION.

L'EXCESSIVE ſenſibilité de l'ame, & la foibleſſe des organes, ont rendu la plupart des femmes qui habitent les grandes villes ſujettes aux vapeurs : les femmes qui vivent à la campagne, qui ſont habituées à de longues marches, ou qui

ſupportent de grands travaux, en ſont rarement attaquées. L'activité de leur vie, en même temps qu'elle donne une force plus grande à leur tempérament, & développe toutes leurs facultés organiques, diſtrait leur imagination de toutes les affections qui pourroient s'en emparer trop vivement, & acquérir trop de puiſſance ſur elles-mêmes. Interrogez une femme de la campagne, vous lui trouverez peu d'idées abſtraites & métaphyſiques : ſa croyance & ſes devoirs moraux, voilà tout ce qu'elle ſait, tout ce qui remplit ſa mémoire, & ce ſont des idées ſuggérées, ſur leſquelles il eſt rare qu'elle ſe ſoit permis de réfléchir; elle s'écarte peu de ce qu'elles lui preſcrivent, elle ne connoît rien au-delà : jamais elle ne s'égare, incertaine, dans le cercle ſans bornes de nos penſées & de nos deſirs; ſans ceſſe occupée à ſatisfaire les premiers beſoins de la nature, ils lui procurent toujours des plaiſirs variés, toujours renaiſſans. Il eſt rare qu'elle s'arrête par préférence ſur l'un de ces plaiſirs, qu'elle

en jouiſſe avec excès; la nature fait tout, l'imagination eſt muette.

La révolution des ans, celle des ſaiſons, les gradations des mois, la pluie, les vents, le ſoleil ou l'orage, les fêtes, & la diſtribution des jours, le matin, le midi, le ſoir; toutes ces différences, qui n'en ſont point pour nous, dirigent toutes ſes actions, & promènent ſans ceſſe ſon attention ſur des tableaux variés, que les tréſors de notre imagination, nos arts & nos plaiſirs, ne remplacent peut-être qu'avec déſavantage.

Elle n'eſt jamais oiſive, elle n'a jamais le temps de former des deſirs; après le travail elle a beſoin de repos, après le repos vient le beſoin du travail; & le travail eſt un plaiſir pour les hommes robuſtes: au travail ſuccède l'appétit; & après les repas, qu'il rend délicieux, de nouveaux exercices rendent la digeſtion facile. Les jours de repos, à la campagne, ſeroient des jours de fatigue pour les habitantes de nos villes. Le matin, des devoirs appellent au village; le ſoir,

il faut danſer dans la grange ou ſous un ormeau.

L'homme a reçu de la nature un penchant invincible vers le mouvement & l'activité ; l'uſage, ce tyran des grandes villes, contrarie ce penchant, en condamnant les femmes à ne vivre que pour ce que l'on appelle le *plaiſir*, & ce plaiſir n'en eſt plus un, lorſqu'il eſt ſéparé des travaux journaliers ; il devient habitude, fatigue, lorſqu'il ceſſe d'être un beſoin, & les femmes ſont réduites à en chercher de nouveaux dans les reſſources inépuiſables de l'imagination. Plus l'imagination travaille, plus elle devient féconde, mais plus elle affoiblit auſſi les organes qu'elle maîtriſe ; elle leur donne quelquefois de ſi violentes ſecouſſes, qu'ils ſuccombent, ne pouvant ſupporter les efforts qu'elle leur occaſionne.

Il y a dans la nature, & des biens & des maux ; mais la ſomme des maux n'eſt pas aſſurément auſſi conſidérable dans nos climats, que les biens qu'elle nous offre ; le plus grand de tous ces maux eſt ſans

contredit la crainte que nous en avons, & qui nous conduit ſouvent à abuſer des biens dont elle a voulu nous faire jouir: il réſulte de cet abus des ſouffrances intolérables; mais ce n'eſt pas à la nature qu'il faut les attribuer.

L'imagination a, comme la nature, ſes maux & ſes plaiſirs; c'eſt un miroir où toutes ſortes d'objets & de fantômes paſſent ſans ceſſe en revue; tout eſt de ſon reſſort; & comme ſi nous n'avions jamais trop à ſouffrir, elle nous tourmente par le ſouvenir, par la crainte, par le preſſentiment; elle embraſſe, elle définit tout; elle enfante les ſuperſtitions, les vices; c'eſt elle ſeule qui crée ce qu'on appelle le *malheur*: il eſt vrai qu'elle nous offre en dédommagement des ſpectacles charmans, des rêves délicieux; qu'elle embellit nos diſcours; qu'elle a fait de l'amour une affaire, un travail, un plaiſir compoſé de mille autres plaiſirs, une occupation dans laquelle nos femmes font conſiſter le bonheur de leur vie: enfin, elle forme nos paſſions qui donnent à

l'activité de notre ame autant d'alimens qu'elle peut en desirer, mais qui fatiguent le tempérament & les nerfs, en enflammant tout-à-coup nos sens, & en les plongeant ensuite dans un état de léthargie pour lequel ils ne sont pas faits.

Il ne faut pas croire que les femmes soient seules sujettes aux vapeurs, dans les villes où nous vivons entassés; les hommes qui ne se livrent qu'à l'oisiveté & aux plaisirs du luxe, en sont quelquefois tourmentés : mais, comme leur tempérament est naturellement plus robuste que celui des femmes, qu'ils ont plus de sujets de dissipation, & qu'il est rare d'en trouver qui ne soient adonnés à des exercices qui diminuent les accès vaporeux; la mauvaise disposition de leurs nerfs ne peut faire l'objet d'un traitement aussi sérieux, ni mériter une attention aussi particulière, que les maladies nerveuses des femmes.

Il n'en est pas de même des maladies vaporeuses du sexe; elles sont devenues si générales, si graves dans les grandes

villes, & ſur-tout à Paris, qu'elles influent preſque toujours conſidérablement ſur la durée de leur vie, & ſur la guériſon des maladies accidentelles dont elles ſont attaquées. *

Je pourrois dire aux hommes : bâtiſſez autrement vos maiſons, changez votre habitude de vivre, aſſurez les mœurs & la félicité de vos femmes, en les occupant d'une manière agréable & utile, en ne leur laiſſant pas le temps de former des deſirs ; détruiſez vos ſpectacles, ou chaſſez-en du moins les drames, les tragédies modernes ; brûlez tous ces petits romans, où l'affectation du ſtyle, l'invraiſemblance du fond, & l'exagération des ſentimens, ſont les moindres défauts ; appelez ſans ceſſe vos enfans ſur les pas de leur mère : ſon affection pour eux deviendra bientôt la plus vive de ſes affections ; & ce ſentiment ſi pur ne lui cauſera jamais de migraine, de vapeurs, ni de mélancolie.

---

* Sydenham a remarqué qu'elles engendroient la moitié des maladies chroniques.

Rappelez-lui ces temps heureux, où une mère ſe glorifioit de ſa fécondité ; où le plus agréable des ſpectacles pour elle, étoit une nombreuſe famille qu'elle ſe plaiſoit à former pour la vertu.

Je pourrois développer ces préceptes, & en démontrer tous les avantages ; mais ces leçons du bon ſens & de la philoſophie, ne me réuſſiroient pas mieux qu'aux hommes célèbres qui les ont employées avant moi. Ils pourroient, tout au plus, ſervir à diriger la génération future : c'eſt la génération préſente que mon état m'oblige de ſoulager & de guérir.

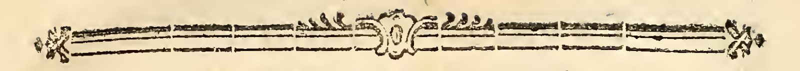
On a peu de bons livres ſur les maladies vaporeuſes : ſi l'on excepte les ouvrages de Boerhaave, de Whitt & de M. Lorry, tous ceux que nous avons ſur cette matière importante, ne méritent pas de grands éloges. Après m'être rempli des idées de ces grands hommes, j'ai compris que l'objet n'étoit point épuiſé, & qu'on pouvoit y faire de nouvelles découvertes.

La raiſon en eſt ſimple, c'eſt que ces maladies ſont nouvelles ; leurs progrès ont ſuivi ceux du luxe, ceux de l'immenſe population de Paris. Je ſais cependant que des obſervateurs habiles, des maîtres éclairés dans l'art que je profeſſe, ont étudié & connu les maladies vaporeuſes, & les moyens de les guérir ; mais, trop occupés pour avoir le temps d'écrire, ils n'ont pas toujours recueilli leurs obſervations ; ils ſe feroient reproché les momens qu'ils auroient enlevés à l'humanité ſouffrante, dont ils entendoient la voix les appeler de tous côtés : venu après eux dans la même carrière, j'ai profité de leurs lumières, je leur ai dérobé le feu ſacré : je ne crains pas qu'ils me ſachent mauvais gré de ce larcin ; c'eſt pour rendre ſervice à ceux qu'ils ne peuvent guérir eux-mêmes, que j'entreprends un ouvrage dont, ſans doute, ils ont connu l'utilité avant moi.

Pas plus maître de mon temps qu'ils ne le ſont du leur, mais animé du même zèle, j'ai obſervé, j'ai vu comme eux,

& j'ai écrit à meſure que je voyois ; je n'ai rien négligé pour m'aſſurer du ſuccès des traitemens que je propoſe : ils ont produit l'effet que j'en attendois, toutes les fois que je les ai mis en uſage ; & il n'en eſt pas un ſur lequel je ne puiſſe dire, *Experientia docuit.*





PREMIÈRE PARTIE.

DISCOURS PREMIER.

Des Vapeurs en général.

DANS l'âge où les passions germent ordinairement dans le cœur des femmes, elles n'ont point de vapeurs; mais, quand ces passions se développent & s'exaltent, les maladies nerveuses font les plus grands ravages dans leur tempérament. Les transports violens qui agitent les sens, leur communiquent un ressort dont les mouvemens trop rapides détruisent l'équilibre dans la constitution matérielle.

L'organisation délicate des femmes, leur procure cette sensibilité que la nature a placée en elles pour faire notre bonheur; & cependant, telle est leur disposition physique, que, malgré la délicatesse de leurs organes, la nature donne à leurs passions, à leur sensibilité, une énergie, une force expansive, dont

l'homme n'eſt pas capable ; leurs idées naiſſent avec la rapidité de l'éclair, & conſervent ſans ceſſe l'activité du feu qui les produit.

La conſtitution phyſique de la femme, eſt en tout différente de celle de l'homme, quoique au premier regard elle paroiſſe n'en différer que par quelques points foibles & iſolés, dans l'enſemble de la ſtature humaine. On s'eſt même efforcé de chercher des analogies dans tous les organes des deux ſexes ; & le même eſprit de ſyſtême qui engageoit à ces recherches, a cru découvrir ces analogies dans les organes mêmes que la nature a marqués par une ſéparation immenſe, & ſans doute néceſſaire à ſes vues.

C'eſt cette néceſſité qui a produit l'uniformité dans le plan qu'elle a ſuivi pour la formation & le développement des individus dans les deux ſexes.

La différence d'un ſexe à l'autre, eſt caractériſée dans tous les individus, par des nuances plus ou moins fortes, mais toujours ſubſiſtantes & toujours ſenſibles.

Les femmes ont les organes d'un tiſſu beaucoup plus délié, les muſcles moins fortement prononcés ; les fibres qui les compoſent, moins rapprochées : ce qui les rend ſuſceptibles de contractions plus vives & plus rapides que celles des hommes *. Plus il y a de diviſions entre les fibres des organes, plus leur mouvement eſt rapide ; par conſéquent les contractions des fibres nerveuſes, chez les femmes, doivent avoir plus de rapidité que chez les hommes, où tous les mouvemens organiques ſont naturellement plus lents & plus ſolidement réglés. L'impreſſion qui réſulte de ces mouvemens dans toute leur conſtitution, eſt moins forte, moins vive & plus durable. La colère d'une femme s'allume au moindre ſujet ; & il arrive ſouvent que ſes tranſports ſont ſuivis de vapeurs. La colère d'un homme

---

* Le mouvement d'un organe quelconque, eſt toujours en raiſon compoſée de la diviſion de ſes molécules élémentaires, ou en raiſon inverſe du carré de leur diſtance.

Voyez LOKE, *Eſſais ſur l'Entendement humain.*

eſt ordinairement ſuivie d'une profonde mélancolie.

Une femme a-t-elle vu périr l'objet de ſa paſſion, les vapeurs s'emparent d'elle, s'arrêtent & ſe ſuccèdent rapidement : on la croiroit inſenſée ; elle verſe des torrens de larmes : bientôt une inſenſibilité abſolue vient interrompre ſes ſanglots ; le moment d'après, le calme, la gaieté ſemblent renaître en elle ; mais le moindre objet qui lui rappelle le ſujet de ſa douleur, la replonge dans ſon premier état ; les convulſions s'emparent d'elle au milieu de la joie, parce qu'elle aura vu quelqu'un qui reſſembloit à l'objet de ſes regrets. L'homme, au contraire, s'eſt-il vu trahir par le faux ami qui avoit gagné ſa confiance, a-t-il perdu dans la frénéſie du jeu les ſommes qu'il deſtinoit à l'entretien de ſa famille, eſt-il accuſé, traîné dans les priſons ; un profond ſilence, le calme de ſes organes extérieurs, ſont les ſignes de ſon déſeſpoir : ſi l'impatience & la douleur lui font proférer quelques mots, ce ſont toujours les accens d'un chagrin raiſonné : il

ſera furieux, & n'aura point de vapeurs. Huit jours conſoleront la femme la plus affligée ; la douleur de l'homme s'affoiblit avec le temps, mais elle dure des années entières : il eſt même des hommes qui vivent dans une triſteſſe habituelle, parce qu'ils ont été malheureux une ſeule fois.

D'après ces obſervations, il n'eſt pas difficile d'en induire, que plus les femmes ont ſenti la molleſſe, plus elles ont acquis de facultés voluptueuſes ; que plus leurs organes ont acquis, dans la volupté, de ſoupleſſe, de délicateſſe & de rapidité, plus ils ſont ſuſceptibles d'irritation * ; qu'enfin, en perfectionnant la fineſſe de

* Avant que les Romains euſſent fait la conquête de l'Aſie, les dames Romaines n'étoient point ſujettes aux vapeurs ; mais à cette époque, la vie molle & voluptueuſe des Aſiatiques s'introduiſit dans Rome, & les femmes devinrent vaporeuſes.

Ammien Marcellin rapporte que, ſous le règne de l'Empereur Julien, le luxe avoit tellement énervé les Romains, que, lorſqu'ils ſe promenoient ſur le Tybre, dans des gondoles où l'art avoit raſſemblé tous les beſoins propres à ſe concilier avec la molleſſe, s'il arrivoit qu'un rayon de ſoleil pénétrât juſqu'à eux, ils tomboient ſubitement en convulſion.

leurs ſens, elles augmentent la cauſe de leurs vapeurs.

Les molécules élémentaires qui compoſent la fibre muſculaire & la fibre nerveuſe des hommes, ſont au contraire d'une cohéſion beaucoup plus ferme, qui ſe conſolide & ſe règle encore par leur éducation & les exercices virils, tels que l'équitation, la paume; les attaches de leurs muſcles ſont plus fortes: enfin, toutes les formes préſentent en eux un caractère de force & de vigueur; de même que chez les femmes elles ont reçu ce tour heureux, qui caractériſe en elles la délicateſſe & les graces.

Leur conſtitution phyſique explique aſſez bien les variations de leur caractère*; la vivacité de leur eſprit, qui pro-

* La nature, dit La Bruyère, a mis le caprice à côté de la beauté, pour en être le contre-poiſon; mais ne feroit-ce pas plutôt pour déconcerter l'eſpérance trop préſomptueuſe des hommes, qui ſe flattant d'une victoire prochaine, la voient fuir à l'inſtant qu'ils croient en jouir? C'eſt une eſpèce d'équilibre qu'elle a voulu établir entre la force & la foibleſſe.

duit ſans effort les images les plus riantes, & les anime des couleurs les plus ſéduiſantes ; les graces de l'eſprit, les ſaillies de l'imagination * ; le ſentiment exquis dont elles ſont douées, ſemble compenſer en elles ce qui leur manque du côté de la profondeur des idées, de la force de la raiſon, du génie créateur, qui ſont l'apanage de l'homme.

Ce principe ſurabondant de ſenſibilité dans les femmes, ſe communique quelquefois à différens organes, trop foibles pour en ſupporter l'effort ; il trouble l'équilibre de leurs mouvemens, & dérange leurs fonctions naturelles, pour leur en preſcrire d'autres qu'ils ne ſuffiſent point

* Ne pourroit-on pas expliquer cette grande activité de l'eſprit dans la plupart des femmes, & même une partie de l'énergie qu'elles montrent dans leurs paſſions, par une plus grande portion de fluide électrique ? Il en réſulte qu'elles peuvent élever leur ame au dernier degré de l'enthouſiaſme, & lui donner un reſſort indépendant de la vigueur du corps ; ce qui leur fait produire quelquefois des actions ſi belles, que les hommes les plus capables de vigueur & de grandeur d'ame, ſont obligés d'admirer leur courage & leur générоſité.

à remplir : alors on voit naître tous les désordres physiques connus sous la dénomination d'affections vaporeuses.

Les passions haineuses ne sont point naturelles aux femmes ; si elles sont quelquefois capables de vengeance, c'est parce que leur extrême sensibilité leur a rendu plus pénible l'outrage ou la douleur que lui a fait éprouver celui dont elles veulent se venger. Leurs passions primitives & naturelles, sont toutes affectueuses & douces. Ce sont les seules que la nature ait voulu faire agir habituellement sur des nerfs destinés à recevoir des impressions tendres & délicates, à porter dans leurs sens le feu de la volupté, à le faire briller dans leurs yeux, & à le répandre sur tout ce qui les environne *. Mais lorsque d'au-

* Quoique la nature ait mis entre les deux sexes des rapports qui les invitent à se rapprocher, il est néanmoins vrai qu'ils sont plus ou moins marqués, suivant les personnes de l'un & l'autre sexe. C'est ce qu'on a voulu désigner par la sympathie, qui fait une impression soudaine dans deux cœurs qu'elle unit des nœuds les plus étroits. Où la sympathie ne joue pas, les cœurs cessent d'être à l'unision. On en a cherché

tres paſſions, uées la plupart de leur imagination, de l'abus de leur ſenſibilité, maîtriſent la nature, elles portent avec elles le ravage & les ſecouſſes violentes,

---

long-temps la cauſe, que je croirois volontiers être une impreſſion électrique, qui, à l'aſpect de deux perſonnes, excite en elles une commotion générale. Leurs ames ſemblent être unies par une eſpèce de contact, qui produit ce qu'on appelle proprement l'amour.

Cet effet n'eſt point, comme le croit le vulgaire, & comme le diſent quelques eſprits-forts, des naturaliſtes célèbres, & de prétendus philoſophes, un effet naturel du deſir, une opération groſſière de phyſiologie; c'eſt une véritable électricité : s'il n'en étoit pas ainſi, ſi les analogies qui ſe rencontrent entre le feu électrique qui vivifie le ſang des femmes, & les fibres nerveuſes des hommes, ne déterminoient pas les préférences de l'amour, pourquoi toutes les femmes également belles, ne feroient-elles pas toutes une impreſſion ſemblable ſur le même homme? Pourquoi préféreroit-il ſouvent une femme moins belle à celle qui l'eſt davantage? Pourquoi ne ſe trouveroit-il pas enfin des philoſophes de dix-huit ans, qui répéteroient, *en amour tout eſt bon, hors le moral;* & qui, d'après cette maxime fameuſe, ne ſentiroient jamais cette commotion vraiment électrique que l'on a juſqu'à préſent mal indiquée par le mot vague de ſentiment du cœur? Cette commotion précieuſe n'eſt pas inconnue aux gens de la campagne, à ces gens en qui l'imagination a ſi peu de pouvoir : c'eſt la nature, oui, c'eſt la nature ſeule qui la donne; mais elle eſt

qui renverſent l'économie de leur conſtitution.

La bienveillance, la compaſſion, l'attendriſſement, l'amour, ſont les ſentimens

---

moins grande, moins ſenſible pour eux que pour nous, parce que la circulation du ſang eſt moins vive dans les femmes de la campagne que dans celles de la ville; leurs fibres ſont plus compactes, ont un mouvement beaucoup moins rapide; & les nerfs des payſans s'animent auſſi plus difficilement que ceux des habitans des villes. Mais il reſte une queſtion à réſoudre. Sans doute, nous dira-t-on, l'action électrique des organes féminins ſur les nôtres, eſt facile à démontrer; mais n'exiſtera-t-il pas un mouvement réciproque qui leur fait reſſentir la même commotion qu'elles nous donnent? Je répondrai que je ne le crois pas, & qu'il m'a toujours paru que les préférences que les femmes ont en amour pour de certains objets, réſultent de leur imagination, de leurs réflexions ſur des avantages extérieurs ou corporels, qui les ont frappées; qu'enfin, ardentes quand elles rencontrent quelques obſtacles à leurs deſirs, elles ſont preſque toujours froides quand rien ne s'y oppoſe; ce qui eſt le ſigne le plus évident du pouvoir de l'imagination, qui maîtriſe la nature: de là vient que les femmes dont l'imagination eſt plus lente qu'il n'eſt ordinaire dans leur ſexe, manquent rarement à leurs devoirs conjugaux, ſi leurs maris ne leur en donnent eux-mêmes l'occaſion, ou par leur imprudence, ou par leur mauvaiſe conduite.

les plus naturels aux femmes, & les plus favorables à leur conſtitution ; mais le moindre excès dans l'un de ces ſentimens devient funeſte à leur tranquillité ; il met les ſouffrances à la place des plaiſirs, & il eſt difficile d'en modérer les effets ; on diroit que rien ne peut arrêter la marche rapide de leur ſenſibilité.

Les vues de la nature paroiſſent aſſez à découvert dans l'ouvrage qu'elle deſtinoit ſans doute pour ſon chef-d'œuvre, puiſqu'elle s'y eſt ſignalée dans le développement des facultés morales, & ſurpaſſée dans les contours heureux des formes qui conſtituent la beauté à laquelle elle a attaché un attrait irréſiſtible, deſtiné à remplir ſes intentions en perpétuant ſon plus bel ouvrage.

Si les paſſions de quelques femmes donnent à leur habitude morale une direction moins douce & moins heureuſe, contraire même en apparence à la ſenſibilité, indépendamment du vice de leur première éducation, que l'on doit très-ſouvent accuſer ; il ne faut pas ſe diſſimuler que la nature s'eſt

quelquefois trompée en formant ces femmes hommaſſes, dont les os & les muſcles ſont ſaillans, les yeux durs & froids, en un mot, des monſtres de laideur. Ces êtres amphibies ſont heureuſement trop rares pour fournir aucune objection, ſoit au moral, ſoit au phyſique, contre ce que nous avons dit en général de la conſtitution des femmes.

Mais, parmi celles mêmes qui n'ont rien de défectueux dans leur enfance, des coutumes biſarres, une éducation aveugle & deſpotique nuit ſouvent à l'extenſion des facultés naturelles; elles croiſſent dans la gêne & la contrainte; la morale qu'on leur enſeigne n'eſt qu'un tiſſu de préjugés, qu'elles ſont trop heureuſes d'oublier dans le reſte de leur vie. C'eſt à des ſacrifices continuels que l'on donne le nom de vertu; on n'en donne aucun au courage, à la vigilance, à la douceur que la nature exige des mères de familles. On nourrit ſans ceſſe leur mémoire, leur imagination; rarement leur cœur, jamais leur expérience. Si l'on ſavoit diriger les premiers élans de leur

ſenſibilité, dans cet âge où les paſſions ne ſont qu'à leur aurore, on leur aſſureroit des jours ſereins ; leurs ſentimens n'auroient qu'une expanſion heureuſe ; jamais la nature ne ſe trouveroit forcée par leurs deſirs, & on leur épargneroit tous les combats intérieurs des ſens & de la raiſon, tous les tourmens qui choquent & tendent leurs organes juſqu'à cauſer en elles un ébranlement général.

On rencontre quelquefois parmi les hommes des individus dont la conſtitution phyſique & morale eſt plus rapprochée de celle des femmes, qu'il n'eſt ordinaire à leur ſexe : * c'eſt en eux qu'il faut obſerver le paſſage que la nature a ſuivi, pour arriver à la création d'un ſexe différent, & l'on y verra bientôt la vérité de nos

* J'ai connu un Officier de dragons, d'une ténuité d'organes ſi grande, & d'une délicateſſe nerveuſe ſi marquée, que, toutes les fois qu'il entendoit parler dans la ſociété d'une femme qui ſans doute l'intéreſſoit, ſi la converſation pouvoit allarmer ſes ſentimens pour cette dame, il en éprouvoit une telle

idées ſur la conſtitution des femmes & ſur les effets qui en réſultent ; on verra que, dans le traitement de toutes leurs maladies, & ſur-tout dans celui des maladies vaporeuſes, on ne ſauroit trop s'inſtruire de leurs affections & de leurs habitudes morales.

Oui, ſans doute, il avoit raiſon ce philoſophe qui prétendoit qu'il exiſtoit une médecine de l'eſprit, *medicina mentis*, que l'on devroit étudier, & qui ſouvent nous éclaireroit ſur les vrais principes des maladies, dont les cauſes matérielles ſont toujours d'autant moins faciles à découvrir, qu'elles tiennent de plus près aux affections de l'ame. Dans ces maladies, ce n'eſt que par une heureuſe combinaiſon des ſecours moraux & des moyens phyſiques, que l'on pourra réuſſir. On les attribue

---

commotion, que la fièvre nerveuſe ſurvenoit, & le forçoit à garder le lit au moins vingt-quatre heures.

Cet orage dans le genre nerveux, n'étoit pas plutôt calmé, qu'il paroiſſoit jouir de toute la ſanté que permet une telle conſtitution.

trop souvent à une dépravation générale ou particulière des humeurs ; les remèdes n'agiront sur ces humeurs dépravées, qu'autant que le calme & la sérénité renaîtront dans l'ame du malade.

Telle est la force des affections graves & profondes de l'ame, qu'elles ont toujours besoin d'un traitement combiné avec les secours qu'exigent les maux qu'elles ont produits, & qui leur sont tout-à-fait subordonnés.

Il est quelques attaques de nerfs qui ne sont point produites par les passions de l'ame, & l'obscurité dans les causes matérielles de ces maladies, n'est pas assez profonde pour n'être point apperçue. Ce sont les plus aisées à guérir, mais ce sont aussi les moins communes ; elles proviennent des humeurs surabondantes, des sucs digestifs mal élaborés, des lésions particulières dans les viscères du bas-ventre, qui, en changeant le systême particulier d'un de ces organes, change sa correspondance avec les autres organes, & par-là détruit leur équilibre respectif : mais

les maladies vaporeuſes tirent plus ſouvent leur origine de l'effervefcence des paſſions.

Dans ce ſiècle de matérialiſme, on objectera, peut-être, que l'obſcurité des cauſes matérielles dans les vapeurs, n'eſt point une raiſon de leur nullité; que, dans toutes les maladies, c'eſt l'irritation, la diſpoſition, l'excès ou le défaut de quelque organe qui produit les paſſions, & non pas les paſſions qui produiſent le ſoulèvement, la contraction des organes: mais en admettant ce ſyſtême, & quand il ſeroit vrai que les modifications particulières de l'ame ne ſeroient que l'effet des mouvemens organiques, il n'en ſeroit pas moins certain, que l'état des affections morales étant changé, il influe à ſon tour ſur la contraction des organes auxquels il rend les impreſſions que l'on ſuppoſe qu'il a lui-même reçues d'autres organes matériels, & que cet état des affections morales exige des remèdes purement moraux, tels que le régime, l'emploi des heures, les diſſipations, les exercices; remèdes qui doivent

concourir avec l'adminiſtration des traitemens matériels. Il reſte toujours certain que nous devons fixer nos recherches ſur les diſpoſitions morales de l'individu vaporeux, quand nous ne pouvons déterminer le vice phyſique, obſcur & incertain qui lui correſpond, ni par conſéquent les ſecours qui peuvent le détruire.

Quelquefois il eſt moins caché, & l'on peut dire que les cauſes matérielles agiſſent alors ſur les affections de l'ame, ſur la volonté, ſur les actions mêmes vicieuſes de l'individu vaporeux. Une affection particulière à la matrice, par exemple, peut changer l'ordre habituel de la ſenſibilité, & donner des directions particulières aux paſſions qui correſpondent à ce viſcère.

Des dégénérations particulières du ſang, dont les cauſes ſont ſouvent très-connues, impriment aux nerfs des irritations qui changent la ſérie de leurs mouvemens, & intervertiſſent l'ordre de la ſenſibilité dans tout l'individu.

Ces cauſes phyſiques, & beaucoup d'autres encore, peuvent propager le

trouble dans l'ame, & même dans la raison, & déranger leurs fonctions en même temps qu'elles portent le désordre dans le corps. C'est alors sur ces différens vices matériels que le médecin doit diriger ses premiers moyens, sans tout-à-fait négliger les secours moraux, dont l'usage est encore utile pour assurer un effet heureux à ses premiers remèdes.

Laissons aux philosophes le soin de découvrir l'agent intermédiaire qui transmet les sensations & les mouvemens du moral au physique, de saisir les points de contact & d'union par lesquels ils correspondent avec la rapidité de l'éclair : leur orgueil se brisera long-temps encore contre cette difficulté ; mais la tâche du médecin est remplie, quand il a trouvé les moyens de rétablir l'équilibre entre les affections morales & les mouvemens organiques, à proportion de leurs facultés réciproques, & suivant l'ordre fixé par la nature : il n'y peut parvenir que par des secours moraux & des agens matériels. En vain voudroit-on entreprendre la guérison d'un homme

attaqué de folie, ſi l'on n'employoit pour y réuſſir que des moyens phyſiques; il faut régler la diſtribution de ſon temps, le moment, la durée des exercices proportionnés à ſon état; laiſſer d'abord quelques heures à la folie, les diminuer inſenſiblement pour en donner davantage à la raiſon : la muſique, la converſation, quelques inſtans même de lecture, dans les momens où ſon délire eſt ſuſpendu, tout enfin, juſqu'à la couleur de la tenture de ſa chambre, peut influer ſur ſa guériſon. Les remèdes matériels n'auroient jamais un ſuccès complet, ſans ces ſecours que l'eſprit juſte & ſain doit donner à l'eſprit foible & malade. Nos philoſophes diront peut-être encore, que ces ſecours mêmes ſont purement phyſiques; cela peut-être, nous ne diſputerons pas ſur des mots : mais, ſi nous nous exprimions ainſi, nous ne pourrions nous faire entendre; & indépendamment du matérialiſme auquel nous ſommes fort éloigné de croire, nous perdrions en définitions ſtériles le temps qui nous eſt néceſſaire pour faire connoî-

tre & pour guérir les maladies les plus fréquentes, & les moins connues parmi nous.

Elles ne ſont pas encore à leur terme, ces maladies ſi générales dans nos villes; leurs progrès ſeront toujours en raiſon compoſée de la diminution des maladies aiguës: car celles-ci tiennent à une conſtitution phyſique tout-à-fait oppoſée à celle qui eſt ſuſceptible d'affection vaporeuſe; & plus la nature, par des changemens dans la manière de vivre, ſe verra rapprochée de l'une de ces extrémités, plus les hommes ſeront ſujets aux maladies qui lui correſpondent *.

Le genre de vie que les femmes riches ont adopté dans les grandes villes, eſt conſacré à ce que l'on s'obſtine à appeler plai-

* Il eſt certain que les maladies aiguës ſont infiniment plus rares qu'autrefois. Quelques médecins attribuent les changemens ſurvenus dans notre conſtitution, à des révolutions dans notre globe, qui les ont amenés lentement; d'autres, avec plus de raiſon, les attribuent au changement de nos mœurs: mais un plus grand nombre adopte le ſyſtême ingénieux d'une correſpondance directe entre les révolutions du globe & les mœurs des nations.

ſir, & qui n'eſt qu'un ennui déguiſé pour celles qui ſe ſont rendues ſes eſclaves ; c'eſt cet ennui qui marque l'uſage des inſtans.

Le moment où nos femmes ſe lèvent à Paris, ne ſuit que de très-loin celui que la nature a marqué ; les plus belles heures du jour ſont écoulées, l'air le plus pur a diſparu, perſonne n'en a profité. Les vapeurs, les exhalaiſons mal-faiſantes, attirées par la chaleur du ſoleil, s'élèvent déja dans l'atmoſphère ; & c'eſt l'heure que la beauté choiſit pour ſon lever. A peine une femme eſt parée, que, ſans avoir pris aucun exercice, l'uſage l'invite à ſe mettre à table. Les alimens ſont devenus bien néceſſaires, mais la digeſtion eſt pour l'ordinaire pénible ; d'où il réſulte des anxiétés, des mal-aiſes, des accidens, légers d'abord, mais qui deviennent bientôt inſupportables pendant les inſtans de la digeſtion, & pendant ceux où le chyle s'amalgame avec le ſang.

Pour changer l'apathie de l'ame, qui réſulte de l'anxiété des organes, quels

moyens a-t-on inventés? Les ſpectacles! Il en eſt qui, ramenant le plaiſir & la gaieté, ne peuvent qu'influer utilement ſur les organes, où, montrant le danger des paſſions, & les combattant par le glaive tranchant du ridicule, ils amuſent en éclairant la raiſon: mais ce ne ſont pas ceux que l'on préfère; on court à ceux qui careſſent les paſſions, qui les enflamment & les exaltent.

Quand tous les genres de ſpectacles ſeroient également utiles à la ſanté de l'eſprit & du corps, ſeroit-ce au ſortir de la table que l'on devroit s'y renfermer? ne conviendroit-il pas mieux de ne s'y rendre qu'au moment où la digeſtion étant près de s'achever, elle ceſſe d'être laborieuſe?

Un autre inconvénient encore inſéparable de nos ſpectacles, c'eſt que les ſpectateurs vont ſe renfermer ſous les clefs de deux vieilles geolières, dans des eſpaces ſi reſſerrés, & pourtant ſi remplis, qu'il y reſte à peine aſſez d'air pour que la

reſpiration

respiration n'y soit pas entièrement impossible *.

Mais c'est peu d'un pareil danger. La sensibilité des femmes, dirigée sur un petit nombre d'objets, y est mise en jeu par toutes sortes de moyens. L'ame est si fortement ébranlée, qu'elle produit dans leurs nerfs une commotion, passagère à la vérité, mais dont les suites sont ordinairement graves; la privation momentanée de leurs sens, les larmes qu'elles répandent à la représentation de nos modernes tragédies, sont les moindres

* Nous nous croyons obligés de rapporter à ce sujet le résultat des expériences qui ont été faites sur cet air, par un Physicien sectateur de Priestley.

Ayant procédé d'abord avec l'air pris dans la Salle S. Charles, où l'on met les malades attaqués de fièvre putride, à l'Hôtel-Dieu, cet air s'est trouvé de deux degrés moins salubre que celui du Jardin du Roi, sur lequel il avoit fait des recherches de comparaison. Sa seconde expérience a été sur l'air pris dans la Salle de la Comédie Italienne, un jour de très-grande représentation; il a trouvé que cet air étoit de six degrés plus méphitique que celui de la Salle S. Charles, & il ne lui manquoit que deux degrés de plus pour être absolument mortifère.

accidens qui puiſſent en réſulter. Obſervez-les pluſieurs mois après cette repréſentation, & vous ſerez bientôt aſſuré qu'elle a produit en elles une agitation bien difficile à calmer, & qui ſouvent même leur cauſera des douleurs de nerfs très-violentes. Celles mêmes ſur qui les effets de ce qu'elles ont vu au théâtre ne ſe manifeſtent pas promptement, conſervent dans leur ame une diſpoſition toujours prochaine à de nouveaux troubles, qui ſe renouvelleront ſpontanément & ſans aucune cauſe connue ; c'eſt à ces troubles de l'ame qu'il faut rapporter les pleurs que l'on voit répandre aux femmes du grand monde, ſans que rien d'apparent, ni même qu'elles puiſſent définir, les affecte ſenſiblement. Pourquoi pleurez-vous, Meſdames ? leur demanderoient en vain ceux qui les approchent ; ils n'en pourroient tirer d'autres réponſes que ces mots : ce n'eſt rien, cela va ſe paſſer, ce ſont des vapeurs. Et qui les cauſe, ces vapeurs ? ce ſont preſque toujours les commotions que certains

ſpectacles ont données à leurs nerfs délicats *.

En ſortant du ſpectacle, on cherche à repoſer ſon imagination ou à ſe déſennuyer par le jeu, & le jeu devient lui-même un principe d'affections nuiſibles. L'attention qu'il exige & les craintes qu'il inſpire, ne laiſſent aucune tranquillité à ceux qui s'en occupent.

On quitte le jeu pour la table, & déja la nuit eſt avancée: la foule des mets eſt le moindre danger à redouter pour les femmes; en général elles mangent peu, elles ſont très-ſobres; mais les vins recherchés, les deſſerts & les liqueurs font une grande impreſſion ſur leurs nerfs, & cependant elles en font leurs délices.

Leur corps n'étant fatigué pendant le jour par aucun exercice, une grande partie de la nuit ſe paſſe avant qu'elles aient

* Il eſt étonnant que J. J. Rouſſeau, qui connoiſſoit ſi bien les femmes, & ſur-tout celles des villes, en écrivant contre les ſpectacles, n'ait pas fortifié ſa cauſe de cette remarque, qui pouvoit fournir des argumens bien puiſſans à un homme tel que lui.

pensé à se procurer de repos. Heureuses enfin si la grande agitation de leur esprit, pendant qu'elles ont été éveillées, ne laisse pas des traces qui troublent encore le calme de leurs sens, lorsqu'elles desirent enfin le repos! Leur ame impatiente est toujours prête à se retracer les images dont elle a été affectée pendant le jour, & les moindres mouvemens analogues que les sens produiront spontanément, ramèneront dans l'ame la même série d'idées tumultueuses. Et si l'agitation des songes ne rompt point l'engourdissement des sens externes, cette agitation devient d'autant plus forte, que sa sphère d'activité est plus rétrécie; & la sensibilité intérieure, forcée de se replier continuellement sur elle-même, augmente la rapidité de ses mouvemens, au point que le réveil arrive au milieu des agitations les plus cruelles *.

* Ce que nous venons de dire des indispositions, des tourmens, des maladies mêmes qui résultent des agitations de l'esprit, n'est pas étranger aux hommes, même les plus robustes, lorsqu'ils se livrent trop aux travaux du cabinet. Tout Poète a l'imagination exal-

Un ſemblable ſommeil ne peut réparer les pertes faites pendant le jour; il en réſulte une plus grande irritation des nerfs, une vie remplie de ſouffrance & d'ennui, une vieilleſſe prématurée; & c'eſt ainſi que les plus belles fleurs que la nature ait produites pour l'ornement du monde, ſe flétriſſent avant la fin de la ſaiſon.

Les lectures des femmes ſont les romans; & ceux où les paſſions ſont le plus exaltées, leur plaiſent davantage. Dans les premiers ſiècles de la politeſſe & de la galanterie françoiſe, l'eſprit moins perfectionné des femmes, ſe contentoit de faits

---

tée; tout Orateur a les nerfs affectés: & ceux qui, ſans talens & ſans génie, voudroient les égaler à force de travail, deviendroient, ſans contredit, furieux ou imbécilles, avant d'y parvenir. Les mêmes dangers ſont moins imminens pour ceux qui ſe bornent à l'exercice d'une profeſſion qui n'exige pas une attention d'eſprit continuelle, mais ils exiſtent; & quiconque a de l'expérience, ne doute pas qu'un manouvrier ſtupide ne ſoit plus heureux & plus robuſte, qu'un homme de mérite à la ville: mais un homme de mérite ſeroit au comble du malheur s'il devenoit manouvrier; ſon imagination ſeroit le flambeau des furies.

& d'évènemens auſſi merveilleux qu'incroyables ; elles veulent maintenant des faits vraiſemblables, mais des ſentimens ſi merveilleux, que les leurs en ſoient entièrement troublés & confondus : elles cherchent enſuite, dans tout ce qui les environne, à réaliſer les merveilles dont elles ſont enchantées ; mais tout leur paroît ſans ſentiment & ſans vie, parce qu'elles veulent trouver ce qui n'eſt pas dans la nature.

Au milieu de ces occupations, de ces idées, au milieu de ce genre de vie, ſi quelques paſſions les ſaiſiſſent, leur ſang eſt tout en feu ; c'eſt du ſalpêtre, c'eſt du vitriol qui coule dans leurs veines, à la place du lait ſalutaire que la nature y avoit mis ; leurs nerfs ſont tendus au plus haut degré, & dès le premier inſtant où la paſſion leur commande quelque effort, les vapeurs ſurviennent. Ce ne ſont plus alors ces vapeurs paſſagères & ſupportables qu'elles ne prenoient pas même le ſoin de diſſiper par les exercices du corps, & que des promenades à la campagne

& des alimens ſalubres auroient peut-être guéris : ce ſont des contractions affreuſes de tout le genre nerveux ; la raiſon ſe perd, les ſens s'affaiſſent & s'émouſſent ; elles ne les reprennent que pour jeter d'épouvantables cris & s'arracher les cheveux. Bientôt à ces tranſports furieux ſuccèdent de profonds gémiſſemens & des torrens de larmes, qui ſont interrompus à leur tour par des grincemens de dents, par de nouveaux hurlemens, & par des convulſions générales. Venez, femmes aimables & ſenſuelles, venez contempler ce ſpectacle, s'il en eſt temps encore ; & ſi ſon ſeul aſpect n'eſt pas capable de vous plonger dans de pareils accès, fuyez déſormais les dangers des faux plaiſirs, des paſſions fougueuſes, de l'inaction & de la molleſſe ; ſuivez vos jeunes époux dans les campagnes, dans les voyages ; défiez-les à la courſe ſur l'herbe tendre & parée de fleurs ; revenez à Paris donner à vos compagnes l'exemple des exercices & des travaux convenables à votre ſexe ; aimez, élevez ſur-tout vos enfans : vous ſaurez

bientôt combien ce plaisir est au dessus des autres, & quel est le bonheur que la nature vous a destiné : vous vieillirez lentement lorsque votre vie sera pure. Que dis-je ? vous ne vieillirez point, car vous ne cesserez pas d'être utiles & chères à votre famille jusqu'à vos derniers momens ; & à mesure que les progrès de l'âge vous enlèveront une jouissance, elle sera remplacée par une autre d'un ordre supérieur ; vous n'aurez besoin de terminer votre carrière, ni dans la pruderie, ni dans l'intrigue ou le jeu ; vous serez mères de familles ; & vous verrez se multiplier autour de vous les bénédictions de vos enfans, & les éloges mêmes de ceux qui n'auroient pas le courage d'imiter vos vertus.



DISCOURS SECOND.

Sur la nature des Maladies nerveuſes.

Nous avons, en général, parlé des maladies vaporeuſes ; nous en avons indiqué les différentes origines : il nous reſte à caractériſer ces maladies, & à les définir d'une manière qui puiſſe éclairer ſur leurs diverſes eſpèces, & ſur leurs dangers. Nous analyſerons enſuite leurs cauſes & leurs progrès ; & d'après cette analyſe, on marchera, avec une ſorte de ſûreté, dans le traitement de ces maladies. Tout Médecin inſtruit, confirmera par la pratique mes obſervations, ou en découvrira le vice. S'il trouve les mêmes réſultats, ſon témoignage ajoutera aux raiſons ſur leſquelles j'appuie la curation des maux de nerfs : ſi ſes réſultats ſont différens, il rectifiera mes erreurs, & j'aurai du moins fait un nouveau pas vers la vérité. J'aurai ainſi la ſatisfaction d'avoir épargné du travail à mes jeunes confrères. Ce n'eſt que par ce commerce réciproque de travaux &

de lumières que la ſcience s'établit & ſe fortifie en faveur de l'humanité *.

Les ſymptômes nerveux accompagnent preſque toutes les maladies, ſoit aiguës, ſoit chroniques, & ſe multiplient en raiſon de la conſtitution particulière des nerfs. Les douleurs, les ſpaſmes, les convulſions, les foibleſſes, ſont les effets de l'état malade des nerfs ; mais la cauſe qui les produit eſt ſouvent éphémère, & peut ſe rencontrer dans l'organe le moins nerveux. Une violente douleur de dents, une colique, des graviers dans les reins, ne ſont pas des maladies nerveuſes, quoique ces maladies ſoient accompagnées au plus haut degré de ſymptômes nerveux : ces

* De toutes les maladies, nulle claſſe n'eſt plus difficile à fixer que celle des maladies vaporeuſes, vu leur grande affinité avec les autres maladies, avec qui elles ſe mêlent & ſe confondent. Il eſt difficile de déterminer dans l'ordre des maladies, l'eſpace qu'elles occupent, le degré où elles commencent, & celui où elles finiſſent. Juſqu'ici on ne l'a point encore entrepris. Nous tâcherons d'y ſuppléer par notre attention & par nos remarques, & de jeter quelque lumière ſur le traitement de ces maladies.

ſymptômes ne tiennent point du vice des nerfs, & ne peuvent être comptés au rang des maladies nerveuſes, lorſque la cauſe qui les produit eſt accidentelle, & lorſqu'ils ceſſent avec elle.

Nous appellerons donc maladies nerveuſes ou vaporeuſes, celles qui ont leur cauſe dans une léſion particulière, & qui tient à l'origine des nerfs, ou à une portion de leur étendue; celles enfin qui produiſent des ſymptômes ſubordonnés à l'action des nerfs.

On entend par léſion particulière, cet état de foibleſſe, de mobilité & de ſenſibilité extrême, qui eſt, pour ainſi dire, l'apanage des conſtitutions foibles ou épuiſées.

La mobilité & la ſenſibilité extrême des nerfs, qui proviennent d'une foible conſtitution, peuvent être originelles & inhérentes au tempérament, ou bien acquiſes & dépendantes de cauſes plus prochaines. Dans l'un ou l'autre cas, les premières cauſes qui ont affoibli les nerfs, doivent ſervir à indiquer le traitement qui leur convient.

Nous appellerons encore maladies nerveuſes, toutes celles dans leſquelles l'état malade des nerfs peut être aſſez déterminé par les effets qui en réſultent, pour être aſſurés que les ſymptômes qu'il produit ſont étrangers aux maladies avec leſquelles ils ſe compliquent.

Par exemple, ſi dans une fièvre intermittente, on apperçoit, avec les effets qu'elle doit naturellement produire, des ſymptômes vaporeux qui s'y joignent, on peut conclure que la foibleſſe naturelle aux nerfs a donné naiſſance à ces ſymptômes, puiſqu'une perſonne dont le ſyſtême nerveux eût été plus ferme, n'auroit point éprouvé ces accidens, quoique la même cauſe ſtimulante eût agi ſur ſes nerfs.

Nous appellerons enfin maladies nerveuſes ſympathiques ou ſymptomatiques, celles où le vice d'un organe, produit par une cauſe phyſique ou morale quelconque, agit aſſez puiſſamment ſur les nerfs pour changer l'ordre de leur ſenſibilité ordinaire, & détruire d'une ma-

nière durable la série des mouvemens que la nature leur avoit imprimés.

Il est nécessaire de bien connoître l'intensité de la cause qui a déterminé les symptômes nerveux, pour apprécier leur valeur toujours d'autant plus forte, que la constitution nerveuse en général sera plus foible, & que cette cause portera sur des organes d'une sympathie plus étendue dans les produits de la sensibilité, sur les organes similaires. C'est encore à cette première cause morbifique qu'il faut avoir égard dans le traitement des maladies qu'elle fait naître, & que j'appelle maladies vaporeuses sympathiques.

Je n'entreprendrai pas de déterminer si les causes qui affectent primitivement ou sympathiquement les nerfs, agissent sur leurs enveloppes, sur leur substance médullaire, ou sur le prétendu fluide qui circule dans des cavités imaginaires. Les accidens sans nombre qui peuvent arriver à ces parties, seroient trop longs à détailler, & ne pourroient que nous égarer. Les ténèbres répandues sur les causes des maladies

qui agissent immédiatement sur les nerfs, ne laissent d'autres ressources que des hypothèses; je me garderai bien d'en augmenter le nombre. Mais, quelle que soit l'obscurité de ces causes, les effets se manifestent bien sensiblement, par le désordre qui survient aux facultés motrices & sensitives. Leurs fonctions peuvent être troublées par la foiblesse & l'inertie, & par trop de force & d'activité dans leurs mouvemens.

Le vice de ces facultés dépend de la résolution ou de la concentration des forces sensitives & motrices.

Dans le premier cas, la sensibilité étant trop émoussée, & la mobilité sans force, on éprouve des foiblesses, des langueurs, la pusillanimité, la terreur de la mort, &c. Les *stimulus* n'ont plus qu'une action foible sur les nerfs; tous les organes auxquels ils se distribuent, ne produisent que des mouvemens lents & pénibles; les sécrétions & les excrétions sont languissantes. La paralysie locale ou générale, complette ou incomplette, peut devenir le produit de

ce vice, ſuivant que la puiſſance motrice & ſenſitive, qui ſe diſtribue aux muſcles par le moyen des nerfs, ſera affectée, ou ſuivant encore que la mobilité ou la ſenſibilité ſeront plus ou moins léſées dans l'action particulière à chaque organe.

Il eſt facile d'appercevoir que ce genre de léſion des facultés motrices & ſenſitives, ſera le partage des maladies vaporeuſes, que j'ai définies être le produit d'une affection particulière & primitive à l'origine des nerfs, ou dans une portion de leur étendue.

Dans le ſecond cas, au contraire, on peut appercevoir que la concentration de ces mêmes forces productrices du ſentiment & du mouvement, doit donner les affections vaporeuſes que j'ai appelées ſympathiques.

La cauſe morbifique, quelle qu'elle ſoit, agiſſant ſur un organe, y établit un centre de ſenſibilité, dont la ſphère d'action ſera d'autant plus grande, que la cauſe ſtimulante ſera plus forte; ce qui produira un foyer d'irritabilité, d'où les mouve-

mens ſe dirigeront ſur les organes les plus ſympathiques avec celui qui eſt le centre de leur action: alors l'équilibre eſt détruit dans la diſtribution des forces ſenſitives & motrices, & les ſymptômes vaporeux naiſſent en foule.

La ſenſibilité exaltée dans les organes ſympathiques, les expoſe à une irritabilité toujours prochaine à l'occaſion du moindre *ſtimulus ;* les odeurs les plus foibles produiſent les agitations les plus violentes. L'ame, toujours diſpoſée à être remuée fortement, eſt livrée aux déſordres les plus affreux, par la cauſe la plus légère. Les organes qui ne ſont pas doués de la même ſympathie, reſtent au contraire dans l'inertie & la foibleſſe, parce qu'ils ſont privés du principe de la ſenſibilité & de la mobilité. Par cette cauſe on expliquera pourquoi le ſpaſme, la tenſion & le relâchement ſe rencontrent ſi ſouvent dans certaine partie des nerfs, dans le même temps, chez les perſonnes vaporeuſes ; on trouvera auſſi la raiſon des mauvaiſes digeſtions, des vents & de la conſtipation.

Il

Il ſuffit de remarquer la foibleſſe des mouvemens périſtaltiques, pour reconnoître le défaut d'équilibre, qui les prive de la ſenſibilité & de la mobilité qui leur eſt néceſſaire. C'eſt encore à cet état particulier des nerfs, qu'il faut attribuer ces mouvemens de ſpaſmes & d'irritations qui ſe dirigent ſur un ou pluſieurs organes, tandis que d'autres ſont dans un affaiſſement complet. Les bouffées de chaleurs qui ſe portent vers la tête, la poitrine ou autres organes intérieurs, tandis que les extrémités ſont froides & languiſſantes, tiennent auſſi au même principe, qui ſervira à expliquer tous les phénomènes que l'on peut obſerver dans les maladies vaporeuſes.

Quelle que puiſſe être la cauſe irritante qui produit les ſymptômes vaporeux ſympathiques, elle peut avoir à-la-fois pluſieurs ſphères d'action, ou les changer; mais alors de nouveaux déſordres ſe feront remarquer; & leur ſiège, ainſi que leur caractère, ſerviront à indiquer les organes primitivement affectés par la cauſe ſtimulante.

Cette ſympathie nerveuſe s'obſerve d'une manière plus particulière & mieux marquée, entre certains organes : par exemple, le hoquet annonce une léſion au nerf diaphragmatique ; le ris ſardonique, au muſcle temporal ; la démangeaiſon du bout du nez, des vers dans les inteſtins ou l'eſtomac ; & les douleurs de tête, une mauvaiſe diſpoſition de l'eſtomac, &c.

Ces mouvemens ſympathiques des nerfs ſont très-nombreux, & paroiſſent dépendre de l'analogie qui exiſte entre les nerfs qui ont reçu l'impreſſion d'une cauſe ſtimulante quelconque, & ceux de l'organe où ils ont porté la ſenſibilité ſympathique, qui ne s'eſt communiquée qu'en raiſon de l'homogénéité des agens qui propagent ces ſortes de mouvemens.

L'expérience paroît confirmer cette opinion.

Les nerfs, dans tous les individus, ſont doués d'une ſenſibilité bien différente : ce qui irrite les uns, affecte agréablement les autres ; & dans le même individu, le même *ſtimulus* agit diverſement. Par

exemple, l'émétique eſt un irritant très-actif pour l'eſtomac, & ne produit aucun effet ſur la membrane pituitaire. Ne pourroit-on pas en conclure que la ſenſibilité qui ſe communique à un nerf, en ſe refuſant à un autre, n'eſt due qu'à une parfaite analogie dans la conſtitution intime de ces deux nerfs qui ont été mus par le même *ſtimulus*, & que la ſympathie ceſſe, lorſque cette analogie manque?

Quoique les nerfs paroiſſent à l'examen parfaitement analogues, & qu'on en tire les mêmes principes dans l'analyſe chimique, il eſt très-vraiſemblable que la nature a mis entre eux des différences qui nous échappent, & par leſquelles elle nous cache ſes opérations.

Si les nerfs étoient parfaitement analogues, pourquoi ne recevroient-ils pas conſtamment les mêmes impreſſions du même *ſtimulus*, & pourquoi ne ſe les communiqueroient-ils pas indifféremment les uns aux autres?

Quoique Willis & Vieuſſens aient expliqué la ſympathie par la continuité & la

connexion des nerfs entre eux ; quoique ce ſyſtême, qu'on retrouve dans Galien, ait été ſuivi par la plus grande partie des modernes ; les objections qu'il fait naître ſont néanmoins trop fortes pour qu'il en puiſſe ſoutenir le choc, & pour être univerſellement adopté.

La confuſion qui naîtroit dans les idées, ſi cette prétendue connexion étoit admiſe, eſt une objection puiſſante contre elle. Ce qui la confirme encore, c'eſt que les nerfs, à leur origine, ſuivent une direction particulière & preſque iſolée, juſqu'à l'organe où ils ſe terminent ; & c'eſt en vain qu'on a recours au *plexus* pour les réunir ; cette production de la nature eſt trop compliquée pour que l'on puiſſe y rien appercevoir de certain.

Je penſe donc qu'il eſt impoſſible d'expliquer tous les phénomènes de la ſympathie nerveuſe, par de ſimples moyens mécaniques, par le jeu des organes qui ſouvent n'ont d'autres liaiſons entre eux, que des connexions générales qui ſervent à unir une partie au tout dont elle émane.

Je penſe auſſi qu'il eſt poſſible que la ſenſation qui ſe perpétue dans un organe éloigné de celui qui a reçu la première impreſſion, ſoit l'effet d'une analogie parfaite entre les nerfs de ces deux organes; a peu près comme dans deux cordes d'un inſtrument, dont l'une ne réſonne point ſans exciter un frémiſſement dans l'autre. Cette analogie réſulte, ſoit des molécules élémentaires, ſoit de leur contexture. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que la ſenſibilité ſe tranſmet dans certains organes de l'un à l'autre, ſans autre cauſe qu'une analogie qui ſemble les identifier, tandis que dans d'autres organes où la ſympathie ne joue pas, la ſenſibilité eſt nulle.

Le même phénomène arrive à peu près dans le mécaniſme des ſécrétions : le ſang roule avec lui toutes les différentes humeurs, il pénètre tous les viſcères; & il éprouve dans chacun d'eux une élaboration particulière, & un changement qui leur eſt propre.

J'ai dit ci-devant que les femmes étoient douées d'une plus grande ſenſibilité, en

raiſon d'une cohéſion moins forte dans les molécules conſtituantes de leurs muſcles. Pourquoi ce même arrangement de parties conſtituantes ne ſe trouveroit-il pas dans différens nerfs du même individu ; d'où il réſulteroit ſans doute un changement & un ordre relatif dans leurs mouvemens, ainſi que dans leur ſenſibilité ?

L'analogie des nerfs entre eux eſt originelle ou accidentelle. C'eſt ſans doute à cette dernière qu'il faut attribuer tous les mouvemens bruſques & paſſagers d'anxiétés, d'inquiétudes, & même de douleurs momentanées qu'éprouvent tous les jours les perſonnes vaporeuſes.



DISCOURS TROISIÈME.

Sur la Cause immédiate des Maladies nerveuses.

LA marche inconstante & bizarre des maladies vaporeuses, la variété de leurs symptômes, les désordres multipliés qu'elles occasionnent, cachent les causes qui les produisent sous un nuage bien difficile à pénétrer. Les Anciens ont fait de grands efforts pour dissiper ce nuage : mais, en voulant faire l'histoire de la nature, ils n'en ont fait que le roman. Les Modernes, plus heureux dans leurs recherches, ont éclairé de quelques lumières le traitement des maladies vaporeuses ; mais ils sont restés au même point que les Anciens sur les causes de ces maladies ; & toutes les hypothèses qu'ils ont bâties pour y arriver, se réduisent à des suppositions gratuites, démenties par l'expérience, & que la raison combat.

Instruit par les erreurs de ceux qui m'ont

précédé, je deviendrai ſage à leurs dépens, en m'abſtenant de vouloir pénétrer dans un ſanctuaire que la nature ſemble avoir fermé ; je mettrai un frein à mon imagination, de peur qu'elle ne m'égare ſur leurs traces ; & l'ombre de la vérité ne me tiendra jamais lieu d'elle. Je crois qu'il eſt plus ſage de fixer ſes recherches, dans l'étude de la nature, ſur les phénomènes qui nous conduiſent à d'autres phénomènes analogues, que de chercher des cauſes phyſiques que la nature a voilées à nos yeux, ſans nous laiſſer aucun eſpoir de jamais les découvrir. C'eſt dans la liaiſon & la ſérie d'un phénomène à un autre, dont la cauſe eſt déterminée, qu'on peut trouver la cauſe inconnue d'un effet phyſique analogue, puiſque les effets naturels du même genre indiquent une cauſe uniforme.

Nos connoiſſances ſe multiplient en raiſon des phénomènes que nous découvrons dans tout ce qui a des rapports à la ſenſibilité ; mais leurs cauſes ſont cachées pour nous ; & nous ne les trouvons que dans

la cauſe connue des phénomènes qui ſont analogues aux premiers. L'analogie nous conduit donc à ſuppoſer une même cauſe entre des effets ſemblables : tels ſont les limites de nos connoiſſances. Peut-être ſeront-elles franchies un jour par quelque obſervateur des grands travaux de la nature : peut-être trouvera-t-il la cauſe phyſique & l'explication des mouvemens dans tous les états de nos organes.

Autant que peuvent s'étendre nos conjectures, il paroît poſſible, par exemple, que le feu électrique, qui joue un rôle ſi intéreſſant dans toutes les grandes productions de la nature, influe aſſez puiſſamment ſur nos organes, pour leur communiquer une portion de ſenſibilité dans tous leurs états de vitalité.

Il eſt poſſible encore que les molécules élémentaires de nos nerfs, jouiſſent dans chaque organe d'un mouvement émané du feu électrique, qui les diſpoſe à recevoir plus fortement l'impreſſion des paſſions qui leur correſpondent.

Toutes ces poſſibilités acquerroient de

nouveaux degrés de vraiſemblance, ſi l'on venoit à bout de démontrer que le prétendu fluide nerveux n'eſt qu'un mode particulier du feu électrique, & que le principe de notre reproduction lui doit toute ſon énergie.

Mais aucune de ces ſuppoſitions n'étant démontrée, il ſeroit inutile de les ſubſtituer à d'autres ſyſtêmes, qui, ſans être plus probables ni plus prouvés, ont joui quelque temps d'une brillante vogue, & ſe ſont perdus depuis dans l'oubli.

Si l'on peut, en quelque ſorte, les pardonner aux ſavans, c'eſt qu'ils ont épargné à ceux qui leur ont ſuccédé, bien des erreurs par leſquelles il faut néceſſairement paſſer, avant d'arriver à la vérité.

Je ne donnerai pour cauſe immédiate de tous les ſymptômes nerveux, qu'un de ces produits dont la liaiſon avec la nature eſt aſſez intime pour mériter toute l'attention dans l'examen des phénomènes qui en réſultent. Enfin c'eſt au mouvement de la ſenſibilité & de la mobilité, dont l'équilibre eſt viſiblement interrompu dans dif-

férens organes, que j'attribue la cause immédiate de toutes les maladies vaporeuses. Leur jeu est démontré & trop connu pour avoir besoin de le démontrer encore. Il ne reste donc plus qu'à examiner les modifications particulières qu'il donne à nos organes, & les diverses impressions qu'il communique à l'ame. C'est ce que je ferai en traitant en particulier de chaque espèce de maladies nerveuses : cette histoire comprendra le détail de leur traitement.

On pourra m'objecter que la sensibilité & la mobilité sont un mode particulier de nos organes, & par conséquent soumises à une cause physique quelconque. Je ne serois point surpris qu'on la vît ici dans le fluide nerveux, dans les esprits animaux, ou dans le principe vital ; mais je crois avoir déja répondu à cette objection, en disant plus haut que le défaut de comparaison avec des phénomènes analogues, nous voiloit la découverte de la cause de celui qui fait l'objet de nos recherches. Or, ne pouvant mesurer la mobilité & la sensibilité des nerfs sur rien qui leur cor-

reſponde en phyſique, il eſt donc impoſſible d'en démontrer la cauſe. Son effet deviendra lui-même, par ſa liaiſon étroite avec la cauſe première, une ſeconde cauſe qui ſervira à l'explication de tous les phénomènes qui dérivent d'elle, & de tous les mouvemens qu'elle communique.

La diviſion des maladies des nerfs eſt la condition la plus eſſentielle à leur traitement. La nature, dans le développement de chaque individu, a laiſſé des traces de ſa marche; & c'eſt à ces mêmes traces que l'on peut reconnoître le tempérament qu'elle lui a donné.

Pour s'aſſurer davantage de ce travail ſecret, le meilleur moyen eſt d'étudier la conſtitution morale, & de la rapprocher de l'organiſation phyſique, afin de le faire cadrer avec elle. En approfondiſſant cette matière, je penſe qu'il ſeroit poſſible de découvrir les paſſions correſpondantes à chaque organe, dans tous les états de vitalité, après avoir trouvé celles qui correſpondent à chaque tempérament.

Enfin, en réfléchiſſant profondément ſur

le jeu des paſſions, dans une conſtitution donnée, on pourroit découvrir leur *ſtimulus* dans cette conſtitution particulière, & le germe des maladies qu'elles doivent produire.

Une ſuite d'obſervations analogues fourniroit un principe certain ſur lequel on appuieroit des conſéquences, des rapports & des liaiſons avec le vice particulier d'un organe, & l'état moral qui lui correſpond. On le trouveroit ſans doute ſubordonné à la conſtitution primitive du tempérament; mais il fourniroit une nuance qui découvriroit le paſſage de la nature pour arriver au développement d'un tempérament différent. Ces mêmes nuances ſeroient très-eſſentielles à ſaiſir, afin de calculer le traitement ſur le plus ou le moins de rapports qu'elles offriroient avec les deux tempéramens dont elles formeroient le milieu.

Par une ſuite de recherches analogues, on pourroit encore découvrir les maladies particulières à chaque tempérament & à chaque âge, comme on a obſervé les maladies endémiques aux différens climats &

aux différentes régions. Cette manière de voir les maladies, en même temps qu'elle répandroit de grandes lumières ſur leurs cauſes, offriroit des moyens de traitement beaucoup plus aſſurés.

Une telle révolution dans l'art de guérir, produiroit de très-grands avantages dans la pratique, ſi les hommes de génie qui éclairent leur ſiècle, dirigeoient leurs travaux ſur des tels principes. Ils réuſſiroient ſans doute à démontrer que chaque tempérament eſt, par la nature, aſſujetti à un genre de maladie qui ne peut pas attaquer tel autre tempérament. Cette théorie démontrée, il ne reſteroit plus qu'à donner les ſignes caractériſtiques des tempéramens, & des maladies qui leur correſpondent.

Quelques réflexions ſur les principes élémentaires des maladies, ſerviroient à faire connoître leurs rapports avec les tempéramens, & les dégénérations particulières auxquelles ils ſont ſujets. Il en réſulteroit une méthode nouvelle de claſſer les maladies, qui n'auroit d'autre principe

que leurs rapports avec les tempéramens.

L'avantage qu'en retireroit l'art de guérir, sans doute seroit immense; mais il ne seroit pas le seul que ces principes produiroient. En connoissant bien les tempéramens, & les maux, soit physiques, soit moraux, qui les menacent, il seroit possible de détourner les fléaux prêts à fondre sur la foible humanité. Il seroit peut-être possible encore de redresser un naturel pervers, en changeant la constitution de ses humeurs vicieuses; alors cette constitution fatigueroit moins son ame impatiente, dont les mouvemens toujours rapides livrent sans cesse l'homme aux efforts d'un tempérament violent, & le portent à des excès que la raison condamne, & ne sauroit empêcher.

Nous appercevons distinctement dans la pratique de la médecine, plusieurs espèces de maladies vaporeuses; & le succès de leur traitement consiste à les bien distinguer. Chaque espèce est soumise sans doute à un tempérament particulier, comme je l'ai observé ci-dessus.

Il eſt facile de diſcerner trois eſpèces de vapeurs, dont les liaiſons ſont aſſez éloignées, ſoit par les cauſes, ſoit par leur produit.

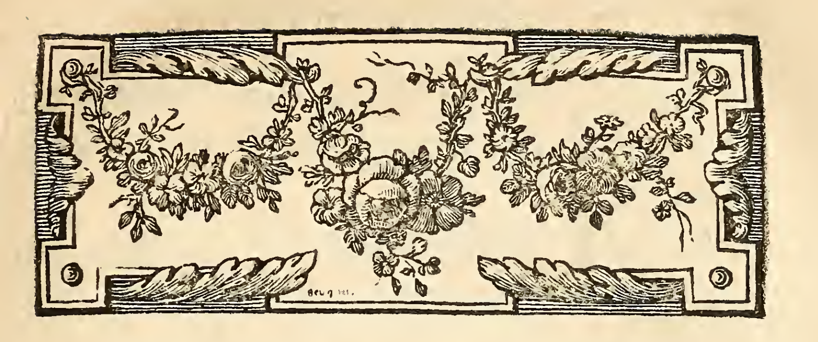
Pour remarquer la ſéparation que la nature a miſe entre elles, nous appellerons la première eſpèce, affection nerveuſe avec matière & léſion organique.

La deuxième, affection nerveuſe hyſtérique.

La troiſième, affection nerveuſe avec relâchement des ſolides & dégénération des humeurs.



LE



DE L'INFLUENCE DES AFFECTIONS DE L'AME, DANS LES MALADIES NERVEUSES DES FEMMES.

SECONDE PARTIE.

SECTION PREMIERE.

Maladies nerveuſes, avec matière & léſion organique.

C'EST dans cette eſpèce de maladies nerveuſes, que les affections de l'ame pro-

duiſent le moins d'effet ; leur influence eſt plutôt ſymptomatique qu'eſſentielle à la maladie.

Un tempérament bilieux, flegmatique en eſt la cauſe éloignée ; & c'eſt le germe dont le développement produit toutes les cauſes ſubſéquentes, dont voici les principales.

Des amas de matières bilieuſes dans l'eſtomac, les inteſtins, le foie, la rate & les autres viſcères du bas-ventre ; des engorgemens, des concrétions pierreuſes dans ces organes ; la ſuppreſſion des règles ou des hémorroïdes, des vers dans les inteſtins, &c. &c.

La cauſe immédiate de toutes les eſpèces de maladies nerveuſes, eſt toujours une diſtribution inégale du principe de la vie ; & c'eſt cette diſtribution vicieuſe qui, rompant l'équilibre dans la ſenſibilité reſpective des organes, détruit la chaîne des mouvemens, qui aſſuroit la régularité de leurs fonctions.

Symptômes des Maladies nerveuſes, avec matière & léſion organique.

LES premiers ſymptômes de ce genre de maladies nerveuſes, ſe déclarent dans les organes digeſtifs : l'appétit eſt foible & bizarre ; on éprouve après les repas, des rapports nidoreux ou acides ; les vents tourmentent beaucoup : les douleurs ou les mal-aiſes ſont très-fréquens dans l'eſtomac & le bas-ventre ; on vomit des matières bilieuſes ou glaireuſes : les digeſtions ſont irrégulières.

Il ſe lève des bouffées de chaleur qui portent à la tête ou ſur d'autres organes. L'impreſſion d'un froid gênant eſt quelquefois auſſi rapide : on reſſent des douleurs vagues dans différentes parties du corps. Les urines ſont ordinairement pâles & limpides : le pouls eſt plein & aſſez fort, ſouvent irrégulier, & pour l'ordinaire plus concentré du côté droit que du gauche.

Les ſymptômes de ce genre de maladie doivent ſe raſſembler ſur les organes de la

digeſtion, ou dans les viſcères du bas-ventre, puiſqu'ils ſont le ſiège de la maladie.

Les humeurs que la nature a deſtinées à faire la digeſtion, n'ayant pas la force néceſſaire pour accomplir ce travail, n'impriment aux alimens qu'un changement imparfait; ils ſont dès-lors abandonnés à la fermentation qui leur eſt propre. De-là des rapports nidoreux ou acides après les repas : des vents qui tourmentent & fatiguent beaucoup parce que les alimens ne pouvant être aſſez élaborés, ou, pour ainſi dire, animaliſés par les ſucs digeſtifs, fermentent plus long-temps dans les premières voies, & développent une plus grande quantité d'air. Les anxiétés, les mal-aiſes tiennent à la même cauſe : une digeſtion laborieuſe donne aux nerfs un tâche trop pénible, & les efforts impuiſſans nuiſent à leur ſenſibilité naturelle.

Le chyle qui n'a pas été aſſez complétement animaliſé dans les premières voies, pour s'aſſimiler à nos humeurs & réparer nos pertes, occaſionne de nouveaux dé-

ſordres en paſſant dans la maſſe du ſang, auquel il ne ſe mêle qu'avec peine, & pour perpétuer la cauſe des mêmes accidens.

Du même principe des mauvaiſes digeſtions, viennent les vomiſſemens & les diarrhées; elles forment, avec le temps, des amas de matières bilieuſes dans l'eſtomac, dans les inteſtins ou dans les viſcères.

Les bouffées de chaleur, & le froid ſubit que les malades reſſentent, ſont l'effet d'une circulation irrégulière.

Les dégoûts & les appétits bizarres, dépendent des différentes altérations des ſucs digeſtifs, ou bien des diſpoſitions particulières du genre nerveux.

Les douleurs vagues, qui ſe font ſentir d'une manière plus ou moins fixe dans différentes parties du corps, viennent des ſpaſmes reproduits dans des parties éloignées des nerfs qui ſouffrent une irritation locale, ou à leur origine, ou dans une portion de leur étendue, mais plus ſouvent dans le canal inteſtinal. La ſeule ſympathie peut reproduire ces douleurs dans

des parties éloignées du centre de l'affection primitive, par une analogie dans la ſenſibilité des organes ſimilaires.

Les nerfs de l'eſtomac étant irrités par des matières âcres ; les inteſtins, par des vents ou des vers ; les viſcères qui les avoiſinent, par des cauſes irritantes quelconques, les ſenſations douloureuſes qu'éprouvent ces organes, ſe font reſſentir dans les parties éloignées, ſympathiques, & particulièrement à la tête.

Les urines pâles & limpides viennent d'une irritation dans les nerfs des reins, & très-ſouvent elles ſont le ſignal d'un orage dans tout le genre nerveux.

Les battemens plus concentrés de l'artère du bras droit, ſont l'effet de la circulation pénible qui ſe fait dans le foie, lorſque ce viſcère eſt affecté. Ce ſymptôme eſt conſtant dans preſque toutes les maladies de cet organe ; & ſouvent il peut éclairer ſur le ſiège, les progrès & le développement d'une maladie dont la marche ſeroit obſcure.

L'ennui, la triſteſſe & toutes les affec-

tions de l'ame, dans cette eſpèce de maladies nerveuſes, ſont preſque toujours ſubordonnés aux cauſes phyſiques, qui lui impriment des idées dont la teinte eſt à peu près analogue aux humeurs qui portent le trouble dans la conſtitution matérielle.

Les inquiétudes, le poids que les malades reſſentent ſur la poitrine, le refroidiſſement des extrémités, leur engourdiſſement, les tiraillemens, les palpitations de cœur, les bourdonnemens dans les oreilles, les vertiges, les foibleſſes ſont les ſymptômes qui précèdent les ſyncopes qui arrivent ſouvent avec ſpaſmes & convulſions, & quelquefois ſans ces préliminaires.

On peut expliquer tous ces ſymptômes, par les différentes modifications de la cauſe immédiate de toutes ces maladies.

Dans toutes les eſpèces de maladies nerveuſes, les différens ſymptômes qui les caractériſent, ſe confondent en raiſon de l'analogie & de la liaiſon qui ſe trouvent dans les tempéramens, ou des cauſes deſquelles elles réſultent.

Traitement des Maladies nerveuſes, avec matière & léſion organique.

IL offre quatre indications principales.

La première, c'eſt de corriger ou d'évacuer les humeurs qui gênent l'action des organes digeſtifs, & autres viſcères.

La ſeconde, c'eſt d'avoir égard à la léſion de ces organes.

La troiſième conſiſte à combattre l'état nerveux de ces mêmes organes, & ſon influence ſur le ſyſtême général des nerfs.

La quatrième ſe rapporte aux affections de l'ame, & à leur correſpondance avec les déſordres matériels.

La nature, dont on ne peut calculer les moyens pour la ſolution des maladies aiguës, n'a que de très-foibles reſſources pour la guériſon des maladies chroniques, & ſur-tout des maladies nerveuſes. C'eſt pourquoi il faut, en général, peu compter ſur ſes efforts pour la guériſon de ces maladies. On a cependant remarqué quelquefois, qu'elle en a opéré la cure par des évacuations ſpontanées de dépôts cri-

tiques, comme des varices aux jambes: mais il eſt moins rare & plus naturel de voir la ſolution de ces maladies par le flux hémorrhoïdal, & ſur-tout par des hémorrhoïdes blanches, des diarrhées, des dyſſenteries, des vomiſſemens bilieux, comme l'a obſervé *Piquer*. On les a vues encore ſe terminer par un crachement continuel, ou même par un vomiſſement de pituite.

Nous obſerverons qu'un vomiſſement de pituite & de glaires, peut beaucoup ſoulager; & qu'en vomiſſant ſouvent de pareilles matières, il ſeroit même poſſible d'être guéri radicalement.

Cette cure, au premier coup-d'œil, ne paroît que palliative; mais, ſi l'on conſidère que ce vomiſſement & cette ſputation ne peuvent ſe faire ſans beaucoup agiter & ſtimuler l'eſtomac & les organes voiſins, on ſentira que leur impreſſion doit produire une nouvelle chaîne de mouvemens ſans doute plus avantageuſe que celle dont ils étoient affectés, & par-là remonter, pour ainſi dire, les organes digeſtifs au ton qui leur eſt propre.

L'équilibre une fois détruit, on ne peut eſpérer de le rétablir qu'en imitant le procédé de la nature, qui excite dans le genre nerveux des ſecouſſes plus ou moins fortes, des mouvemens plus ou moins rapides, afin de ramener à leur mobilité & leur ſenſibilité conſtitutive, les organes qui en étoient éloignés.

Ces criſes complettes par le vomiſſement bilieux, glaireux, &c. ces *ſputations* pituiteuſes prouvent la vérité de ce que nous venons d'avancer.

Boerrhaave dit que cette ſputation pituiteuſe ruine les forces des mélancoliques, cauſe ce deſſéchement & cet état de conſomption auquel ils ſont ſujets ; & dans cette vue il aſſure qu'ils feroient mieux d'avaler leur ſalive que de la cracher : mais ce conſeil me paroît pernicieux, ſurtout à l'égard des femmes.

Piquer a obſervé que les malades qui avaloient leur ſalive étoient ſujets aux langueurs, aux défaillances, aux peſanteurs d'eſtomac & aux vertiges.

Il faut donc s'attacher à corriger le vice

des organes de la digeſtion, qui eſt le ſymptôme dominant ; & rien ne paroît plus utile, pour y remédier, que cette ſputation de ſalive muqueuſe ou pituiteuſe.

Ces ſolutions ſpontanées ſont trop rares pour que l'on puiſſe y compter, & dans cet eſpoir, abandonner la nature à elle-même ; il faut au contraire l'aider, en dirigeant ſes moyens ſur les principes que j'ai établis ci-deſſus pour le traitement de cette eſpèce de maladie nerveuſe.

1°. Les humeurs qui ſéjournent dans l'eſtomac, le foie, la rate, ou autres viſcères, peuvent gêner leurs mouvemens, & imprimer aux nerfs de ces organes des ſenſations vicieuſes, ou par leur quantité ou par leur nature, & le plus ſouvent par l'une & l'autre.

Dans le premier cas, les remèdes évacuans ſont les plus eſſentiels ; dans le ſecond, les correctifs ; & dans l'un & dans l'autre, la combinaiſon de ces deux moyens réunis produit l'effet que l'on doit deſirer.

Les évacuans doivent être choiſis dans

une classe de purgatifs dont on n'ait point à redouter l'action irritante *. Les sels neutres, par exemple, sont ceux qui conviennent davantage : ils sont à-la-fois correctifs & évacuans; ce sont les remèdes les plus propres dans les cas d'empâtement

* Il est cependant quelquefois nécessaire d'employer dans le cours du traitement, les purgatifs drastiques; tels que la scammonée, le jalap, la rhubarbe : l'usage de l'aloès est aussi quelquefois utile, en procurant des évacuations sanguines (les hémorrhoïdes, les règles.) Les poudres d'Ailhaud, qui ne sont qu'un mélange de purgatifs résineux altérés, ont souvent produit de bons effets, dans le cas où une pituite épaisse tapisse l'estomac & les intestins, & sur-tout s'il y a complication d'humeurs laiteuses.

En général, les purgatifs conviennent peu dans les maladies nerveuses; les vomitifs produisent de meilleurs effets; &, leur action terminée, les malades ressentent une légéreté & une alacrité bien opposées à la foiblesse & à la mélancolie qu'ils éprouvent après l'usage des purgatifs. C'est de tous les remèdes évacuans, celui que les vaporeux supportent le mieux.

J'ai connu deux femmes vaporeuses qui vomissoient sans danger & sans douleur; & quand il falloit les purger, j'étois obligé de les faire mettre dans le bain. Le séjour plus long d'un remède irritant sur les parties nerveuses, & d'une très-grande surface (les intestins), donnent l'explication de ce phénomène.

d'humeurs bilieuſes : ils détruiſent leur fixité.

Il faut les donner à petite doſe, & les répéter pluſieurs fois dans la journée.

On aide leur action par des lavemens émolliens & quelquefois purgatifs, & des décoctions de plantes nitreuſes, priſes intérieurement.

Quand l'humeur a commencé à ſe frayer une route par le conduit inteſtinal, on peut employer des purgatifs plus énergiques.

Les eaux minérales ont alors un aſſez bon effet; on ne doit plus redouter leur action ſur des humeurs trop fixées dans l'eſtomac, les inteſtins ou les viſcères du bas-ventre.

Les purgatifs violens ne conviennent, en général, que pour exciter une forte agitation, & dans l'eſpoir qu'elle ſera ſuivie d'un calme heureux, en dénaturant la cauſe qui a porté le trouble dans le genre nerveux. Les véſicatoires peuvent procurer le même avantage, & ajouter celui d'une dérivation ou d'une révulſion ſalutaire.

Quelques Auteurs, qui ont reconnu les bons effets de la ſalivation, ont recommandé, pour imiter ce procédé de la nature, de donner des frictions mercurielles, pour exciter cette excrétion ; mais ce moyen pourroit devenir dangereux, & l'utilité n'en eſt pas prouvée.

Les fruits mûrs & fondans conviennent beaucoup. Les alimens doivent être choiſis de préférence parmi les végétaux. L'état des organes de la digeſtion, & la nature des ſucs digeſtifs ne les diſpoſe que trop à la fermentation putride, qu'il faut diminuer par un régime végétal.

Les œufs ſont encore plus dangereux ; ils donnent une digeſtion bilieuſe, qui augmente la cauſe de maladie ; de même qu'on les voit, dans les fièvres intermittentes, redoubler la force de l'accès ſuivant, ou ramener la fièvre ſi elle n'eſt paſſée que depuis peu.

Les ſaignées ſont tout-à-fait contraires dans ce genre de maladies nerveuſes ; s'il y a retard ou ſuppreſſion de flux périodique, c'eſt moins la pléthore qui en eſt

la cauſe, que la dépravation des humeurs, & le plus ſouvent l'engorgement glaireux de la matrice; & dans ces cas, la ſaignée eſt dangereuſe.

Elle ne peut que diminuer la quantité du ſang, mais jamais rétablir l'équilibre dans ſes principes conſtituans.

L'évacuation ſanguine ne peut être indiquée que lorſqu'après une ſuppreſſion de règles ou d'hémorrhoïdes, on voit les ſymptômes nerveux augmenter ſenſiblement; l'expérience apprend qu'alors la manière la plus heureuſe de tirer du ſang, eſt d'appliquer des ſangſues à l'anus.

Le dérangement dans les règles ne doit être regardé que comme l'effet de la maladie, & non comme ſa cauſe.

OBSERVATION.

Une demoiſelle d'environ vingt ans, d'un tempérament bilieux, phlegmatique, dont le flux périodique ſe faiſoit très-irrégulièrement depuis long-temps, & qui éprouvoit toujours quelques incommodités à cette époque, ſouvent pénible à paſ-

ſer, eut une ſuppreſſion ſubite, occaſionnée par quelques contrariétés qu'on lui fit éprouver, & qui l'affectèrent beaucoup. Deux heures après la ſuppreſſion, elle reſſentit une douleur vive au côté droit; quelques inſtans après, une grande difficulté de reſpirer, avec une oppreſſion conſidérable.

Des femmes dont le zèle ſurpaſſoit les lumières, offrirent leurs ſervices, & s'empreſſèrent de fricaſſer de l'avoine avec du vinaigre, pour appliquer ſur le côté malade; elles employèrent en même temps l'infuſion de méliſſe & de ſafran.

Le ſuccès ne ſuivit point leurs eſpérances, & la malade ſentoit ſes douleurs s'accroître de plus en plus, avec la fièvre & des douleurs de reins. Les ſpaſmes & les convulſions ſe firent ſentir à leur tour, & les vents la tourmentoient conſidérablement.

La malade étoit dans cet état, lorſque je fus appelé. On m'inſtruiſit qu'elle étoit ſujette à des commotions nerveuſes, que l'on

l'on regardoit comme des vapeurs, & que c'étoit ſur-tout à l'époque de ſes règles, que ces accidens avoient lieu. On m'apprit auſſi qu'elle ſe plaignoit ſouvent d'une ſenſation douloureuſe au creux de l'eſtomac; qu'elle avoit beaucoup de vents & ſouvent des coliques. Tout ce détail, joint à l'état dans lequel ſe trouvoit la malade, me perſuadèrent que le genre de ſes vapeurs tenoit à l'eſpèce que j'appelle maladies nerveuſes avec matière.

Je me décidai en conſéquence à lui faire prendre d'heure en heure, des poudres compoſées avec le tartre vitriolé, le nitre & le quinquina, mais ce dernier à très-petites doſes; je lui fis boire beaucoup de petit-lait, & lui ordonnai des lavemens avec la graine de lin, le nitre & l'huile de camomille romaine.

Six heures après que la malade eut fait uſage de ces remèdes, les évacuations bilieuſes commencèrent, tous les accidens ſe calmèrent; & vingt-quatre henres après la première priſe, elle fut totalement guérie, les règles ayant reparu.

J'ai eu occasion de remarquer depuis, que tous les remèdes anti-hystériques, pris dans les huiles essentielles & les teintures spiritueuses, faisoient le plus grand mal à cette même personne, & augmentoient tous les symptômes vaporeux auxquels elle étoit sujette.

2°. La lésion organique doit être combattue suivant l'organe affecté & le genre d'affection, des obstructions, des skirres, des concrétions pierreuses, des ulcères, des ossifications, des anévrismes, des polypes, &c.

Toutes ces causes peuvent produire des symptômes vaporeux assez forts & assez suivis pour en imposer sur leur principe; mais il n'échappera pas à la sagacité d'un Médecin éclairé, & il faut abandonner à sa prudence le traitement qui leur convient: il exigeroit trop de détails & des modifications trop multipliées, pour trouver place dans le plan de cet ouvrage.

Je ne citerai qu'un seul exemple de ceux que m'a fournis la pratique; il deviendra intéressant par sa rareté, & par les vues

qu'il pourra fournir dans des circonſtances obſcures & incertaines.

OBSERVATION.

Une jeune femme de vingt-cinq à trente ans, avoit épuiſé une très-grande partie des reſſources de l'art, pour trouver du ſoulagement à une maladie nerveuſe dont les ſymptômes la fatiguoient étonnamment; elle étoit d'un tempérament bilieux décidé, & reſſentoit depuis long-temps tous les accidens qui caractériſent un tel tempérament.

Les différens traitemens auxquels elle fut ſucceſſivement ſoumiſe, annonçoient que l'on regardoit ſa maladie comme dépendante immédiatement de l'irritabilité générale des nerfs; mais on avoit négligé de rechercher la cauſe première de cette irritabilité.

La maladie avoit fait de grands progrès; la fièvre, que juſqu'alors on avoit enviſagée comme fièvre nerveuſe ſimple, prit un caractère plus dangereux.

Le ventre ſe gonfla beaucoup, la région

du foie étoit tendue & douloureuse ; les spasmes, les convulsions, prirent une marche très-rapide, & le cerveau se dérangea.

Je fus appelé à cette époque, & mes premières réflexions portèrent sur le tempérament de la malade. Il fut facile à reconnoître ; la nature l'avoit trop bien marqué pour qu'on s'y méprît.

Ce fut cette connoissance, jointe à l'état du pouls du bras droit, dont les battemens étoient plus rapprochés, mais plus profonds & plus durs que de l'autre côté, qui me donnèrent les premiers soupçons sur la véritable cause de la maladie ; & ils m'engagèrent à diriger les premiers secours sur l'état actuel du foie, qui me sembloit dans un grand désordre.

Je me déterminai en conséquence à faire appliquer, sur la région de ce viscère, des linges imbibés dans une décoction chaude de quinquina, où l'on avoit fait dissoudre du sel ammoniac & de l'huile de camomille romaine.

J'ordonnai intérieurement le jus de limon, avec l'huile d'amandes douces, &

la liqueur d'Hoffmann, pour calmer les convulſions de l'eſtomac.

Pour diſſoudre & faire couler la bile, j'employai le tartre vitriolé avec le nitre.

Je me ſervis encore de lavemens faits avec une décoction très-forte de piſſenlit, à laquelle j'ajoutai le tartre ſoluble & le nitre, à haute doſe.

La boiſſon ordinaire étoit une décoction de piſſenlit, ou bien de la limonade.

Quand la bile commença à couler, ce qui arriva après vingt-quatre heures de traitement, j'employai, avec les premiers remèdes, l'huile de camomille romaine, intérieurement.

Alors le ventre s'affaiſſa, les convulſions finirent, & les évacuations ſe ſoutinrent. La bile étoit très-noire : elle entraîna pluſieurs pierres bilieuſes de la groſſeur d'un pois. Les mêmes évacuations durèrent pluſieurs jours, & ajoutèrent à chaque inſtant à la guériſon, en diminuant la cauſe de la maladie.

Tous les grands accidens ayant ceſſé, après que la cauſe en fut détruite, il ne

reſta plus qu'à rétablir les forces qu'une longue maladie avoit totalement anéanties, & à rendre aux nerfs plus de fixité dans leurs mouvemens ; ils avoient perdu leur ſenſibilité naturelle, par les grandes commotions qui les avoient très-long-temps agités.

3°. Pour combattre l'état nerveux des viſcères affectés, & détruire ſon influence ſur le ſyſtême général des nerfs,

1°. Il faut détruire les cauſes qui impriment une ſenſibilité vicieuſe aux organes malades ;

2°. On doit remédier à la conſtitution trop mobile & irritable de tout le genre nerveux.

Dans le premier cas, les moyens que l'on doit employer ſont ceux dont j'ai fait mention ci-deſſus, en parlant des différentes cauſes morbifiques qui peuvent affecter les viſcères ; & leur uſage influera puiſſamment ſur la mobilité & l'irritabilité générale des nerfs.

L'obſervation ſuivante en eſt la preuve.

OBSERVATION.

Une demoiſelle de trente-cinq à trente-ſix ans, éprouvoit, depuis pluſieurs années, un dérangement conſidérable dans ſa ſanté ; ſes nerfs paroiſſoient très-malades, & les ſecouſſes violentes qu'ils éprouvoient l'avoient fort allarmée. Elle avoit conſulté pluſieurs perſonnes de l'art, qui preſcrivirent beaucoup de remèdes ; mais ils produiſirent peu d'effet.

Cette malade étoit d'un tempérament bilieux phlegmatique ; elle étoit mal réglée ; ſouvent elle avoit mal à la gorge : elle crachoit une pituite claire ; ſon appétit étoit bizarre : la digeſtion étoit prompte, mais ſuivie de vents qui l'incommodoient beaucoup : la région du ventre étoit très-ſenſible, elle étoit gonflée & ſouvent douloureuſe. Les maux de gorge étoient preſque habituels. La malade avoit le teint pâle ; elle ſembloit peu vivace : elle n'éprouvoit pas de plus grands accidens dans l'intervalle des accès, dont elle ſentoit l'approche par une foibleſſe générale, de légers

ſpaſmes dans les muſcles des parties ſupérieures, & ſur-tout par une abondance de larmes qui couloient malgré elle, ſans que rien pût l'affliger que la conſcience ou l'inſtinct qui lui apprenoit la ſcène dont elle étoit menacée.

Ces allarmes n'étoient point menſongères ; elle éprouvoit bientôt après des contractions générales dans tout le genre nerveux, des convulſions affreuſes : tous ſes organes extérieurs paroiſſoient à peu près également agités par cette horrible tempête.

La raiſon s'égaroit ; & après quelques minutes de cette poſition, elle paroiſſoit dans un calme profond, qui n'étoit que l'effet d'un accablement total. Le ſommeil ſurvenoit pour l'ordinaire, & à ſon réveil elle n'avoit conſervé de ſes maux paſſés que le ſouvenir néceſſaire pour empoiſonner le reſte de ſa vie.

Ces accès revenoient à peu près toutes les ſemaines, ſans qu'aucune circonſtance morale parût les hâter, ni les retarder. Le régime n'avoit pas une influence plus

marquée ſur la marche de cette maladie.

Après avoir rapproché toutes les circonſtances de cette maladie, après avoir réfléchi ſur leur liaiſon & calculé leur correſpondance, après avoir peſé les plus légers ſymptômes dont le détail ſeroit trop long, je me perſuadai que le ſiège du mal étoit dans le conduit inteſtinal, & que probablement des vers en étoient la cauſe.

Je me diſpoſai en conſéquence à faire prendre à la malade des bols compoſés avec l'aſſa-fœtida, le camphre, le fiel de bœuf, & l'extrait de grande ciguë.

Elle commença l'uſage de ces remèdes à petite doſe, mais je l'augmentois journellement ; & quand elle fut parvenue à prendre à peu près un gros & demi de ciguë par jour, elle rendit deux vers par l'effet d'un ſimple lavement : ils étoient longs d'un pied, de la groſſeur d'une plume à écrire ; ils avoient le corps tout rouge, & la tête armée de poils longs de pluſieurs lignes, & roides comme du crin.

Dans l'intervalle qui s'écoula depuis qu'elle fit uſage des pilules ci-deſſus, juſ-

qu'à l'époque où elle rendit les deux vers, elle essuya trois accès ; mais les deux derniers furent beaucoup plus foibles, & j'avois trouvé les moyens de les arrêter très-promptement, en faisant donner deux lavemens avec l'eau à la glace.

Je fis continuer l'usage des mêmes bols, toujours en augmentant la dose : ils lui firent rendre encore trois vers semblables aux premiers. Lorsque la malade fut parvenue à prendre deux gros de ciguë par jour, elle éprouva un phénomène bien singulier.

Un jour qu'elle étoit environnée de plusieurs personnes, elles s'apperçurent que sa raison s'égaroit, par les propos sans suite qu'elle leur tenoit; ses yeux se troublèrent; &, sans aucune espèce de convulsions, elle se promenoit à grands pas dans la chambre en criant qu'elle alloit se noyer, & elle retroussoit ses jupons, en levant ses pieds fort haut, comme si elle eût été dans une rivière. On m'envoya chercher; j'arrivai, & lui fis prendre sur le champ du jus de citron, qui lui rendit toute sa raison en fort peu de temps.

Alors je diminuai la dofe des bols de moitié; &, en l'augmentant dans la même proportion qu'auparavant, je la fis encore monter jufqu'à deux gros: à cette époque, la malade rendit deux vers comme les premiers, mais beaucoup plus gros. Le même phénomène arriva encore avec les mêmes fymptômes, qui furent diffipés de même par le jus de citron. Je fis continuer encore pendant quelque temps les bols, mais en les diminuant tous les jours. Les accès ne revinrent plus, & il y avoit déja long-temps qu'ils étoient abfolument paffés.

Les autres fymptômes s'étoient fucceffivement diffipés; & cette cruelle maladie, qui reffembloit beaucoup à l'épilepfie, fut ainfi radicalement guérie. Il ne refta plus qu'à rétablir les forces, qui avoient été ruinées & par la maladie, & par les remèdes.

Dans le fecond cas, il faut avoir recours aux remèdes calmans & anti-fpafmodiques.

Le premier des remèdes calmans, c'eft

le bain: il arrête le desséchement des fibres nerveuses & musculeuses, si commun dans les constitutions vaporeuses. Il rend aux fibres leur humidité élémentaire propre à empêcher la consomption des mélancoliques; mais il faut prendre garde de les donner trop chauds, de crainte qu'ils n'occasionnent ou n'augmentent la congestion des humeurs sur le cerveau.

L'eau de poulet, les émulsions, les gommes étendues dans l'eau, le petit-lait, &c. tous ces moyens sont propres à détruire la trop grande irritabilité des nerfs.

L'usage du *laudanum* exige beaucoup plus de ménagemens: il éteint, il est vrai, une partie de la sensibilité & de l'irritabilité, & par-là diminue les douleurs, les spasmes & les convulsions; mais il occasionne des reflux d'humeurs vers le cerveau, & en facilite la congestion sur ses membranes. Il agit puissamment sur le principe de la vie; il occasionne des foiblesses, des langueurs, des défaillances; en un mot, ce n'est que dans un cas extrême qu'il faut y avoir recours.

Sydenham a beaucoup vanté ſon *laudanum* liquide. Il eſt bien vrai que de toutes les préparations d'opium (ſi l'on en excepte celle de Rouſſeau), elle eſt la moins à rejetter ; non par une des raiſons qu'en rapporte Sydenham , qui eſt ſa plus grande ſolubilité. Cette vertu eſt tout-à-fait indifférente, car il eſt prouvé que l'opium agit ſans être diſſous ; mais ſa plus grande vertu tient à ce qu'il ne cauſe pas de vomiſſemens comme l'opium ſec *.

Les demi-bains, les lavemens , les bains de pieds, ſont des calmans très-convenables. Mais on ne peut, en général, compter ſur l'effet de tous ces remèdes , qu'autant qu'on leur reconnoîtra une vertu décidée pour corriger , changer ou détruire la cauſe des mouvemens vicieux des nerfs , que l'on trouve le plus ſouvent dans la conſtitution élémentaire des humeurs dont l'équilibre eſt détruit.

S'il y a atonie , foibleſſe dans toute

---

* Voyez un Mémoire auſſi ſavant qu'ingénieux, lu par M. Lorry à la Société royale de Médecine, l'année dernière.

la conſtitution, ce qui facilite en général la congeſtion des humeurs, & en particulier leur *raptur* ſur quelque organe; il faut avoir recours aux amers, aux préparations de fer, au quinquina, & en général aux analeptiques.

Ces derniers accidens donneroient beaucoup d'analogie & de rapport entre cette eſpèce de maladie nerveuſe, & celle que j'ai appelée maladie nerveuſe avec relâchement des ſolides, &c. Auſſi en parlerai-je d'une manière détaillée dans le traiment de cette eſpèce particulière.

4°. Des affections de l'ame.

Je l'ai déja dit, l'organe immédiat de la penſée, dans ce genre de maladie nerveuſe, n'eſt affecté que ſymptomatiquement; & quand on aura détruit, par les moyens que j'ai preſcrits, le vice qui règne dans les organes de la digeſtion, ou les autres viſcères, on verra bientôt renaître le calme & la ſérénité dans les facultés morales.

Il faut rétablir l'harmonie dans les fonctions de chaque organe, puiſque de leur

cercle conſtant & bien meſuré, dépendent les bonnes opérations de l'ame.

Meibomius rapporte qu'ayant purgé un mélancolique qui avoit l'imagination très-affectée, & lui ayant donné immédiatement après des diaphorétiques, la nature, ſans doute vivement excitée par l'action de ces deux remèdes en ſens contraire, forma aux cuiſſes un abcès qui dégéra en ulcère : il ne ſe preſſa pas de le conſolider, & il parvint par-là à épuiſer le foyer de la maladie ; il guérit radicalement l'ame de ſon malade, au grand étonnement des autres Médecins.

OBSERVATION.

J'ai connu un jeune homme d'environ trente ans ; il étoit d'un tempérament bilieux, mélancolique ; il avoit l'eſprit vif & pénétrant, beaucoup d'aſſiduité au travail ; il éprouvoit très-ſouvent une ſenſation pénible & un peu douloureuſe du côté droit, dans la région du foie. Ses appétits étoient bizarres, & ſes digeſtions irrégulières ; les vents l'incommodoient

beaucoup ; il étoit constipé ou il avoit la diarrhée ; le plus léger mouvement inattendu produisoit des commotions & des secousses très-fortes dans ses nerfs : mais, ce que je trouvai de plus remarquable dans sa situation, c'étoit une forte disposition & une tendance continuelle à la colère, quand cette douleur au côté se renouvelloit. Elle n'étoit pas plutôt dissipée, par l'usage des décoctions des plantes nitreuses ou leurs sucs, le petit-lait, la limonade, les sels neutres, ou la crême de tartre avec le nitre, dont je lui conseillai l'usage, qu'il étoit rendu à sa tranquillité ordinaire. Mais si quelques fautes dans le régime lui ramenoient ces douleurs, il retrouvoit avec elles la colère & la fureur auxquelles il ne pouvoit résister, quand la plus légère contrariété heurtoit ses opinions ou ses goûts.

Je pourrois rapporter une infinité d'exemples, qui prouveroient invinciblement la forte influence des lésions organiques sur la direction de nos pensées : mais personne ne peut douter qu'il n'y ait

une

une harmonie conſtante entre les cauſes intérieures ou extérieures qui agiſſent ſur nos nerfs, & les ſenſations qu'elles communiquent à l'ame.

L'ame ſe détermine en faveur de tel objet, ſuivant l'impreſſion que cet objet a produite ſur elle. S'il ne produit pas une impreſſion convenable, alors l'harmonie eſt détruite; & c'eſt principalement dans l'état malade des nerfs qu'il faut en chercher la cauſe.

Les hypocondriaques ſont pour l'ordinaire attaqués d'un dégout ſi conſidérable pour la vie, qu'ils ſont vivement ſollicités au ſuicide *. Il eſt bien difficile d'accorder ce dégoût de la vie avec la foibleſſe qu'ils laiſſent paroître aux approches de la mort,

* Ce phénomène pourroit s'expliquer par la plus grande ſenſibilité des nerfs qui ſe diſtribuent aux viſcères du bas-ventre, ou leur plus grande influence ſur des penſées ſombres & mélancoliques : ce qui eſt aſſez probable, puiſque les phthiſiques ne craignent pas la mort, à laquelle ils touchent; & que les vaporeux la redoutent beaucoup, quoiqu'elle ne les menace pas.

& la terreur que ſon ombre ſeule leur occaſionne.

C'eſt dans ce genre de maladies nerveuſes que rentrent les maladies mélancoliques & hypocondriaques des hommes, qui n'en ſont éloignées que par quelques modifications qui ſont dues à une conſtitution matérielle que la nature a en général trop différenciée de celle des femmes, pour que nous puiſſions jamais y appercevoir des analogies & des rapports parfaits.



SECTION SECONDE.

Maladies nerveuſes hyſtériques.

J'ENTENDS ſous la dénomination de vapeurs hyſtériques, ſeulement celles dont la cauſe eſt inhérente à la matrice. Les Auteurs qui ont attribué toutes les affections nerveuſes des femmes au vice particulier de la matrice, ſe ſont trompés. Il eſt complétement prouvé, par l'expérience journalière, que le plus grand nombre des femmes qui ont des vapeurs, n'ont aucune affection ou léſion particulière à la matrice, qui puiſſe leur occaſionner cette maladie, dont on découvre au contraire la cauſe dans d'autres organes qui n'ont même que très-peu ou point du tout de ſympathie avec ce viſcère.

Les cauſes éloignées des maladies vaporeuſes hyſtériques, ſont un tempérament bilieux-mélancolique, quelquefois ſanguin-bilieux; & les accidens auxquels ils donnent lieu, deviennent de nouvelles

causes qui produisent l'état vaporeux : des règles peu abondantes ou irrégulières, une vie sans activité, des lectures lascives, la masturbation, des passions malheureuses, le veuvage, &c.

Les causes plus prochaines sont la suppression des règles, différens vices des humeurs, des engorgemens, des skirrhes, des polypes ou des ulcères à la matrice; une tendance particulière d'humeurs dégénérées sur cet organe, tel qu'un lait répandu, un vice dartreux ou arthritique.

La cause immédiate est toujours la distribution vicieuse du principe de la sensibilité & de la mobilité dans le systême général des nerfs.

Symptômes des Maladies nerveuses hystériques.

Les plus fréquens symptômes des vapeurs hystériques, sont une douleur sourde, & quelquefois aiguë, dans la région du bas-ventre & dans les reins; des vomissemens de bile, ou quelquefois de matières semblables au marc du café; des bâille-

mens fréquens ; des éternuemens ; une douleur fixe à la tête ou le clou hystérique ; des pesanteurs, des engourdissemens dans les membres ; des tensions fatigantes & douloureuses dans le bas-ventre, des contractions à la bouche, des tintemens d'oreilles, des vertiges, des apparitions subites de différens objets, des étourdissemens, une quantité de vents dans les intestins & l'estomac, quelquefois dans la matrice ; ce qui produit des espèces de rots, &c. &c.

Le pouls est ordinairement plein, le visage rouge & animé ; tous les traits prennent une expression qui n'est plus celle de la pudeur ; les yeux sont gonflés & ardens, le regard farouche & hardi.

Quelques-uns de ces symptômes précèdent toujours ceux qui caractérisent les affections hystériques décidées. Tels sont les suivans.

Il est des femmes qui tombent en convulsion en faisant de grands cris, d'autres sans se plaindre ; il en est qui tombent subitement dans une syncope alarmante,

qui ne ſe manifeſte que par de fauſſes apparences d'un ſommeil tranquille. Les convulſions, & même les ſyncopes ſuccèdent quelquefois aux ris auxquels on ne connoît point de cauſes: d'autres fois, c'eſt aux pleurs dont les motifs ne ſont pas plus raiſonnables.

Ces foibleſſes ou ſyncopes durent pluſieurs inſtans, quelquefois des heures & même des jours entiers, avec une privation totale de mouvemens & de ſentimens. Ces malades ne donnent aucuns ſignes de vie, lors même qu'on leur fait des bleſſures; & elles ne recouvrent ſouvent l'uſage de leurs ſens, qu'en laiſſant paroître une raiſon égarée qui les livre à beaucoup d'excès.

On ne peut pas être trop ſur ſes gardes pour juger de la mort des perſonnes qui ont été ſujettes à ces attaques. Les livres fourmillent d'obſervations qui conſtatent les funeſtes erreurs dans leſquelles on eſt tombé à ce ſujet.

Il n'eſt poſſible d'expliquer ces différens ſymptômes, que par la grande irritabilité

de tout le genre nerveux, qui les diſpoſe à entrer en convulſion au moindre *ſtimulus*.

La matrice eſt le foyer d'où partent tous les mouvemens d'irritation, & leurs directions diverſes produiſent des accidens différens.

La vitalité de ce viſcère eſt ſi fort exaltée, que ſa réaction ſur les organes ſympathiques leur communique un excès de vie qui détruit leur ſenſibilité naturelle. La même cauſe mettant trop ſouvent & trop fortement en jeu des reſſorts qui n'étoient pas deſtinés à des mouvemens auſſi rapides, détruit leur action; & dès-lors l'équilibre général & particulier eſt rompu.

De-là les douleurs, les ſpaſmes, les convulſions, en un mot, tous les ſymptômes que nous venons de décrire.

Ce genre de maladies nerveuſes attaque preſque toujours les femmes du tempérament auquel j'ai dit que correſpondoit cette eſpèce de vapeurs.

Cependant on y remarque quelquefois des ſymptômes qui ſemblent les rapprocher de l'eſpèce que j'ai décrite dans la

Section précédente, ou de celle que je décrirai dans la suivante. Mais ces différens symptômes ne sont que le produit de quelques modifications particulières du tempérament ; & il reste aux maladies nerveuses hystériques une empreinte & un caractère ineffaçables, qui serviront toujours à les faire reconnoître des autres espèces de maux de nerfs.

Quoique dans ma division des maladies nerveuses, j'en établisse trois espèces distinctes & séparées, il est cependant des nuances intermédiaires qui peuvent les rapprocher & souvent les confondre.

La ligne de démarcation que la nature a établie entre elles, semble alors, pour ainsi dire, effacée ; mais elle restera cependant toujours sensible pour le Médecin accoutumé à reconnoître la marche bizarre & incertaine des maux de nerfs, & la mobilité de leurs symptômes ; il trouvera l'explication des divers mouvemens organiques, & l'obscurité de leurs causes n'échappera pas à sa sagacité. C'est sur-tout dans les maladies nerveuses que l'on est

environné de cette obſcurité qu'il n'eſt poſſible d'écarter qu'à la faveur d'une connoiſſance intime de la métaphyſique de l'ame, ou, ſi l'on veut, du travail de l'imagination, qui régit preſque tous les mouvemens organiques chez les femmes, & ſur-tout parmi celles dont la conſtitution délicate & ſenſible donne plus d'empire à leur ame, par la foible réſiſtance que leurs organes oppoſent à ſes volontés.

Traitement des Maladies nerveuſes hyſtériques.

Il ſe rapporte, 1°. à l'âcreté des humeurs bilieuſes, qui irritent le *plexus* nerval de la matrice, & qui ont dénaturé la vitalité de ce viſcère.

2°. Au vice particulier qui affecte cet organe.

3°. A la ſenſibilité & à l'irritabilité générale & particulière des nerfs, & à ſon influence ſur les paſſions de l'ame.

1°. Pour remédier aux déſordres que produiſent les humeurs qui ſe portent ſur la matrice, il faut changer leurs qualités

nuiſibles, ou détruire leur tendance ſur ce viſcère, afin d'y rétablir la ſenſibilité dans ſon équilibre conſtitutif.

On ne peut changer leurs qualités nuiſibles, qu'en introduiſant dans le ſang des remèdes auxquels on reconnoiſſe la vertu de dénaturer l'humeur vicieuſe, ſoit en s'amalgamant avec elle, & produiſant un nouveau compoſé, dont le réſultat n'aura plus les mêmes propriétés; ſoit en agiſſant ſur leurs principes, & les combinant différemment; ſoit enfin en évacuant ſes humeurs vicieuſes.

Les remèdes évacuans quelconques, n'ont, dans ces cas, qu'un effet douteux, & ſouvent dangereux, s'ils ne ſont pas correctifs des humeurs viciées. La bile très-âcre qui domine dans le ſang, n'eſt pas évacuée par privilège aux autres humeurs, quand l'effet d'un purgatif irritant produit une ſécrétion plus abondante dans le canal inteſtinal; je crois, au contraire, qu'un purgatif donné dans de pareilles circonſtances, ne peut que nuire beaucoup, en occaſionnant une irritabilité

marquée dans le voisinage de la matrice.

Cette irritabilité étant excitée dans la sphère d'action des mouvemens similaires dont la matrice est le point de réunion, elle ne peut qu'augmenter le désordre qui règne dans ce viscère.

La saignée pourroit être envisagée sous un aspect plus favorable ; en considérant la révolution qu'elle introduit dans tous les mouvemens, on pourroit espérer qu'elle changeroit la chaîne vicieuse de ceux qui se dirigent constamment sur la matrice. Mais cette vraisemblance ne peut séduire qu'un moment ; car, si l'on considère que cette suite de mouvemens contraires n'est produite que par la nature des humeurs, on sera forcé d'avouer que ce vice des humeurs est l'indication principale à suivre dans le traitement, puisque tous les accidens nerveux lui sont subordonnés, & n'en sont que les résultats.

Rondelet défend la saignée, quand l'atrabile produit l'affection vaporeuse. Sans doute il avoit raison, & je l'ai toujours vue produire les plus mauvais effets dans les

affections hystériques: la suppression des règles qui les accompagne, détermine, pour l'ordinaire, à ce genre de moyen; mais en réfléchissant sur la constitution élémentaire de cette espèce d'affection vaporeuse, on découvre aisément que la suppression des règles n'est que l'effet de la maladie, & non sa cause; on la trouvera dans l'âcreté de la bile qui abonde dans le sang, & qui détruit l'équilibre de ses principes.

C'est cette même bile qui, se portant sur les nerfs de la matrice, empêche l'écoulement périodique, de se faire, par l'irritation & les constrictions spasmodiques qu'elle produit dans ce viscère.

Les saignées ne peuvent, dans ce cas, que diminuer la masse du sang, mais elles ne changent rien à sa combinaison; aussi les emploie-t-on toujours en vain: les sangsues mêmes, dont l'utilité paroît plus marquée, en raison du voisinage, soit qu'on les applique à l'anus ou au vagin, ne produisent que de très-foibles avantages & peu constans, à moins que la sup-

pression des hémorrhoïdes n'ait déterminé l'affection hystérique.

Les dépuratifs ou sudorifiques ne méritent pas de préférence sur les autres évacuans ; leur usage seroit au moins aussi suspect.

La bile qui abonde dans le sang, a trop d'âcreté pour être évacuée par la voie de la transpiration ou de la sueur ; elle ne peut arriver aux extrémités des vaisseaux capillaires : leur diamètre seroit trop resserré par l'âcreté de cette humeur, qui ne peut être évacuée que par les selles ou les urines.

Mais rien ne convient mieux que les délayans, les adoucissans, les calmans & les fondans, & sur-tout le régime végétal.

Les bains tiédes, le petit-lait, les boissons légérement nitrées, les farineux légers, les mucilagineux, la gomme arabique ou adragant, le sucre de lait, le sel de Sedlitz, les lavemens, l'eau de riz, de gruau ou d'orge mondé, les eaux de Vals, de Sedlitz, en un mot, tous les médica-

mens délayans-adouciſſans, & légérement fondans, conviennent.

On ne peut trop inſiſter ſur les fondans végétaux, tels que les fruits mûrs.

Ils diſſolvent les ſels fixes répandus dans le ſang ; ils corrigent la bile âcre & réſineuſe qui domine dans les humeurs, & en facilitent l'évacuation.

Les ſels neutres réuſſiſſent à merveille ; ils déterminent une fonte de bile ; & ils dépurent la maſſe des humeurs, en même temps qu'ils rétabliſſent le calme dans le genre nerveux, en diſſolvant une bile tenace fixée dans les viſcères, & dominante dans le ſang.

Cette fonte doit être ſoutenue par les purgatifs que l'on donnera en petites doſes, & toujours avec des correctifs, tels que les gommeux & le ſucre de lait, dont l'action eſt néceſſaire pour défendre les nerfs de l'irritation que les purgatifs pourroient occaſionner.

Les purgatifs actifs deviennent mieux indiqués quand la bile noire commence à couler ; c'eſt alors que leur utilité eſt mar-

quée, & que l'on peut compter ſur une guériſon prochaine.

OBSERVATION.

Une femme de vingt-deux à vingt-quatre ans, mariée depuis peu, d'un tempérament exceſſivement bilieux, étoit ſujette, depuis quatre ou cinq ans, à des attaques de nerfs, dont les ſymptômes étoient allarmans. La famille de cette jeune perſonne avoit eſpéré que le mariage opéreroit ſa guériſon, & n'avoit employé juſque-là, que les moyens les plus ſimples pour arrêter les progrès d'une maladie dont on ne ſoupçonnoit pas la véritable cauſe.

Le calcul fut faux; le mariage ne guérit rien, & les attaques devinrent plus fortes & plus fréquentes: elles s'annonçoient par des bâillemens réitérés; les convulſions ſurvenoient alors bruſquement; elles agitoient tout le corps, & finiſſoient par laiſſer la malade dans une ſyncope qui duroit pluſieurs heures, & quelquefois un jour entier.

L'accès fini, la malade ne ſe plaignoit point; elle diſoit même ne reſſentir aucun

mal : mais ces ſecouſſes phyſiques avoient tellement ébranlé ſa raiſon, qu'elle n'avoit plus aucune juſteſſe dans les idées, ni décence dans les ſentimens. Elle ſe livroit à des excès de haine & d'amour, qui n'annonçoient que trop l'agitation de ſes ſens, & le déſordre de ſa raiſon.

Tout ce qui lui devoit être le plus cher dans la nature, étoit devenu l'objet de ſa haine; & ces tendres élans d'une ame délicate & ſenſible, qui l'attire doucement vers celui qui a mérité ſon choix, ne paroiſſoit en elle qu'un appétit groſſier qui l'entraînoit rapidement vers le premier objet dont elle étoit frappée ; ſouvent même ſon imagination ſéduite, lui choiſiſſoit des fantômes auxquels elle ſe livroit dans le tumulte de ſes ſens.

Ces eſpèces de criſes ſe répétoient pluſieurs fois dans la journée, & laiſſoient conſtamment la malade dans un état de ſtupeur & d'accablement.

Les accidens phyſiques paroiſſoient beaucoup moins conſidérables que le déſordre moral.

La

La malade ſe plaignoit quelquefois de tenſions fatigantes, mais peu douloureuſes, dans le bas-ventre. Les urines étoient claires & limpides ; le pouls très-dur & plein, le regard étoit farouche & hardi ; le viſage preſque toujours animé ; l'appétit étoit foible, le ſommeil agité & ſouvent interrompu.

On avoit employé déja beaucoup de remèdes contre cette maladie, lorſque je fus conſulté.

Les bains tièdes, les bains froids, les douches avec l'eau à la glace, les ſaignées, les narcotiques & les véſicatoires, étoient les principaux remèdes que l'on avoit mis en uſage.

Après avoir réfléchi profondément ſur cette maladie, je me décidai à ſuivre une méthode de curation différente, & je me propoſai de remplir les trois indications ſuivantes.

La première, de dépurer la maſſe du ſang des humeurs bilieuſes exceſſivement âcres qui y dominoient.

La ſeconde, de détruire leur direction

ſur la matrice, & de donner des modifications plus heureuſes aux paſſions correſpondantes à ce viſcère.

La troiſième, de calmer la grande agitation de tout le genre nerveux.

J'employai, pour remplir la première indication, des poudres compoſées avec le ſucre de lait, le tartre vitriolé, & un peu de gomme arabique; la malade prenoit de cette poudre à petites doſes, mais ſouvent : je lui fis faire uſage en même temps de jus de piſſenlit, & d'une décoction de ſaponaire.

Pour remplir la ſeconde indication, j'employai des purgatifs à petites doſes, tous les deux ou trois jours: je les joignois à la poudre ci-deſſus.

J'employai encore le camphre combiné avec le nitre.

Pour ſuivre la troiſième indication, je fis prendre tous les jours à la malade, des bains de bouillons de tripes.

Après un mois d'uſage de ces remèdes combinés, les évacuations bilieuſes commencèrent à s'établir. Je les entretins avec

les mêmes remèdes, en y ajoutant le fiel de bœuf à hautes doſes; après quinze jours de ſon uſage, les évacuations devinrent noirâtres, ſe ſoutinrent pendant plus d'un mois de la même qualité, à l'exception des jours que je ſuſpendois l'uſage des purgatifs : à cette époque, elles devinrent jaunâtres. Je cherchai encore à les entretenir, en diminuant cependant la doſe de tous les médicamens, & ſur-tout des purgatifs.

La maladie avoit bien changé de face : les convulſions étoient abſolument ceſſées; mais l'ame ſembloit fixée dans un état d'étonnement qui avoit pris la place de tous les excès auxquels elle s'étoit livrée. Après quelques ſemaines, ſes ſentimens naturels ſe ranimèrent par degrés, & lui rendirent bientôt toute ſon énergie. Enfin la nature triompha, & rentra dans tous ſes droits.

2°. Pour détruire les différens vices qui affectent la matrice :

Les ſaignées, les ſétons, les ventouſes, les véſicatoires & les cautères, ſont les moyens ſur leſquels on compte peut-être trop ; ce n'eſt que dans des cas d'inflam-

mation, de fluxion ou d'engorgement considérable ſur ce viſcère, qu'il faut y avoir recours, comme dans celui où l'on craindroit les ulcères, les obſtructions, les skirhes, ou bien quand ces maux ſont déja formés: alors ces moyens peuvent convenir pour arrêter leurs progrès, en faiſant révulſion des humeurs, & en établiſſant une évacuation avantageuſe.

Le plus grand inconvénient des véſicatoires dans ces ſortes de maladies, c'eſt que les ſels âcres & cauſtiques des cantharides, étant diſſous dans le ſang, augmentent encore l'âcreté des humeurs, & ſur-tout leur impriment une tendance ſur des organes* qui ne ſont que trop diſpoſés à l'irritation.

Les vices que je viens de nommer ſont quelquefois la cauſe des affections nerveuſes hyſtériques ; leur traitement eſt toujours fort difficile, & le ſuccès très-incertain. Les modifications auxquelles il eſt ſoumis, étant trop nombreuſes pour

* Je veux dire les organes de la génération.

établir & détailler les principes qui doivent les éclairer, nous ne pourrions nous livrer à ces recherches qu'en sortant du plan que nous nous sommes formé.

La grande irritabilité de la matrice, empêche souvent le flux menstruel; & le séjour du sang dans ce viscère, occasionne des convulsions hystériques auxquelles on remédiera par les moyens que nous avons indiqués.

Il arrive aussi quelquefois qu'une conformation vicieuse de la matrice, empêche l'évacuation périodique de se faire aussi complétement qu'il est nécessaire pour la santé : alors il faut avoir recours à des moyens chirurgicaux.

Il arrive souvent encore, & sur-tout aux jeunes filles, quoique bien constituées, que leurs règles sont incertaines; & quelquefois elles n'ont pas encore paru, quoique l'âge où elles devoient naturellement paroître soit déja passé. Les Auteurs qui ont traité du chlorose, ont, pour la plupart, attribué sa cause au développement encore imparfait de la ma-

trice, & de tout l'individu; regardant le flux menſtruel, comme le ſurplus & l'excédent des moyens que la nature emploie pour achever & entretenir ſon ouvrage. Sans vouloir contrarier ce ſyſtême, il faut avouer de bonne foi qu'on peut lui oppoſer les objections les plus fortes.

1°. Il a exiſté beaucoup de femmes qui ont eu pluſieurs enfans, qui ont joui de la meilleure ſanté, & qui n'ont jamais été réglées. J'en ai connu qui ne l'ont été que pendant le temps de leur groſſeſſe.

2°. Les plus délicates & les plus foibles ſont preſque toujours celles qui perdent plus abondamment.

Il me ſemble que la nature a toujours tenu une marche trop incertaine dans l'éruption des règles, pour que l'on puiſſe expliquer cette évacuation par quelques-unes de ſes lois générales.

Je crois donc qu'il eſt beaucoup plus naturel de chercher cette cauſe dans l'action même de la matrice, dans la conſtitution élémentaire des humeurs, dans l'impulſion du principe qui vivifiera ce viſ-

cère, & retardera ou changera sa vitalité, à l'époque où la nature dirige toutes ses forces sur cet organe. Dans ces momens de crise, si elle n'achève pas son travail, si ses efforts sont impuissans, ils préparent sourdement le germe de toutes les maladies qui dans la suite affecteront ce viscère, & dont l'influence s'étendra sur tous les organes, & particulièrement sur ceux dont la sympathie est plus marquée avec la matrice.

OBSERVATION.

Une femme âgée d'environ quarante-cinq ans, étoit attaquée depuis dix ans, d'une maladie dont la cause n'avoit pas été connue. Les symptômes de cette maladie étoient graves, & lui donnoient tout le caractère d'une maladie vaporeuse hystérique.

Les spasmes & les convulsions attaquoient successivement différens organes extérieurs; les viscères n'étoient point à l'abri de ces secousses: la région du bas-ventre sembloit être le foyer où se for-

moient & s'entretenoient tous ces orages dans le genre nerveux.

La poitrine éprouvoit un ſerrement conſidérable ; les palpitations de cœur étoient fréquentes : il arrivoit très-ſouvent que le cou ſembloit reſſerré par une eſpèce de cordon.

La tête étoit affectée ; cet organe éprouvoit des ſueurs fréquentes & des douleurs très-aiguës ; les idées ſe troubloient, & la raiſon s'égaroit totalement : l'ame étoit alors livrée à beaucoup de déſordres qui annonçoient la grande agitation des ſens ; mais leur équilibre n'étoit pas plutôt rétabli, que l'ame rentroit dans ſon calme ordinaire, ayant perdu jusqu'à la conſcience de ſes propres erreurs.

Une ſueur générale annonçoit toujours la fin de ces criſes qui duroient des heures entières, & qui ſe répétoient irrégulièrement pluſieurs fois dans la ſemaine.

La malade étoit alors rendue à un état plus heureux, mais elle ne jouiſſoit pas d'une ſanté complète. Dans l'intervalle des grandes attaques, elle étoit toujours trou-

blée par des douleurs vagues, des friſſons irréguliers, des ſpaſmes dans différens organes, & une douleur cuiſante conſtamment fixée ſur la matrice.

Le traitement que l'on avoit mis en uſage contre cette maladie, annonçoit qu'on la regardoit comme occaſionnée par un ulcère à la matrice ; on avoit, en conſéquence, employé beaucoup de ſaignées dans le principe : elles n'eurent pas plus de ſuccès que tous les autres remèdes dont on uſa dans la ſuite.

Enfin, après un très-long uſage de remèdes, je fus appelé pour voir cette femme. Après l'avoir bien examinée, & réfléchi ſur toutes les circonſtances de ſa maladie, je vis clairement qu'elle étoit produite par un vice du ſang, qui s'étoit jetté ſur les nerfs de la matrice.

Je cherchai à m'inſtruire de ſa nature ; mais toutes les queſtions que je pus faire à la malade, ne m'apprirent rien.

Dans cette obſcurité, j'ordonnai des remèdes dépuratifs & inciſifs, afin de déplacer le vice qui affectoit la matrice,

& de juger de sa nature par ses effets & sa direction.

Les remèdes que je mis en usage furent la décoction de bourgeons de sapin de Russie, les préparations de fer, du jus de cresson, & quelques doses légères de quinquina.

Ces moyens me réussirent : après trois semaines, ou à peu près, la malade se plaignit de douleurs dans les jambes ; je les fis mettre aussi-tôt dans l'eau tiède, & après quelques jours, les articulations des pieds rougirent & se gonflèrent.

Les douleurs dans le bas-ventre se calmèrent, les crises diminuèrent, & tous les accidens qui les précédoient suivirent la même marche.

Eclairé alors sur la nature de la maladie, mais craignant de ne pouvoir fixer sur les extrémités un vice qui avoit établi depuis long-temps son siège dans les viscères, je me décidai à faire appliquer deux larges vésicatoires aux jambes, afin de changer le foyer de cette maladie, & de l'épuiser par une évacuation salutaire.

J'interrompis à cette époque tous les remèdes internes, excepté le quinquina que je continuai à des doſes très-légéres.

Après deux mois de l'effet des véſicatoires, je les ſupprimai, tous les ſymptômes de la maladie ayant été détruits ſucceſſivement, & la malade ayant recouvré une tranquillité d'ame qu'elle avoit perdue depuis long-temps.

3°. La ſenſibilité générale des nerfs eſt portée à ſon plus haut degré d'énergie, dans l'affection hyſtérique. La grande ſympathie de la matrice avec les nerfs de preſque tous les organes les plus eſſentiels à la vie, les diſpoſe à une irritabilité toujours prochaine, & à des commotions qui portent le trouble & le déſordre dans leurs fonctions.

Les cauſes les plus légères y donnent lieu, ſur-tout quand les femmes ſont dans les jours deſtinés à l'évacuation menſtruelle. Les ſuppreſſions ſont très-faciles dans ce genre de maladie vaporeuſe, & les déſordres qui peuvent les ſuivre ſont ſans nombre. Les fluxions, las inflamma-

tions des viscères, le clou hystérique, les vomissemens, les douleurs des reins, les convulsions, les syncopes, &c. sont les maux que peuvent produire ces suppressions accidentelles.

Il n'est pas facile de remédier à tous ces accidens, & on ne peut le faire qu'en rétablissant l'équilibre qui a été rompu dans la sensibilité des nerfs, & dans le mouvement des fluides; ce moyen ramènera certainemeut l'évacuation supprimée, & détruira ses mauvais effets.

Rien ne réussit mieux dans ces sortes d'accidens que les remèdes irritans, qu'il faut toujours appliquer dans les organes éloignés de ceux où se fait sentir la concentration des mouvemens d'irritation, afin de faire révulsion de ces mêmes mouvemens, pour rétablir l'harmonie dans la direction des forces motrices & sensitives.

La saignée, que l'on emploie si souvent dans ces sortes d'accidens, ne peut réussir que dans un petit nombre de cas. Par exemple, elle peut être employée, suivant les lois de la dérivation ou de la révulsion,

pour empêcher la rapidité des mouvemens du ſang qui ſe porte ſur quelque organe eſſentiel à la vie.

En diminuant la quantité de ce fluide, on en peut empêcher les directions nuiſibles quand on craint l'inflammation; mais le ſoulagement qu'elle procure eſt de peu de durée : elle diminue beaucoup les forces du principe de la vie; mais elle lui imprime rarement des directions plus avantageuſes pour l'économie animale *.

Les lavemens âcres, les demi-bains, les frictions avec la teinture de cantharides, les ligatures, les ventouſes ſcarifiées, les véſicatoires, ſont des moyens de révulſion bien plus ſûrs, & que l'on ne peut employer trop tôt dans les cas extrêmes.

Le déſordre qui règne dans les idées, dans la mémoire & même dans la raiſon, annonce aſſez la léſion des organes des ſens, & ſur-tout du cerveau; mais le vice

* J'ai vu la ſaignée du bras, dans une ſuppreſſion, être ſuivie très-promptement d'une fluxion inflammatoire à la poitrine, qui fut très-grave.

qui paroît dans les nerfs de ce viſcère, eſt plutôt produit par la ſympathie de la matrice, qu'il n'eſt eſſentiel au cerveau.

Les moyens de le traiter rentrent donc dans le ſyſtême général du traitement des vapeurs hyſtériques; mais ils exigeront quelques modifications, ſi les nerfs du cerveau ſont primitivement affectés: modifications qui doivent être peu conſidérables, puiſque le vice qui aura porté le trouble dans la ſenſibilité des nerfs du cerveau, eſt, ſans doute, le même que celui qui aura détruit l'harmonie dans les mouvemens de la matrice.

OBSERVATION.

Une femme d'environ quarante-cinq ans, d'un tempérament bilieux-mélancolique, parvenue à l'époque du temps critique, étoit en proie depuis pluſieurs années à preſque tous les accidens que peut produire l'état nerveux-hyſtérique.

On lui avoit donné peu de remèdes; ſon état avoit toujours été enviſagé comme

l'effet préliminaire de la ceſſation des règles.

Les ſpaſmes, les convulſions, les syncopes avoient ſouvent lieu, & elle reſtoit alors ſans ſentiment des journées entières.

Il régnoit une mobilité extrême dans tout le genre nerveux : le plus léger mouvement l'effrayoit ; l'appétit étoit très-irrégulier, le ſommeil ſouvent interompu, les forces preſque anéanties ; les coliques étoient fréquentes, les vents habituels, le pouls preſque toujours ſerré & inégal.

Le moral étoit encore plus affecté que le phyſique, & la raiſon le plus ſouvent ſans effet : l'étonnement ou la ſtupeur caractériſoit ſon état habituel ; enfin toutes ſes facultés morales étoient dans un ſi grand déſordre, qu'elle étoit abſolument nulle dans la ſociété, quand elle n'en étoit pas le fléau.

J'envisagei la cauſe de ces différens accidens, comme tenant profondément à ſa conſtitution ; & je me perſuadai qu'une bile très-âcre & alkaline abondoit dans

la maſſe des humeurs, & que leur pente étant plus décidée du côté de la matrice que de tout autre, avoit vicié la ſenſibilité de ce viſcère, & par ſympathie, détruit l'harmonie des mouvemens des nerfs du cerveau.

Je me décidai en conſéquence à employer conſtamment les moyens qui pouvoient changer la nature des humeurs, & en même temps leur direction ſur la matrice : cette ſeconde indication étoit d'autant plus eſſentielle à ſuivre, qu'à l'époque du temps critique, ce viſcère ne ſauroit être trop défendu contre l'action des humeurs.

Pour remplir cette double indication, je mis la malade à un régime abſolument végétal, lui faiſant faire uſage de beaucoup de fruits : une bière blanche très-légère étoit ſa boiſſon ordinaire : le jus de piſſenlit fut à peu près le ſeul remède dont elle fit uſage, à l'exception des eaux de Sedlitz, dont elle prenoit très-ſouvent, ou bien de l'eau de Vals ; c'étoit ainſi que je la purgeois : ces ſeuls moyens lui firent rendre

rendre des quantités énormes de bile noire; & après quelques mois de traitement, la conſtitution phyſique & morale a repris toute ſa force & ſon énergie.

Les affections de l'ame, les paſſions les plus violentes tiennent de près à ce genre de maladies nerveuſes ; elles occaſionnent ſouvent les plus grands déſordres, & fourniſſent l'indication principale, pour établir une méthode ſage de curation: elles ſont quelquefois portées à un ſi haut degré, chez les femmes attaquées de vapeurs hyſtériques, qu'elles entraînent ſouvent les plus ſages & les plus honnêtes dans les écarts les plus codamnables.

S'il paroît un inſtant de calme, au milieu de ces affreuſes tempêtes, c'eſt alors que la vertu recueille toutes ſes forces, pour leur tenir tête quand elles ſurviennent. De combien d'efforts n'a-t-elle pas beſoin contre un tempérament fougueux, contre le ſoulèvement des ſens ? La raiſon, il eſt vrai, doit venir à ſon ſecours ; mais ſouvent auſſi elle eſt enchaînée par les paſſions qu'elle devoit maîtriſer. Si, dans

une circonſtance auſſi critique, des livres auſtères & de ſages conſeils ſont néceſſaires à une femme, en la rappelant à ſes devoirs par tous les moyens que peuvent ſuggérer la morale & la religion; il eſt également indiſpenſable de recourir aux Médecins, qui trouveront dans leur art les moyens de modérer ces paſſions fougueuſes qui la troublent, & de ramener le calme dans la nature, & la ſérénité dans l'ame. L'équilibre une fois rétabli entre le phyſique & le moral, la raiſon reprendra l'empire ſur les ſens, & la guériſon ſera parfaite.

Mais pour y parvenir, il eſt néceſſaire que les Moraliſtes & les Médecins ſoient d'accord, & qu'ils établiſſent des bornes qui doivent marquer à chacun d'eux ſon domaine.

L'union intime que le Créateur a établie entre les deux ſubſtances qui conſtituent l'homme, exige des réflexions & une étude approfondie, afin de ne pas trop s'écarter des vues de la nature; elle a des droits qu'elle réclame quelquefois avec force;

& c'eſt alors qu'il faut abandonner les paſſions à leur élan naturel, mais en dirigeant ſagement leurs efforts, & pour les enchaîner par le plus ſaint & le plus reſpectable de tous les nœuds.

L'ame voudroit-elle ſe détacher des ſens; au moment où elle veut leur échapper, elle reconnoît la foibleſſe de ſes efforts, & ſe voit forcée de rentrer en commerce avec eux. C'eſt dans l'harmonie parfaite de l'ame & du corps que conſiſte la ſanté, ce bien ſi précieux à l'humanité.

J'ai ſouvent vu arriver de très-grands déſordres, pour avoir négligé de ſe conformer aux vues que je viens d'indiquer; & c'eſt ſur-tout chez les femmes, dont l'imagination eſt facile à s'enflammer, par l'agacement qu'éprouvent leurs nerfs, que ces ſortes d'accidens ſont plus fréquens. Si la cauſe qui irrite leurs nerfs ſe porte ſur la matrice, elle excite les paſſions qui correſpondent à cet organe, de même qu'en ſe dirigeant ſur l'eſtomac, elle excite cet appétit exceſſif que l'on nomme faim canine.

Les calmans les plus énergiques, les bains, le camphre, le nénuphar, l'opium combiné avec le nitre, ſont les moyens que l'on doit employer les premiers, afin de calmer l'effervescence du ſang.

Le traitement doit être continué avec la combinaiſon des mêmes moyens, & l'emploi de ceux que nous avons preſcrits ci-deſſus, ſans négliger les ſecours moraux dont l'ame a beſoin pour moins préſenter d'oppoſition aux agens phyſiques qui doivent la rendre à des affections plus heureuſes.



SECTION TROISIÈME.

Des Maladies nerveuſes avec relâchement des ſolides & dégénération des humeurs.

CETTE eſpèce d'affection nerveuſe, eſt la plus commune. On peut lui aſſigner différentes cauſes, les unes éloignées, les autres occaſionnelles, d'autres enfin immédiates.

Parmi les premières, on peut compter un tempérament ſanguin, flegmatique, les affections profondes de l'ame, des paſſions malheureuſes, une longue ſuite de contrariétés, une vie molle & voluptueuſe, le défaut d'exercice, l'air épais que l'on reſpire dans les grandes villes, des ſaignées répétées, des jouiſſances amoureuſes trop multipliées, des groſſeſſes fatigantes, des couches laborieuſes, & les longs & pénibles traitemens qu'exigent ſouvent leurs ſuites, &c.

Les cauſes occaſionnelles ſont, la grande mobilité des nerfs, leur irritabilité, le vice de la tranſpiration inſenſible, la dégénération des humeurs.

La caufe immédiate, eft la diftribution vicieufe du principe de la vie dans différens organes, & le défaut d'équilibre dans leurs mouvemens *.

L'influence des paffions de l'ame eft affez prouvée par les défordres qu'elles produifent dans la conftitution phyfique; je crois inutile de rien ajouter à ce que j'ai dit à ce fujet : on ne peut douter des ravages qu'elles produifent, & l'expérience nous prouve que les femmes en reçoivent des commotions beaucoup plus vives. C'eft dans le filence d'une vie tranquille & retirée, qu'elles ont le plus d'activité. L'ame conftamment ifolée en elle-même, & privée de l'expanfion que produiroient des objets environnans, fe replie & fe déploie fur un même genre d'actions, qui en reçoivent le plus haut degré d'énergie **.

* C'eft dans cette efpèce de maladie vaporeufe que l'on obferve une foibleffe d'organes plus marquée, & une fenfibilité plus grande dans l'ame.

** On pourroit ranger, je penfe, dans cette claffe de maladies nerveufes, le *fplenn* des Anglois, cette mélancolie qui les fait périr d'une fièvre lente nerveufe.

La fixité des idées imprime aux nerfs une action beaucoup plus forte & plus long-temps soutenue. L'organe immédiat de la pensée, en est plus profondément affecté. Il en résulte pour l'ame une disposition toujours prochaine à recevoir, à la moindre occasion, l'impulsion des mêmes idées, &, par conséquent, propre à mettre en jeu la sensibilité, & à rétablir la même série de mouvemens dans les nerfs, & le même désordre dans l'ame.

Si les femmes éprouvent des chagrins, leur imagination en est plus vivement tourmentée que celle des hommes, & produit

---

La situation de leur pays au milieu des eaux, la constitution de leur gouvernement, qui donne à tous les esprits la faculté de s'exercer sur des matières qui excitent & exhaltent les passions; l'usage du charbon de terre qui laisse évaporer une fumée épaisse & huileuse; toutes ces causes réunies doivent supprimer la transpiration, donner à leurs fluides un caractère de fixité, & rendre cette maladie plus commune parmi eux. A ces causes, ajoutez les liqueurs fortes, plus en vogue en Angleterre que par-tout ailleurs. Les distractions de l'esprit, les bains, les voyages, en guérissant cette maladie, répandent un nouveau jour sur sa cause.

d'autant plus de désordres dans les mouvemens organiques, que les peines qu'elles auront à soutenir seront plus graves, & leurs corps plus délicatement constitués.

L'habitude du café au lait, & de toutes les boissons aqueuses, est très-pernicieuse aux femmes, & sur-tout à celles qui vivent dans les grandes villes : ces espèces de breuvages relâchent les nerfs de l'estomac, affoiblissent les sucs digestifs, & préparent une longue suite de mauvaises digestions, qui détruisent insensiblement la constitution, & multiplient les affections nerveuses. Ces accidens sont plus fréquens dans Paris, où l'on est toujours enveloppé d'un air épais, qui pénètre le sang de molécules peu élastiques, & trop hétérogènes à ses principes élémentaires, pour ne pas détruire l'harmonie constitutive du systême vasculaire.

Symptômes des maladies nerveuses avec relâchement des solides & degénération des humeurs.

ON remarque ordinairement dans ces

ſortes d'affections nerveuſes, un abattement, un découragement d'eſprit conſidérables ; une apathie pour le plaiſir, un ennui, un dégoût marqué de tout ce que l'on poſsède * ; une crainte affreuſe de la mort. On eſt ſans ceſſe tourmenté par de nouveaux deſirs, dont l'accompliſſement amène bientôt de nouveaux dégoûts.

On éprouve des langueurs, des foibleſſes, des reſſerremens de poitrine, des laſſitudes dans les membres, des douleurs vagues, des maux à la tête après le dîner ; la digeſtion eſt ſouvent troublée ou retardée, le ſang ſe porte à la tête ; on éprouve beaucoup de chaleur dans cet organe ; les fluxions ſont fréquentes, les maux d'eſtomac preſqu'habituels, les périodes mal réglées, & les fleurs-blanches très-communes ; des refroidiſſemens dans les entrailles, des friſſons irréguliers, des coliques ; le ventre fait mal ſes fonctions. Les maux de

* Le dégoût de ce qui eſt en notre pouvoir, ſouvent annonce le regret de ne pouvoir obtenir ce que nous deſirons.

reins ſont fréquens ; les urines ſont claires & peu cuites : en un mot, toutes les excrétions annoncent une nature foible & languiſſante, un ſang mal digéré, & dont les principes abondent en parties muqueuſes & flegmatiques. Les ſpaſmes, les convulſions ſont très-fréquentes, mais peu conſidérables ; la grande mobilité des nerfs, leur irritabilité, & ſur-tout la foibleſſe conſtitutive des tempéramens auxquels correſpond cette ſorte de maladie nerveuſe, en ſont la cauſe.

Voilà les principaux ſymptômes qui caractériſent ce genre de vapeurs ; les cauſes qui les produiſent, tiennent preſque toutes aux affections de l'ame.

L'abattement, le découragement de l'eſprit, ſont produits par des ſacrifices contraires à nos inclinations. Ils affectent l'ame au point qu'elle ne trouve plus de reſſource en elle-même pour ſortir de cet abattement ; le tempérament s'épuiſe ſous les efforts impuiſſans qu'elle fait pour s'affranchir de ces entraves. Un nuage de mélancolie ſe répand ſur toutes ſes opérations ;

la conſtitution en eſt altérée, & inſenſiblement détruite.

Les foibleſſes & les langueurs tiennent à l'atonie de toute la conſtitution.

Les douleurs vagues ſont ſouvent occaſionnées par des vents; mais elles ſont quelquefois produites par des *raptus* d'humeurs ſur quelqu'organe, ou des irritations nerveuſes ſympathiques.

Les douleurs à la tête, l'ardeur & les couleurs vives dont ſe peint le viſage, ſont l'effet de la preſſion mécanique de l'eſtomac ſur l'aorte deſcendante, ou de l'irritation des nerfs de l'eſtomac & des inteſtins, pendant le travail de la digeſtion; quand ces organes ſouffrent, ils produiſent par ſympathie des ſenſations analogues dans d'autres organes.

Les fluxions dépendent toujours d'une atonie générale ou particulière.

Les fleurs-blanches reconnoiſſent la même cauſe, avec une dégénération muqueuſe du ſang.

Traitement des maladies nerveuſes avec relâchement des ſolides & dégénération des humeurs.

Le traitement de cette maladie doit être conſidéré ſous trois points de vue.

Le premier, ſur les affections graves, & les paſſions fortement inhérentes à l'ame.

Le deuxième, ſur l'état d'atonie & de mobilité dominante dans toute la conſtitution, & ſur leurs rapports avec la dégénération des humeurs.

Le troiſième eſt de combattre la détermination très-fréquente & très-facile, par les cauſes les plus légères, ſoit de congeſtion des humeurs, ſoit de contraction des mouvemens nerveux ſur l'origine des nerfs.

1°. Nous ne connoiſſons pas de moyens ſûrs pour changer l'ordre des affections de l'ame. La raiſon ſeule peut s'oppoſer aux fortes paſſions, &, nous éclairant ſur les maux qui marchent à la ſuite des excès dans leſquels elles nous entraînent, elle peut faire naître en nous le deſir violent

de nous y souſtraire. C'eſt ainſi qu'il eſt poſſible de guérir une paſſion par une autre paſſion, puiſque l'accroiſſement de l'une ne peut être qu'en raiſon inverſe de la diminutiou de l'autre. Cet art étoit celui des Stoïciens ; mais il ne fait ſouvent que ſubſtituer un vice à un autre vice, tant il eſt difficile que la raiſon exerce un empire abſolu ſur les paſſions !

Les obſervations ſuivantes prouvent combien les affections de l'ame ont de pouvoir ſur les mouvemens matériels, & avec quelle rapidité elles peuvent changer leurs directions.

Ire OBSERVATION.

Une jeune Beauté renfermée dans le ſérail du Grand-Seigneur, fut frappée, en bâillant, d'une attaque de catalepſie, comme d'un coup de foudre. On employa en vain tous les moyens que la Médecine a inventés pour guérir cette affreuſe maladie ; les véſicatoires, les ventouſes ſcarifiées, le feu même ne furent point épargnés. Enfin, au bout de deux journées de

cette cruelle ſituation, le Médecin du Sultan imagina qu'un remède moral produiroit un effet plus heureux que tous les remèdes phyſiques : mais pour le tenter, il falloit auparavant raſſurer l'imagination du Sultan, & lui perſuader qu'on ne pourroit réuſſir à guérir ſa favorite qu'en allarmant ſa pudeur. Le Sultan ayant conſenti à la témérité apparente, d'où dépendoit la guériſon, le Médecin feignit de porter une main hardie ſous la robe de la Sultane : la préſence du Sultan ajoutant encore à l'étonnement où elle fut jetée par une pareille ſcène, elle recouvra au même inſtant la ſanté.

IIe OBSERVATION.

On trouve dans *Tulpius* une obſervation analogue. Une Demoiſelle, qui avoit été promiſe en mariage à un jeune homme qui lui plaiſoit beaucoup, fut attaquée ſubitement de catalepſie, quand on lui apprit que ſon mariage étoit rompu. En vain on employa toutes ſortes de remèdes pour faire ceſſer ce cruel état. Enfin, au bout

de vingt-quatre heures on lui fit entendre, par le moyen d'un grand bruit, qu'elle seroit mariée; cette heureuse nouvelle lui rendit subitement la santé.

IIIe OBSERVATION.

Kau Boerhaave a guéri, dans l'hôpital de Harlem, plusieurs enfans attaqués d'épilepsie, en leur causant une très-grande frayeur. Tous les remèdes avoient manqué leur effet : il imagina de leur dire que rien n'ayant pu les guérir, il ne savoit plus qu'un moyen, qui étoit de brûler avec un fer rouge, le premier qui auroit une attaque : ayant fait préparer à leurs yeux l'appareil nécessaire, il produisit une si grande révolution sur ces enfans, qu'ils furent tous guéris radicalement, à l'exception d'un seul qui mourut à l'instant.

On ne peut pas plus conseiller la gaieté que la tristesse ; l'une & l'autre tiennent à un principe de sensibilité physique, dont les modifications nous sont tout-à-fait inconnues ; mais on peut bien conseiller aux femmes vaporeuses d'occuper leur esprit à

des lectures légères & agréables, d'éviter toutes celles dont les sujets sont sérieux, & qui exigent trop de contention d'esprit. Elles ne doivent s'arrêter fixement sur aucune idée. Il est important pour elles de chercher, dans une société douce & facile, une perpétuité de distractions. Qu'elles craignent sur-tout de prendre un intérêt trop vif aux choses environnantes.

L'exercice est très-avantageux, pris en voiture, & sur-tout à cheval; il fortifie sans avoir l'inconvénient de fatiguer: les légers mouvemens d'oscillation qu'il produit dans tout le bas-ventre, occasionnent une circulation plus facile dans ses organes, & une atténuation plus parfaite des humeurs.

L'utilité de ce genre d'exercice est encore démontrée par l'expérience, & paroît dépendre de ce que l'ordre des mouvèmens qu'il introduit dans tout le corps, est très-propre à affoiblir l'alternative vicieuse d'agitation & de calme, de chaud & de froid, que les femmes vaporeuses éprouvent

éprouvent après leurs repas, & à certaines heures de la journée.

Nous ne pouvons pas douter que la variété des objets qui se présentent à nos yeux, dans une promenade à cheval, ne change le mode des idées. Plus les mouvemens du corps sont rapides & variés, plus l'ame a peine à fixer son attention; elle ne reçoit plus que des idées fugitives, dont l'impression ne peut être durable. En partageant aussi ces sensations, on affoiblit les idées auxquelles elle se livroit, avec une imprudence funeste, mais malgré elle *.

L'opium peut être employé contre les idées sombres & inquiétantes; son impression sur les nerfs fixe leur mobilité, & empêche le retour des mêmes mouvemens à leur origine, à l'occasion desquels se renouveloient sans doute les mêmes idées de tristesse.

---

* Rien n'est plus contraire aux personnes qui sont portées à se livrer à une même idée, que le désœuvrement & l'inaction : elles ne peuvent éviter avec trop de soin l'abandon à elles-mêmes.

On a reconnu auſſi au ſafran la propriété de diſſiper les nuages de la mélancolie ; mais, ce qui n'eſt pas facile à détruire, c'eſt cette impreſſion forte que produiſent conſtamment les mêmes objets ſur les nerfs, & les ſenſations fâcheuſes que l'ame en reçoit.

J'ai connu une femme qui ne pouvoit appercevoir un chat, ni ſe trouver dans la même chambre (même ne le voyant pas) ſans avoir des convulſions & perdre totalement l'uſage de ſes ſens, juſqu'à ce que l'animal fût ſorti.

La vue d'une pêche occaſionnoit à peu près les mêmes accidens à une femme vaporeuſe que j'ai connue.

La rencontre d'un Capucin donnoit des terreurs, qui alloient juſqu'à la défaillance, à un Officier qui avoit fait ſes preuves de bravoure dans pluſieurs brtailles.

J'ai vu une femme, dans une maladie aiguë, très-longue & très-orageuſe, qui, ſur la fin de cette maladie, rêvoit toutes les nuits qu'un grand fantôme étoit au pied de ſon lit, & tout exprès pour l'entraîner

dans un précipice qui étoit à côté d'elle: elle se réveilloit dans une agitation affreuse; & sa garde, qui ne la quittoit point, avoit beaucoup de peine à la calmer. Mais, ce qui m'a toujours paru très-singulier & inexplicable, c'est que toutes les fois qu'une personne de la maison, qui lui étoit attachée par la plus étroite amitié, étoit dans sa chambre, elle reposoit d'un sommeil tranquille, sans être effrayée par la vue d'aucun fantôme. Lors même que cette personne étoit dans sa chambre sans qu'elle le sût, elle jouissoit de la même tranquillité.

2°. Pour détruire l'atonie dominante dans toute la constitution, les premiers remèdes sont sans doute les analeptiques, combinés avec les toniques ou les amers; les préparations de fer, les teintures spiritueuses, les huiles essentielles; les eaux de Spa, de Barège, de Balaruc, coupées avec le lait; le bon vin vieux; l'eau à la glace & les bains froids.

Les analeptiques, dans une constitution épuisée, donnent à l'estomac une tâche à

remplir au deſſus de ſes forces, s'ils ne ſont combinés avec les amers : c'eſt toujours ſur le degré de force de l'eſtomac, & ſur-tout ſur la nature des ſucs digeſtifs, que l'on doit meſurer la doſe & la qualité des alimens. La réparation ou l'entretien auxquels ils ſont deſtinés, ſont certainement incomplets, ſi l'on ne ſuit pas ce principe.

Parmi les amers, le fiel de bœuf, l'écorce d'orange amère, la racine de gentiane, les ſommités d'abſynthe & de centaurée, la camomille romaine, les feuilles d'oranger, le quinquina, ſont ceux qui réuſſiſſent le plus conſtamment. Ces remèdes fortifient les nerfs de l'eſtomac & des inteſtins, les diſpoſent à la ſenſibilité d'une manière plus heureuſe. Ils font d'autant plus de bien, que ſouvent les nerfs de ces organes ſont les plus affectés. Ils ont encore l'avantage de produire des digeſtions qui rétabliſſent inſenſiblement l'équilibre dans la maſſe du ſang, en y portant un chyle mieux élaboré ; les humeurs muqueuſes & flegmatiques ſont changées par le même moyen.

Si ces ſubſtances échauffent trop, il faut les incorporer avec les gommeux, les extraits de plantes nitreuſes, ou y joindre des acides végétaux, même les minéraux: l'élixir de vitriol convient beaucoup dans ce cas.

Les préparations de fer ont la vertu fortifiante au plus haut degré : *Sydenham* préféroit la limaille de ce métal. Elle produit ſouvent de l'agitation dans les tempéramens très-irritables ; c'eſt pourquoi il y joignoit ſon *laudanum* liquide.

Les eaux minérales ferrugineuſes ſont d'un uſage très-heureux.

Le quinquina eſt le premier des remèdes toniques & fortifians ; c'eſt celui qui échauffe le moins, & dont l'uſage eſt le plus généralement reconnu pour accroître d'une manière durable les forces de toute la conſtitution ; il rend aux fibres muſculaires leur *tenor mediocris & conſtans*.

C'eſt ſans doute cette vertu qui le rend propre à combattre avec tant de ſuccès toutes les maladies dont la marche eſt marquée par des retours périodiques.

Les teintures ſpiritueuſes, les huiles & les baumes eſſentiels, ne conviennent pas dans tous les cas ; ils ne ſont utiles que quand il y a réſolution des forces dans les organes précordiaux ; ils rappellent la vie dans ces organes, & y rétabliſſent l'équilibre, en faiſant révulſion des forces concentrées dans des parties éloignées. Si l'atonie eſt générale, il faut éviter l'uſage de ces remèdes ; ils aggravent la foibleſſe conſtitutive, & laiſſent moins de reſſources pour y remédier.

Les eaux de Spa, de Barège, de Balaruc, ſont des toniques appropriés ; mais il faut en interrompre l'uſage quand ils portent les humeurs à la tête. M. Tiſſot a obſervé qu'elles enivroient quand on les prenoit mal-à-propos *.

---

* Cette ivreſſe doit être attribuée au gaz qui ſe détache de ces eaux, & qui ſe porte à la tête, comme celui du vin de Champagne. C'eſt ce gaz qui donne la vertu à la plupart des eaux minérales, par la volatilité que le tranſport fait ſouvent évaporer. C'eſt ce gaz enfin que l'on n'imitera jamais dans les fabriques d'eaux minérales artificielles.

Le bon vin eſt très-propre pour fortifier l'eſtomac ; mais M. Whytt remarque qu'il faut le prendre à jeun : il produit, dit-il, un effet plus marqué ; il facilite les opérations de l'eſprit, il diſpoſe l'eſtomac à de bonnes digeſtions, il communique une force expanſive dans tout le corps, dont l'effet ſe reſſent à l'inſtant ; enfin il peut tenir lieu de quinquina aux enfans, aux perſonnes d'un tempérament foible : mais le remède de M. Whytt, excellent en Angleterre, réuſſiroit moins généralement dans les climats tempérés, & produiroit, dans les pays chauds, un effet contraire à l'intention du Médecin.

L'eau à la glace eſt un tonique très-ſûr, & dont l'effet eſt reconnu dans les maladies aiguës comme dans les maladies chroniques ; mais c'eſt un ſtimulant trop actif, quand les nerfs ſont diſpoſés à une irritabilité trop prompte.

Le bain froid eſt le fortifiant le plus actif ; il agit ſur tout le ſyſtême vaſculaire & nerveux extérieur, avec une activité très-prompte, & communique de proche

en proche, une force tonique dans les vaiſſeaux, qui ſouvent porte le ſang à la tête, à la poitrine ou ſur d'autres organes inférieurs avec impétuoſité ; mais on peut prévenir ces accidens en ſe faiſant faire ſur tout le corps, des frictions avec des linges imbibés d'eau-de-vie de lavande, ou bien en ſe livrant à l'exercice à l'inſtant même qu'on ſort du bain.

L'exercice eſt très-eſſentiel pour augmenter les forces, & faciliter les digeſtions; les frictions ſur les extrémités & ſur l'épine du dos, faites avec des linges ou des flanelles impregnés de vapeurs aromatiques, peuvent fortifier & ſuppléer à l'exercice *.

Les rapports entre les différentes dégénérations des humeurs, & l'état d'atonie & de mobilité dominante qu'elles amènent lentement dans toute la conſtitution, eſt ſubordonné à la nature, & au degré de la

* C'eſt pour ſuppléer à cet exercice que les Indiens indolens ſe font frotter & maſſer tout le corps par leurs eſclaves.

dégénération des humeurs ; & ce n'eſt qu'en entrant dans un détail profond ſur chaque vice en particulier, que l'on peut calculer ſon influence ſur les mouvemens vicieux des nerfs.

Trois obſervations que je vais rapporter ſuffiront pour prouver combien la dégénération des humeurs influe ſur le ſyſtême nerveux, & combien il faut s'éloigner quelquefois du traitement des maladies nerveuſes en général, pour détruire la cauſe qui les produit.

Ire OBSERVATION.

Une Demoiſelle de trente ans, ou à peu près, qui avoit paſſé une grande partie de ſa vie au couvent, étoit ſujette, depuis long-temps, à des fièvres bilieuſes qui étoient accompagnées de ſpaſmes & de contractions nerveuſes générales. Les convulſions annonçoient chaque redoublement de cette fièvre, dont la marche étoit ſemblable à celle des fièvres bilieuſes ordinaires ; elle ſe terminoit par des évacuations bilieuſes très-abondantes.

Je la traitai d'une de ces fièvres, en lui faisant prendre de l'orengeade pour boisson ordinaire, & du nitre avec la crême de tartre, à petites doses, mais souvent répétées : la fièvre finit, mais les spasmes & les contractions nerveuses ne furent que peu diminuées : une foiblesse générale accabloit la malade, une profonde mélancolie la dominoit; elle avoit presque toujours mal à la tête, un dégoût habituel, un fréquent mal de gorge, une soif continuelle. Je m'apperçus qu'elle avoit la bouche en mauvais état; elle étoit très-échauffée, & ses gencives étoient gonflées & livides. Quelques taches violettes qui parurent au cou, achevèrent de me convaincre qu'un vice scorbutique * étoit la cause de la maladie nerveuse.

Je la traitai en conséquence; elle prit le

---

* Le vice scorbutique n'est peut-être qu'une dégénération alkaline de la bile. Ce systême ne seroit pas facile à prouver; mais on pourroit au moins démontrer que les tempéramens bilieux sont plus sujets à cette maladie, & qu'ils en éprouvent des effets bien plus rapides.

jus des plantes anti-ſcorbutiques, & la décoction des bourgeons de ſapin de Ruſſie; je lui ordonnai un régime abſolument végétal, & elle fut radicalement guérie. Les ſymptômes vaporeux diminuèrent en proportion des ſymptômes ſcorbutiques; la mélancolie ſe diſſipa, & l'ame fut débarraſſée des idées noires qui l'avoient ſi long-temps fatiguée.

IIe OBSERVATION.

Une Demoiſelle de cinquante-huit à ſoixante ans, d'un tempérament bilieux, éprouvoit depuis plus de douze ans des douleurs très-vives qui ſe faiſoient reſſentir dans preſque tout le corps, mais ſur-tout dans les extrémités inférieures & à la tête; des taches ſcorbutiques avoient ſouvent paru pendant ce laps de temps, les foibleſſes & les ſyncopes étoient fréquentes; l'appétit étoit foible, les digeſtions pénibles; les vents la fatiguoient beaucoup, le ventre étoit très-ſerré. Depuis à peu près ſix mois, les extrémités inférieures étoient abſolument paralyſées; la vie ſembloit can-

tonnée dans les viſcères, & n'avoir que peu d'activité & de développement.

La malade étoit dans cet état, lorſque je fus appelé : depuis dix ans elle avoit pris des remèdes dépuratifs à-peu-près de toute eſpèce, & ſur-tout des anti-ſcorbutiques. Le peu de ſuccès que ces derniers avoient eu ne me découragea point, étant dans la certitude que le vice ſcorbutique avoit produit les déſordres nerveux & les autres ſymptômes. Je me décidai à l'uſage des mêmes moyens : je preſcrivis un régime végétal ; & pendant deux mois entiers, j'employai la plus grande partie des anti-ſcorbutiques, avec autant de ſoin & de combinaiſon qu'il me fut poſſible. J'eus la douleur de les voir échouer tous ; ils n'avoient pas même ſuſpendu le progrès de la maladie : je la crus alors au deſſus des reſſources de l'art ; cependant le deſir de ſoulager cette pauvre malade, plutôt que l'eſpoir de la guérir, m'empêcha de l'abandonner ; & ayant ſupprimé tous les remèdes ci-deſſus, dont je n'avois que trop reconnu l'inutilité, je lui recommandai de boire de

l'eau ſaturée d'air fixe : elle ſuivit mon conſeil, & quelques jours après elle ſe ſentit un peu mieux ; je l'engageai à continuer, & même à en prendre trois lavemens par jour ; le mieux ſe ſoutint, & s'accrut au point qu'en trois mois elle fut radicalement guérie.

Je lui fis continuer encore trois mois après être guérie, le même remède, & l'ai fort engagée à en prendre de temps en temps par reconnoiſſance.

IIIe. OBSERVATION.

Une Dame d'environ quarante-huit ans, d'un tempérament flegmatique, ayant paſſé, depuis dix ou douze ans, le temps critique, étoit attaquée, depuis cette époque, d'une maladie cruelle, dont on étoit bien loin de ſoupçonner la cauſe.

Quelques mois après la ſuppreſſion totale de ſes règles, elle éprouva des difficultés d'uriner ; elle reſſentoit des douleurs très-vives dans la région des reins ; elles ſe prolongeoient quelquefois dans différentes parties du bas-ventre, & s'étendoient juſ-

ques dans les cuiſſes & les jambes. Les urines dépoſoient quelquefois un limon très-rouge, & alors les reins étoient brûlans comme du feu : d'autres fois elles dépoſoient une quantité conſidérable de glaires : les mouvemens, en marchant, étoient pénibles & ſouvent douloureux.

Tout le genre nerveux étoit d'une mobilité extrême ; les ſpaſmes, dans différentes parties, très-fréquens ; la plus légère cauſe, ou phyſique, ou morale, y donnoit lieu : l'ame éprouvoit le même ébranlement, & la plus légère ſenſation de peine ou de plaiſir, la livroit à des efforts qui lui étoient funeſtes.

Tous ces accidens n'étoient que le prélude d'accidens beaucoup plus graves, qui ſe renouveloient tous les trois ou quatre mois, depuis à-peu-près dix ans : quand ils arrivoient, la malade éprouvoit un feu dévorant dans les reins, une douleur déchirante dans le côté du ventre, tantôt à droite, tantôt à gauche. Ces douleurs alloient toujours en croiſſant ; la première heure, elles étoient moins vives ; mais la ſeconde, elles

devenoient affreuſes, & finiſſoient par les convulſions. La ſeconde heure révolue, à la minute toutes les ſouffrances finiſſoient. La malade reſtoit deux heures entières ſans rien reſſentir qu'une très-grande foibleſſe : ces deux heures de calme écoulées, la même ſcène recommençoit, & ſe renouveloit ainſi ſucceſſivement pendant trois jours entiers ; le premier, les douleurs étoient moins fortes ; le ſecond, elles l'étoient davantage, & le troiſieme encore plus.

Après que ces trois journées s'étoient ainſi écoulées dans les douleurs & les ſouffrances, ſans qu'aucun ſecours pût les calmer, les ralentir ni changer leur marche, la malade reſtoit dans une foibleſſe exceſſive : les facultés de ſon ame étoient affoiblies pendant ces accès affreux. Les urines étoient fort claires avant l'attaque dont elles étoient le ſignal.

Ce fut après un de ces accès, dont je fus témoin, que je commençai le traitement : je vis, du premier coup-d'œil, que les accidens nerveux n'étoient que ſymp-

tomatiques : je vis que le principal siège de la maladie étoit dans les reins : j'y soupçonnois de la suppuration; les urines m'avoient semblé l'indiquer ; mais j'étois très-embarrassé sur la manière de traiter cette maladie.

Je me décidai pourtant, étant persuadé qu'une dégénération muqueuse du sang, étoit la cause éloignée de la maladie, & que peut-être des graviers dans les reins en étoient la cause prochaine.

J'employai, en conséquence, des fondans végétaux & minéraux, tels que le raifort, la saponaire, la cigue, les baumes naturels, les préparations de fer, les purgatifs très-actifs. Arrivé à l'époque où l'accès avoit coutume de revenir, je fis prendre le quinquina à très-haute dose, afin de rompre la chaîne des mouvemens qui ramenoient cette maladie.

Tous ces remèdes n'eurent qu'un succès éphémère; ils retardèrent l'accès de trois mois, mais il revint avec autant de force qu'avant. Pendant ce dernier accès, j'essayai toutes sortes de remèdes calmans : ils n'eurent aucun succès.

Dans

Dans l'intervalle qui s'écoula entre les deux derniers accès, la malade n'ayant rendu ni pierre ni gravier, mais ayant évacué une quantité énorme de glaires par les ſelles & par les urines, pendant l'uſage des remèdes que j'avois employés, je me décidai à les continuer; mais, ſoupçonnant alors quelque vice caché dans la maſſe du ſang, je preſcrivis des bains tièdes; & les douleurs étant toujours auſſi cuiſantes dans la région des reins, je cherchai à faire révulſion du vice qui s'étoit fixé ſur ces organes.

Je fis faire en conſéquence des frictions ſur les cuiſſes avec la teinture de cantharides; elles produiſirent à-peu-près l'effet d'un véſicatoire: les petites véſicules auxquelles elles donnèrent lieu ſe terminèrent par des dartres.

Ayant fait cette découverte, je changeai le traitement: je continuai cependant les bains, prendre des bouillons compoſés avec les plantes dépuratives & les écreviſſes. Ces remèdes firent ſortir des dartres en abondance ſur les cuiſſes & les jambes.

J'employai une ample boiſſon d'infuſion de creſſon ; j'y joignis le jus de plantes dépuratives, & je purgeai très-ſouvent avec des pilules de Belloſte, ou la tiſane de vinache.

Ce traitement dura à-peu-près quatre ou cinq mois ; les dartres diſparurent, & avec elles tous les accidens auxquels elles avoient donné lieu : il y a quatre ans que ce traitement a été achevé, & la cure ne s'eſt pas démentie.

Les fleurs blanches ſont trop communes & influent trop puiſſamment ſur les maladies nerveuſes, pour n'en pas dire deux mots.

Leur cauſe eſt toujours une dégénération muqueuſe du ſang, avec relâchement dans les vaiſſeaux lymphatiques de la matrice, & inertie dans cet organe.

Les ſymptômes eſſentiels de cette maladie ſont les tiraillemens de l'eſtomac, les laſſitudes dans les bras, les jambes & les cuiſſes, & enfin, l'affoibliſſement de tout le corps.

Mais le premier & le plus particulier

ſymptôme de cette maladie, doit éclairer ſur le traitement; il indique que c'eſt ſur les digeſtions que les premiers moyens doivent porter. C'eſt en changeant leur nature qu'on parviendra à corriger celle du ſang, & à y rétablir l'équilibre néceſſaire.

Quoique ce moyen puiſſe être enviſagé comme général dans le traitement de toutes les maladies, cependant il eſt applicable plus immédiatement au traitement des fleurs blanches.

Il faut donc chercher les remèdes qui produiſent des digeſtions moins muqueuſes; rien ne m'a paru mieux opérer cet effet, qu'une combinaiſon de fiel de bœuf, de ſel eſſentiel de quinquina, & d'extrait de gentiane.

J'obſerverai, à l'égard du fiel de bœuf, que c'eſt le plus grand remède que l'on puiſſe mettre en uſage, toutes les fois que les ſucs digeſtifs ne peuvent plus produire de digeſtions, ou qu'ils en produiſent de mauvaiſes. Il a le double avantage de purger les premières voies des humeurs groſſières qui les fatiguent, & d'en détruire la

cauſe; en ſe mêlant à la maſſe du ſang, il y rétablit l'équilibre conſtitutif.

Ce médicament eſt trop peu connu, ou du moins trop peu uſité en France : les Allemands en font beaucoup de cas, & s'en ſervent tous les jours avec les plus grands ſuccès.

Son uſage eſt ſuſceptible de beaucoup d'extenſion, & ce remède peut devenir de la plus grande utilité entre les mains d'un Praticien ingénieux. Par exemple, dans les maladies chroniques; ſi des obſtructions ont détruit le jeu des viſcères du bas-ventre, & qu'il leur en reſte à peine aſſez pour qu'ils rempliſſent leurs fonctions, la vie du malade eſt alors réduite aux mouvemens pénibles de ces organes; & pour entretenir ce reſte de mouvement, il faut diriger tous les moyens vers l'eſtomac, afin que des digeſtions artificielles fourniſſent aux beſoins de la nature, qui ne peut plus ſe ſuffire. On entretiendra ainſi les différentes fonctions des viſcères; & en combinant ce médicament ſi propre à favoriſer les digeſtions, avec différens re-

mèdes appropriés à l'état des viſcères, on peut parvenir par degrés à leur rendre toute leur énergie, & à détruire des maladies que l'on regarde communément comme incurables.

Cependant il eſt difficile de décider juſqu'à quel point il eſt poſſible de pouſſer la cure de ces ſortes de maladies ; mais ſi tous ceux qui pratiquent l'art de guérir uſoient de prévoyance, on ne verroit pas tant de victimes de l'hydropiſie, à la ſuite des obſtructions, lorſqu'il étoit poſſible d'étendre encore leur vie dans un aſſez long avenir, en empêchant les obſtructions de ſe multiplier & de s'accroître.

Les remèdes fondans & toniques conviennent dans le traitement de cette maladie ; le raifort ſauvage, rapé & pris en guiſe de moutarde, aide à dépurer la maſſe du ſang, des parties muqueuſes qui détruiſent les forces toniques de la matrice.

Les remèdes externes, tels que les injections, les fumigations, peuvent être de quelque utilité. L'état de relâchement & d'inertie de la matrice, qui produit une

eſpèce de catarrhe ſur ce viſcère, indique ces moyens; mais il ne faut pas les employer comme remèdes curatifs: les fleurs blanches ne doivent pas ſe guérir trop promptement.

La tiſane que l'on doit employer conſtamment dans le traitement de cette maladie, c'eſt la décoction de bourgeons de ſapin de Ruſſie, à laquelle on ajoute une petite doſe de ſel neutre quelconque, afin d'en obtenir plus de parties réſineuſes.

Ce remède eſt d'autant plus ſûr, qu'il a la propriété particulière de guérir un vice qui ſouvent ſe confond avec les fleurs blanches, & en impoſe aux gens de l'art.

Les pertes ſanguines tiennent de près aux cauſes qui produiſent les fleurs blanches; mais leur traitement exige un détail trop long pour me permettre de m'y livrer.

Je me contenterai de dire que l'on guériroit beaucoup plus ſouvent ces maladies, à quelques époques que les femmes en ſoient tourmentées, ſi l'on comptoit moins ſur les ſaignées & les aſtringens, & ſi l'on s'attachoit davantage à détruire les humeurs

glaireuſes & flegmatiques qui dominent dans le ſang, & qui, ſe dépoſant continuellement ſur la matrice, détruiſent le ton néceſſaire à cet organe, & changent inſenſiblement ſa vitalité naturelle.

La ſaignée eſt d'autant plus dangereuſe dans le traitement de cette maladie, qu'elle eſt ſouvent la cauſe éloignée qui la produit.

Si la vertu des aſtringens ne ſe détruit pas dans les premières voies, elle ne peut qu'augmenter la cohéſion des fibres qui compoſent les vaiſſeaux de la matrice, & par cet effet, retarder quelquefois les pertes; mais leur action ne portant pas ſur la cauſe de cette maladie, ils ne la guériſſent jamais : ils peuvent même la rendre incurable, en donnant plus de conſiſtance aux humeurs glaireuſes, qui produiſent, avec le temps, des engorgemens, des ſkirres ou des polypes dans cet organe.

OBSERVATION.

Une femme de quarante-cinq ans, à l'époque du temps critique, qui avoit eu trois enfans, étoit d'un tempérament ſan-

guin-flegmatique ; elle avoit toujours été assez mal réglée, ce qui avoit depuis long-temps fait soupçonner une maladie de matrice. Les soupçons s'étoient fortifiés dans la suite, par les douleurs qui se firent ressentir dans ce viscère. Les fleurs blanches étoient habituelles ; assez souvent la malade avoit des pertes en rouge , & les douleurs alors étoient beaucoup plus considérables. Les reins souvent étoient douloureux, les urines très-pâles ; il y avoit de temps à autre des accès de fièvre qui duroient plusieurs jours, l'estomac faisoit mal ses fonctions, les glaires dont il étoit rempli les rendoit difficiles & de mauvaise nature ; les appétits étoient bisarres ; les coliques très-fréquentes ; le ventre étoit constamment resserré ; une foiblesse & une sorte de lassitude habituelle rendoient les mouvemens pénibles ; les nerfs étoient dans un mauvais état ; les spasmes & les convulsions les agitoient souvent , dans les intervalles où de plus fortes crises laissoient à la malade quelque tranquillité. Ces crises du genre nerveux se manifestoient par des contractions dans le

bas-ventre : bientôt après les convulsions devenoient générales ; le sentiment se perdoit alors, ainsi que le mouvement, & cet état pénible duroit quelquefois plusieurs heures.

On avoit dans le principe envisagé cet état comme dépendant d'une irritation de la matrice : en conséquence on avoit employé beaucoup de saignées, de bains, & des remèdes adoucissans & calmans.

Dans la suite on avoit craint un ulcère. Enfin, après s'être assuré de l'état interne de la matrice, on avoit décidé unanimement qu'il existoit un polype assez considérable : on prescrivit en conséquence les remedes préliminaires de l'opération que l'on avoit décidé de faire par la ligature. L'époque fixée pour la tenter étant arrivée, on employa toutes sortes de moyens pour y réussir, mais ils furent tous vains.

Je fus consulté quelque temps après sur les symptômes nerveux qui existoient toujours. J'annonçai que pour guérir les maux de nerfs, il falloit en détruire la cause qui étoit fixée dans la matrice.

J'ajoutai que je croyois qu'il exiſtoit une eſpèce de fongus ou empâtement glaireux qu'il ſeroit poſſible de détruire par les fondans, & qui ayant réuſſi, les ſymptômes nerveux ſe diſſiperoient ſans autre moyen.

Je calculai qu'il y avoit deux indications à remplir pour guérir radicalement cette maladie.

La première, de dénaturer abſolument les digeſtions qui étant toujours glaireuſes, entretenoient un germe de fermentation muqueuſe dans la maſſe du ſang, & ajoutoient chaque jour à la maladie qu'elles avoient produite dans la matrice.

La ſeconde, d'employer des moyens locaux, afin de fondre & diviſer les matières nuiſibles qui fatiguoient la matrice, & de rendre à cet organe le ton & la vie qu'elles lui avoient fait perdre.

Pour remplir la première indication, je commençai par l'uſage des jus d'herbes dépuratives ; j'y ajoutai dans la ſuite les herbes aromatiques, telles que le ſerpolet, la marjolaine.

J'employai des bouillons composés avec les écrevisses & le corbeau.

Je mis encore en usage le fiel de bœuf combiné avec un peu de sel de quinquina.

La boisson ordinaire de la malade étoit une décoction de racine de raifort sauvage ; je lui en faisois prendre aussi de rapée, en guise de moutarde, à tous ses repas.

Pour satisfaire à la seconde indication, j'eus recours aux injections composées avec une légère dissolution de sublimé corrosif ; quelquefois je me servois d'une injection d'eau de Barèges, de lavemens de café, quand les douleurs étoient trop fortes. J'appliquai sur le bas-ventre des cataplasmes anodins, ou je faisois donner des lavemens de lait avec les gouttes d'Hoffmann, quelquefois l'opium.

Le régime que j'ordonnai, étoit les viandes noires, les œufs, ayant soin d'en ôter le blanc ; sur-tout le gibier, les fruits mûrs, le vin blanc, & du café à l'eau.

Je défendois sur-tout la soupe, les farineux, les viandes blanches, le poisson & les légumes.

Deux mois après l'usage de ces moyens combinés, les accidens diminuèrent beaucoup; & quatre mois après les avoir commencés, la guérison fût parfaite, les matières étrangères ayant été fondues ou entraînées par lambeaux par le moyen des injections.

Les accidens nerveux ne furent pas plus rebelles que les autres symptômes, ils cédèrent à proportion que la cause qui les produisoit s'affoiblissoit; & enfin la santé redevint aussi florissante que jamais.

Pour détruire la tendance à la congestion des humeurs sur le cerveau, ou la concentration des mouvemens nerveux sur cet organe,

1°. Il faut modifier l'extrême sensibilité des nerfs du cerveau;

2°. Rétablir dans toute la constitution un degré constant de sensibilité & de mobilité moyenne;

3°. Faire révulsion de la direction, soit des humeurs, soit des mouvemens nerveux qui se portent sur l'origine des nerfs.

I. Les remèdes antispasmodiques sont les

plus propres à modifier l'extrême ſenſibilité à l'origine des nerfs : & c'eſt par les plus doux médicamens de cette claſſe qu'il faut commencer leur uſage.

Les infuſions de feuilles de millefeuille, de fleurs de chèvre-feuille, de fleurs de tilleul, de feuilles d'oranger, ſont des remèdes très-appropriés dans ces cas.

Les eaux diſtillées de fleurs d'orange, de menthe, de méliſſe, de lis, les eaux ſpiritueuſes, &c.

Après ces remèdes, on peut en employer de plus énergiques ; tels ſont la valériane ſauvage, le camphre, le muſc, la rhue, l'aſſa-fœtida.

Les remèdes qui n'ont qu'une vertu antiſpaſmodique légère, changent doucement l'irritabilité des nerfs ; ils leur impriment un nouvel ordre de ſenſibilité, tandis que des remèdes plus actifs occaſionnoient des commotions auxquelles les nerfs ne ſont déja que trop accoutumés ; ils augmenteroient tous les déſordres nerveux, comme on le voit arriver lorſqu'on emploie les

effences, les efprits, les fels volatils, dans des cas de mobilité extrême.

Les fleurs de chèvre-feuille font de légers calmans qui conviennent dans les cas où l'on craint d'échauffer, & où il eft important de calmer la trop grande irritabilité des nerfs.

Les feuilles d'oranger ont beaucoup plus de vertu; elles ont acquis une grande réputation depuis quelques années: MM. *Van-Swieten*, *Storck* & *de Haen* s'en font fervis avec beaucoup de fuccès, dans le traitement de toutes les maladies convulfives.

La valériane fauvage a eu encore beaucoup plus d'éloges; elle a été regardée comme un véritable fpécifique: elle raffemble plus d'obfervations en fa faveur, que tous les autres remèdes antifpafmodiques. MM. *Columna* & *Marchand* ont donné beaucoup de célébrité à ce remède.

Le camphre & le mufc ont une action bien connue fur les nerfs; mais ils doivent être fagement adminiftrés.

Le caſtoreum eſt de tous les remèdes antiſpaſmodiques celui qui mérite le moins de confiance *.

L'aſſa-fœtida réuſſit très-bien quand il y a des vers dans les inteſtins, & ſur-tout ſi on l'aſſocie à la valériane ſauvage. Son uſage occaſionne quelquefois des bluettes devant les yeux.

Si ces remèdes ne ſont pas ſuivis d'un ſuccès complet, on emploiera des moyens qui puiſſent augmenter la ſenſibilité dans les organes qui jouiſſent d'une forte ſympathie avec le cerveau, afin d'obtenir la révulſion des mouvemens d'irritation fixés ſur ce viſcère. Rien n'eſt plus propre à produire cet heureux effet que des lavemens âcres, ou des frictions ſur les jambes avec la teinture des cantharides.

II. Pour rétablir dans toute la conſtitution un degré moyen de ſenſibilité & de mobilité, il faut employer une alternative aſſidue de bains tièdes & de bains froids,

---

* M. *Venel* prétendoit qu'il n'en avoit aucune.

de lavemens chauds & de lavemens à la glace, l'exercice à cheval ou en voiture, de longues courses à pied, quand les forces le permettent, les frictions sèches & le repos, les plaques d'aimant, l'électricité, &c. *

---

* L'examen de la méthode de M. Mesmer dans le traitement des maladies, semble annoncer qu'il emploie l'aimant, & l'aimant peut-être électrisé.

L'électricité & le magnétisme ont été considérés comme des fluides analogues entre eux, & peut-être sont-ils les mêmes : ils ont peut-être aussi plus que de l'analogie avec le prétendu fluide nerveux ; il est possible que la même cause qui attire le fer, qui fait gronder la foudre, fasse mouvoir & sentir l'homme.

C'est ce qu'on avoit reconnu avant M. Mesmer. Si M. Sauvage avoit voulu envelopper ses découvertes du voile du mystère, elles auroient été jugées sublimes & beaucoup plus étonnantes encore qu'elles n'ont paru lorsqu'il les a publiées : mais ce grand homme ne cherchoit à surprendre les secrets de la nature que pour les divulguer à l'univers : tel doit être la conduite d'un Médecin digne de l'art qu'il professe.

M. Mesmer au contraire promène son secret de contrée en contrée, de ville en ville ; & en voyageant ainsi philosophiquement, il semble s'être imposé la loi de le garder par-tout. Il se plaint cependant qu'il

La chaîne des mouvemens qui perpétuent la sensibilité vicieuse d'un organe, est toujours d'autant plus forte, que l'habitude de ces mêmes mouvemens est

---

lui a été dérobé tout récemment dans la capitale. Si cela est, nous présumons qu'il sera bientôt public (s'il mérite de l'être), puisqu'il est au pouvoir d'un Médecin. Quoique la curiosité du Public soit fort ralentie à ce sujet, les Médecins ne le recevront pas moins avec reconnoissance, s'il peut être de quelque utilité à leur art, & l'enrichir d'une découverte utile.

On avoit jadis employé l'aimant ordinaire, mais il n'avoit pas produit de grands effets. Le remède de M. Mesmer en produit, dit-on; mais la manière d'agir nous semble si peu sûre, si peu fidèle, qu'il ne peut mériter à son Auteur qu'un succès éphémère, équivoque, & clandestin.

1°. Il n'opère pas sur tous les individus.

2°. Il agit sur quelques-uns malheureusement. Cela est prouvé par l'exemple d'un homme à demi sourd, amené à M. Mesmer, qui, après avoir été touché à l'oreille, est devenu plus sourd qu'auparavant, &c. &c.

3°. Ce remède ne peut agir que sur les maux de nerfs, & ne guérit que quelques symptômes de ces maladies.

Mlle Ch*** attaquée d'une espèce de tympanite, après avoir employé plusieurs remèdes inutilement, fut consulter M. Mesmer, qui, en la touchant sur le ventre, lui fit rendre beaucoup de vents, & la sou-

plus conſtante; & les commotions qu'elle produira ſeront plus vives & plus rapprochées, ſuivant que la ſenſibilité & la mobilité s'éloigneront davantage de leur équilibre conſtitutif & inhérent à chaque organe.

Les mouvemens organiques ont beſoin d'un équilibre parfait pour conſerver l'intégrité de leurs fonctions, de même qu'il eſt indiſpenſable pour aſſurer la juſteſſe des opérations de l'ame; & quand cette harmonie eſt détruite, il en réſulte toujours des déſordres plus ou moins apparens, ſoit au phyſique, ſoit au moral.

Les remèdes que j'ai preſcrits ci-deſſus produiſent ſans doute d'heureux effets, en dirigeant la ſenſibilité dans des ſens oppo-

---

lagea; mais les vents étant reproduits bientôt après, elle eut recours une ſeconde fois à M. Meſmer, qui ne lui procura encore qu'un ſoulagement momentané, ſon remède ne pouvant agir ſur la cauſe de la maladie. Cette Demoiſelle s'eſt confiée depuis aux ſoins d'un Médecin, qui, ſans la toucher, l'a guérie, & délivrée pour toujours des attouchemens de M. Meſmer.

ſés ; d'où il réſulte une nouvelle chaîne de mouvemens qui, ſans être ceux que la nature deſire, la ramènent pourtant à l'état qui lui eſt convenable.

III. On établira la révulſion des humeurs, ou la concentration des mouvemens nerveux qui ſe dirigent ſur l'origine des nerfs ou ſur d'autres organes, par les calmans, les rafraîchiſſans, les ſaignées, les ſangſues, les ſétons, les ſinapiſmes, les véſicatoires, les cautères, les ventouſes ſcarifiées, les bains de pieds, les lavemens âcres, & les demi-bains, &c.

Mais tous ces remèdes exigent beaucoup de ſagacité dans le choix, & d'intelligence dans l'adminiſtration.

La tendance des humeurs vers le cerveau, annonce une grande efferveſcence dans le ſang. Les délayans, les calmans, ſont les remèdes convenables dans ce cas.

Le nitre, les gommeux & le camphre, les lavemens rafraîchiſſans, calment la trop grande efferveſcence du ſang, & empêchent ſes *raptus* vers le cerveau. L'air

frais & libre, tel qu'on le respire à la campagne, est encore d'une grande ressource ; il détend le spasme & l'érétisme de la peau, & facilite une circulation plus égale ; il tempère la chaleur du sang, en se trouvant en contact avec ses molécules pendant le temps de l'inspiration ; il se charge par ce moyen des vapeurs ignées qui l'agitent : effet que n'auroit pu produire un air déja chargé de parties hétérogènes, tel que celui qu'on respire dans les grandes villes.

Les sétons, les vésicatoires, les saignées, &c. conviennent dans un vice particulier des humeurs, où il est indispensable de faire révulsion de l'humeur qui se porte sur quelque organe intérieur essentiel à la vie. Ces remèdes ont le double avantage d'agir comme évacuans révulsifs, & comme irritans. Cette vertu irritante ne doit point effrayer, même dans les cas où il y a déja un érétisme fixé sur quelque partie. Le vésicatoire, en l'appliquant sur une partie éloignée de celle où l'irritation

eſt concentrée, agira comme révulſif de ces mouvemens d'irritation. L'irritabilité locale qu'il produira dans ſa ſphère d'action, attire, par l'analogie de ſes mouvemens, les mouvemens ſimilaires, & les augmente en raiſon inverſe de la diminution des premiers; & par ce moyen rétablit une eſpèce d'équilibre dans les mouvemens nerveux.

C'eſt là ſans doute la manière d'agir des lavemens âcres, & de l'émétique que l'on y ajoute à haute doſe, quand on adminiſtre ces remèdes dans les affections ſoporeuſes ou apoplectiques. Il m'a toujours réuſſi dans ces cas avec la même conſtance.

Et une preuve encore de cette théorie, c'eſt que ſi on donne l'émétique par le haut, dans ces ſortes de maladies, & que le malade n'ait pas l'eſtomac rempli d'alimens ou d'humeurs, on augmente tous les ſymptômes de l'apoplexie, parce que le cercle d'action de l'émétique s'étendant juſqu'au cerveau, par une ſorte ſympa-

thie, il donne une nouvelle force d'irritation aux mouvemens qui s'étoient concentrés sur cet organe *.

Les bains de pieds, les demi-bains, peuvent faire révulsion, soit des mouvemens nerveux, soit des mouvemens des humeurs qui se portent vers la tête : ces moyens, en fixant une plus grande quantité de sang dans les parties inférieures, diminuent sa tendance vers la tête, & empêchent ces effets funestes.

* Ce remède peut produire encore un autre accident dans ces cas, c'est celui de porter le sang à la tête ; mais on peut l'éviter en faisant ouvrir la jugulaire pendant l'action du vomitif ; ou bien en appliquant des sangsues sur différentes parties de la tête & du cou.



SECTION QUATRIÈME.

Des Maladies nerveuſes des femmes enceintes.

Si les femmes doivent paroître intéreſſantes, c'eſt ſans doute dans l'inſtant où elles ſont prêtes de mettre au jour le dépôt précieux que la nature leur a confié pour ſe régénérer elles-mêmes, & donner aux hommes de nouveaux objets de tendreſſe & de plaiſir. Le doux ſentiment que les enfans inſpirent dans leurs premières années, ſe fait ſentir d'avance à l'aſpect d'une femme enceinte. Mais à combien de dangers, d'inquiétudes, de ſouffrances cette tendre mère n'eſt-elle pas expoſée ! combien ne voyons-nous pas tous les jours de ſuites funeſtes de ſon imprudence ou de ſa ſenſibilité ! Je l'ai déja dit, la mobilité des nerfs, & par conſéquent la ſenſibilité de ces organes, eſt infiniment plus grande dans les femmes que dans les hommes. Cette mo-

bilité, cette ſenſibilité s'augmente au plus haut degré pendant le cours de la groſſeſſe ; l'état de la matrice étant abſolument changé, influe puiſſamment ſur l'irritabilité générale du ſyſtême nerveux : c'eſt alors que les femmes ont beſoin de tous les ſoins, de toute l'attention de ceux dont elles partagent le ſort, & dont elles ſont deſtinées à faire le bonheur. Elles ne ſont plus, pour ainſi dire, maîtreſſes d'elles-mêmes ; elles ne s'appartiennent plus ; elles ſont toutes à la nature, qui a beſoin de toutes leurs facultés & de toute leur exiſtence. Quelle autre preuve faudroit-il de l'empire abſolu des ſens, & de la ſenſibilité nerveuſe ſur leur ame & ſur leur volonté, que ces larmes inquiètes & inattendues, ce deſir actif qui ne peut déterminer lui-même ſon objet, & ſe porte au hazard ſur les choſes les plus bizarres ; ce changement général qui ſurvient dans leurs habitudes, leurs appétits & leurs goûts? Dans cet état, elles exigent en même temps les ſecours d'une Médecine prévoyante, & les regards pénétrans d'un Phyſicien éclairé,

Quels accidens n'a-t-on pas vus résulter, dans la Capitale même, du défaut de conseils & de soins dans la grossesse des femmes ? On a vu se détruire ainsi les rejetons les plus précieux, & des familles distinguées s'éteindre par l'ignorance, les méprises & les négligences du vulgaire, qui ne s'accoutume pas à regarder l'état des femmes enceintes comme un état d'incertitude, qui, s'il n'est pas une maladie réelle, en exige du moins tous les ménagemens.

C'est particulièrement parmi les femmes qui jouissent des avantages de la fortune & du rang, que ces ménagemens sont indispensablement nécessaires. Accoutumées, par l'abus même des richesses, à des alimens agréables, mais souvent dangereux, toute leur organisation se ressent de cette manière de vivre; leur tempérament en est affoibli; & cette délicatesse de traits, & cette vivacité de physionomie que nous remarquons avec tant de plaisir, sont elles-mêmes les preuves d'une ténuité de fibres & des nerfs que l'on ne remarque point dans les femmes qui prennent une

nourriture commune, mais ſolide, & qui ſe livrent ſans ceſſe à des exercices groſſiers, ou aux devoirs humbles, mais fatigans du ménage. Il faut donc changer, pour ainſi dire, leur conſtitution dès le commencement de leur groſſeſſe, les ramener par degrés à une nourriture plus ſubſtantielle; & ſi l'erreur de notre imagination, le raffinement de notre luxe & de nos plaiſirs, ne nous permet pas de retourner à la vie ruſtique des nos aïeux, tâchons du moins que nos femmes, plus aimables que leurs mères, tranſmettent à leurs enfans, avec leurs agrémens, des organes ſains & bien conformés. Si, pendant la groſſeſſe, il ſurvient quelque dérangement qui provienne de la foible diſpoſition de la mère, employons tous nos ſoins pour que l'enfant qu'elle nourrit dans ſon ſein n'en ſoit nullement affecté.

Dans une telle circonſtance, une femme prudente doit recourir aux conſeils d'un Médecin attentif: c'eſt ſur-tout dans les criſes des nerfs qu'elle en aura beſoin. Si les commotions qu'elles donnent ébranlent

toute la conſtitution d'une femme, quelle impreſſion ne font-elles pas ſur un foible germe qui ne peut ſe développer que dans la plus grande tranquillité des parties qui le renferment ?

Après avoir ainſi démontré la grande utilité que les femmes des villes peuvent trouver dans un Médecin-obſervateur, je vais tâcher de faire connoître les ſecours qu'il peut leur donner, ſelon les différentes eſpèces de ſymptômes nerveux qui peuvent ſurvenir pendant la groſſeſſe.

Quand le ſyſtême particulier des viſcères qui recèlent le fœtus pendant la groſſeſſe éprouve quelque dérangement, il porte le trouble dans toutes les fonctions animales. Pour prévenir cet inconvénient, il faut employer plus de précautions que de remèdes; il ne faut pas tout-à-coup changer le régime auquel la femme eſt habituée, même en le reconnoiſſant nuiſible : il faut apporter, dans les gradations de ce changement, les lumières d'un Médecin exercé; il faut introduire peu-à-peu les alimens ſains, les farineux nutri-

tifs de facile digeſtion, afin qu'on les puiſſe ſubſtituer entièrement aux ragoûts & aux autres mets dangereux, vers le temps où l'enfant en prenant plus de force, aura beſoin d'une nourriture plus abondante, & que le tempérament délicat de ſa mère ne pourroit lui fournir ſans cette ſage prévoyance.

Il arrive ſouvent qu'en négligeant un moyen ſi facile & ſi naturel, les femmes groſſes éprouvent des langueurs d'eſtomac, de pénibles digeſtions qui cauſent de violens maux de tête, & un dérangement fâcheux dans les nerfs déja trop faciles à irriter. Souvent encore, dans cette ſituation, l'ignorance vient ajouter à la maladie ; on ſaigne imprudemment la femme ſouffrante, & on la prive d'une ſubſtance déja trop difficile à régénérer chez elle : l'enfant ayant beſoin d'une portion de ſang pour ſubvenir à ſa nourriture, on le prive d'une partie de ſa ſubſiſtance.

Les maux de nerfs, dont les femmes enceintes ſont attaquées, ſe rapprochent toujours de quelques-unes des eſpèces

dont j'ai parlé dans les ſections précédentes. Mais, comme elles attaquent indiſtinctement un plus grand nombre de tempéramens, n'étant qu'accidentelles & dépendantes de l'état paſſager de la matrice, elles exigent des ſoins particuliers. Il ſembleroit, au premier coup-d'œil, que les affections nerveuſes des femmes enceintes devroient ſe rapprocher des vapeurs hyſtériques; cependant elles ſont d'une autre nature, & ſouvent même ces dernières ſont guéries par la groſſeſſe, ou au moins ſuſpendues.

Les femmes, dans leurs groſſeſſes, ſont diſpoſées, comme je l'ai dit, à des impreſſions fortes. On ne peut les tenir trop en garde contre l'eſſor de leurs paſſions; les ſecouſſes qu'elles en reſſentiroient leur ſeroient trop funeſtes. La nature médite ſes travaux en ſilence; & le calme eſt néceſſaire aux ouvrages qui ſortent de ſes mains.

La génération eſt un myſtère que des hommes de génie ont inutilement voulu pénétrer; de nouvelles tentatives pour ſuprendre ce ſecret, ne préſagent peut-être

que de nouvelles erreurs. L'électricité ouvre une vaste carrière aux Savans ; il est à desirer que leurs efforts ne demeurent pas sans succès ; les phénomènes de cet agent physique peuvent conduire par l'analogie à connoître quelques-uns des moyens que la nature emploie dans la génération, éclaircir nos doutes, & nous indiquer une meilleure route à tenir. On a déja soutenu qu'en électrisant davantage avant l'œuvre de la génération, deux individus destinés à y coopérer, ils sont par ce moyen mieux disposés à la fécondité * ; & je ne suis pas éloigné de croire qu'en les électrisant sans commotion au moment même, on ne puisse détruire toutes les causes de stérilité qui ne proviennent pas du mécanisme des organes. Peut-être que l'électricité, en agissant au même instant sur deux individus en contact, y déve-

---

* M. l'abbé Bertholon, dans son Ouvrage sur l'Electricité, rapporte qu'un Médecin de Lyon, ayant fait électriser un mari & sa femme qui n'avoient pu avoir d'enfans, deux mois après l'usage journalier de l'électricité, la femme est devenue grosse. . . .

loppe à peu près au même degré la sensibilité & la vie ; & communiquant par son effet aux différens organes, un ressort indépendant de leur constitution, il en peut résulter une sorte d'équilibre dans les mouvemens de la nature, favorable à ses desseins. Mes idées sur cet objet sont d'autant moins à négliger, que, si elles ne peuvent être aussi avantageuses qu'il y a lieu de le croire, du moins ne sauroient-elles être nuisibles.

Il faut maintenir la sensibilité des femmes enceintes dans une espèce d'équilibre, en réglant leurs occupations & leurs plaisirs de manière à les tenir dans un aussi grand éloignement du tumulte que de l'ennui, éviter tout ce qui peut leur causer des mouvemens trop brusques, ou jeter leur ame dans une langueur à laquelle elle n'a que trop de penchant. Un exercice modéré, des jeux qui ne captivent point l'esprit, la musique sur-tout, leur sont absolument nécessaires. Ce qui les environne doit respirer une gaieté douce, & les disposer à des idées riantes. A quoi peut

ſervir la fortune, ſi ce n'eſt à adoucir les ſouffrances de la vie, à en écarter les maux & les dangers ?

Cauſes des Maladies nerveuſes des femmes enceintes.

LES cauſes éloignées de ces maladies, ſont, comme nous venons de le faire ſentir, un régime contraire au tempérament, une conſtitution affoiblie par la molleſſe, les veilles, le défaut d'exercice & l'abus des plaiſirs, les mauvaiſes digeſtions qui en réſultent, &c. &c.

Les cauſes occaſionnelles ſont l'extrême mobilité & l'irritabilité générale des nerfs, augmentée par la diſpoſition actuelle de la matrice.

La cauſe immédiate eſt l'action mécanique de la matrice ſur les autres viſcères du bas-ventre, dont la vie particulière eſt gênée par la grande extenſion de cet organe; enfin, le changement paſſager qui en réſulte dans le ſyſtême d'équilibre de toutes les parties qui aboutiſſent au centre de cet organe.

Symptômes

Symptômes des Maladies nerveuſes des femmes encèintes.

LES ſymptômes de ces ſortes de maladies ſe rapportent preſque tous au viſcère qui en eſt la cauſe immédiate.

L'enfant ſe trouve gêné dans ſon accroiſſement, & fait ſentir à la mère une ſorte d'angoiſſe, une anxiété profonde; une vive douleur des nerfs y ſuccède, & cauſe des tiraillemens qui ſe prolongent de la matrice juſques dans les cuiſſes; elles s'étendent juſqu'aux reins, & fatiguent par des ſouffrances qu'on auroit peine à décrire, juſqu'à la région du foie.

Tous les viſcères du bas-ventre éprouvent des déſordres plus ou moins marqués, en proportion de la ſympathie qu'ils ont avec la matrice *.

* Les anciens Médecins, & principalement Hippocrate & Arétée, ont parlé des déſordres qu'occaſionnoient les différens états de la matrice, dans les organes ſympathiques. Nous aurions pu accumuler des citations ſur cette matière; mais nous penſons qu'elles ſeroient inutiles pour les Médecins, & ennuyeuſes pour les gens du monde.

Alors l'eſtomac ne ſauroit être diſpoſé à recevoir des alimens ; les convulſions l'agitent & produiſent des vomiſſemens pénibles ; la poitrine éprouve des reſſerremens qui, pour n'être qu'inſtantanés, n'en ſont pas moins inſupportables.

La tête eſt lourde & peſante, les yeux perdent leur éclat, la voix change, le cœur eſt agité par les palpitations ; les extrémités s'affoibliſſent, elles éprouvent quelquefois de la douleur, & même des gonflemens : en un mot, les ſens ſont affaiſſés, & ſemblent avoir perdu leur énergie.

Dans ces ſortes de maladies, ſi les foibleſſes, les ſyncopes, les pâmoiſons, ſont plus fréquentes que les convulſions, c'eſt que la matrice fait contribuer les autres organes à ces nouveaux beſoins, & par-là diminue leur vitalité naturelle, & fait naître les différens accidens dont je viens de parler. Le ſyſtême général de leur conſtitution étant changé, non-ſeulement elle influe ſur tous les organes qui lui ſont ſympathiques, mais encore ſur les paſſions qui y correſpondent.

Traitement des Maladies nerveuſes des femmes enceintes.

LE traitement offre quatre indications : 1°. l'état d'irritabilité de la matrice ; 2°. la diſpoſition trop mobile de tout le genre nerveux ; 3°. les digeſtions fatiguantes auxquelles il eſt eſſentiel de remédier, afin de protéger l'ouvrage de la génération ; 4°. les affections de l'ame qu'il faut modérer, & ramener la malade à une manière de vivre naturelle & ſubſtantielle.

§. I.

Il faut s'attacher à calmer l'irritabilité de la matrice, ſans toucher à ſa cauſe qui eſt trop connue pour ne pas exiger les plus grands ménagemens : on ne doit employer que les moyens les plus ſimples pour calmer ſon agitation, lorſqu'elle pourroit être funeſte à la vie du fœtus, par ſa violence, ou ſa durée.

Les anti-ſpaſmodiques légers ſuffiſent ordinairement ; & s'ils ne produiſent pas aſſez d'effet, on peut y ajouter les bains

tièdes. Le ſyſtême nerveux, qui ne cherche qu'à rétablir la ſérie des mouvemens dont il a beſoin, ſeconde lui-même ces remèdes, ſur-tout dans les jeunes femmes.

Mais, ſi la nature ſe refuſe à ces premiers moyens, on doit ſoupçonner un vice caché antérieur à la groſſeſſe, & qu'il faut rechercher, en examinant ſoigneuſement le tempérament de la malade. C'eſt d'après cet examen que l'on doit établir une méthode de curation dont le plan ſera raiſonné ſur le genre de vice qui affecte la matrice.

La variété infinie qui ſe trouve entre les différentes affections nerveuſes qui proviennent de la matrice, exigeroit des détails qui ne peuvent trouver place dans cet ouvrage, & ſur leſquels il faut s'en rapporter à l'expérience & à la pratique. Mais voici une obſervation générale qu'il ne faut pas perdre de vue : les Praticiens accuſent trop ſouvent l'interruption des règles de tous les accidens qui arrivent dans les commencemens de la groſſeſſe ; ils ne veulent pas s'accoutumer à regarder

la groſſeſſe comme un état naturel à la femme ; & parce qu'elle eſt enceinte, on eſt perſuadé qu'on ne ſauroit lui faire verſer trop de ſang ; tandis que les femmes de la campagne, celles qui vivent dans des climats où la médecine n'a point encore fait de progrès, jouiſſent d'une ſanté parfaite pendant la groſſeſſe, & accouchent heureuſement ſans jamais être ſaignées.

Ce n'eſt point l'interruption des règles qui cauſe les accidens trop communs dans la groſſeſſe des femmes de nos villes ; mais l'affoibliſſement trop ordinaire de leur conſtitution : par conſéquent, loin que la ſaignée puiſſe leur être utile, c'eſt peut-être un des plus grands fléaux qu'elles aient à redouter. Elles ont à peine aſſez de vie pour la partager avec la nouvelle créature qu'elles recèlent dans leur ſein ; & on veut leur ôter la meilleure partie de ce qui leur en reſte. Par cette erreur, les accidens redoublent & s'aggravent ; & on y ajoute encore tous ceux que la ſaignée peut produire. Ces derniers acci-

dens ſont ſans contredit les plus redoûtables. Si la femme enceinte triomphe, par ſa jeuneſſe, des maux que la ſaignée peut produire dans les premiers mois de la groſſeſſe, il eſt rare qu'elle puiſſe éviter ceux qui ſurviennent vers la fin & après la couche. Les ſaignées diſpoſent la matrice aux évacuations ſanguines, & provoquent par cet effet les fauſſes-couches dans les premiers temps de la groſſeſſe. A une époque plus avancée, elles relâchent la matrice, & la diſpoſent mal aux fonctions qu'elle doit remplir. Dans tous les temps, elles épuiſent les forces des femmes; elles uſent leur vie, & leur cauſent une vieilleſſe prématurée.

Il eſt quelques tempéramens ſanguins auxquels ce genre de ſecours peut être néceſſaire pendant la groſſeſſe, comme dans les autres momens de la vie; mais elle eſt ſur-tout dangereuſe aux tempéramens bilieux & flegmatiques.

Il ne faut pas ſe méprendre aux gonflemens de quelques veines, qui ſembleroient prouver une difficulté dans la cir-

culation pendant la grossesse *, ni à quelques symptômes qui semblent annoncer que le sang est porté à la tête. A ce premier aspect, tout Médecin semble devoir être disposé à ordonner la saignée. Mais si l'on réfléchit que la cause de tous ces symptômes est purement mécanique, on trouvera plus convenable d'employer des moyens doux qui rétabliront l'égalité, autant qu'il est possible, dans la circulation, en attendant patiemment l'instant qui doit mettre fin à cet état pénible.

L'usage du quinquina pris en petite dose, & les infusions légères de végétaux amers, sont très-propres à établir l'équilibre de la circulation du sang pendant la grossesse, en même temps qu'ils facilitent les digestions, & font éviter aux femmes ces

* Rien de si commun que de voir survenir l'hydropisie dans ces cas; ou au moins l'infiltration du tissu cellulaire des parties inférieures, lorsque l'on emploie la saignée, parce que ces accidens proviennent de la pression de la matrice sur les artères iliaques, & que la saignée ne sauroit y remédier : mais, en affoiblissant toute la constitution, elle dispose à l'hydropisie.

déréglemens d'appétit ſi ſouvent dangereux *.

OBSERVATION.

Une femme de vingt-deux ans étoit groſſe pour la quatrième fois ; ſes trois premières groſſeſſes avoient été pénibles ; ſon tempérament étoit bilieux-ſanguin : elle digéroit mal ; & pour y remédier, on la ſaignoit tous les mois : loin qu'elle en fût ſoulagée, ſes ſouffrances redoubloient ; elle étoit ſans force, accablée de langueur ; elle vomiſſoit tous les jours : ſes accouchemens avoient été faciles, mais ſuivis de pertes qui l'avoient laiſſée dans un état de foibleſſe ſi grand, qu'on avoit craint pour ſa vie.

La fièvre de lait avoit un caractère humoral ; elle avoit duré à-peu-près trois ſemaines, dans les trois premiers accou-

* Les Négreſſes dans nos Iſles de l'Amérique, ont le plus grand ſoin de faire uſage des végétaux amers, dont elles connoiſſent parfaitement la vertu ; par ce moyen elles ne vomiſſent jamais, ne ſont jamais ſaignées, & accouchent heureuſement.

chemens. Enfin, les forces revenoient si lentement, que sa santé restoit très-chancelante dans l'intervalle des grossesses. C'est ainsi que s'étoient écoulées les premières années de son mariage, & les plus belles de sa vie.

Ce ne fut qu'au commencement de sa quatrième grossesse que je fus appelé ; je lui prescrivis un régime fortifiant, un exercice suffisant & réglé, & je supprimai sur-tout les saignées : je la purgeois doucement tous les mois ; & remarquant que la bile étoit disposée à s'arrêter dans le foie ; j'avois soin de la faire couler par l'usage des plantes nitreuses & amères. Vers le milieu de la grossesse, pour fortifier sa constitution, & appaiser les commotions nerveuses qui étoient fréquentes, je lui fis prendre quelques bains de rivière, qui réussirent parfaitement : tous les accidens cessèrent, l'accouchement fut heureux, le rétablissement très-prompt ; enfin l'enfant provenu de cette couche est le mieux constitué de sa petite famille. Le tempérament de la mère a repris sa pre-

mière vigueur ; & un cinquième accouchement a été encore plus heureux.

§. II.

On remédiera à la diſpoſition trop mobile de tout le genre nerveux, par l'uſage des antiſpaſmodiques que nous avons déja indiqués pour les circonſtances analogues, dans les ſections précédentes.

OBSERVATION.

Une femme de vingt-ſix ans avoit déja fait quatre fauſſes couches ; & les précautions que l'on avoit employées pour l'en garantir avoient produit l'effet contraire : on avoit toujours inſiſté ſur la ſaignée, les délayans & autres moyens ſemblables.

Le deuxième mois de ſa cinquième groſſeſſe étoit écoulé, lorſque je fus appelé ; je reconnus bientôt qu'une ſenſibilité exceſſive de tout le genre nerveux avoit été la cauſe des fauſſes-couches. La malade étoit d'un tempérament ſanguin-flegmatique, ayant les ſolides très-lâches, les digeſtions difficiles, le ventre mal ré-

glé, les ſpaſmes & les convulſions fréquentes : le vomiſſement étoit habituel, les ſécrétions peu abondantes, le pouls ſerré & inégal.

Pour remédier à tous ces accidens, j'ordonnai la décoction des feuilles d'oranger, & quelques autres antiſpaſmodiques. Je lui fis garder la chambre, ne lui permettant que très-peu de mouvement de corps & d'eſprit : je lui fis prendre les bains dans l'eau preſque froide ; je preſcrivis un régime fortifiant & adouciſſant, & je ne permettois de ſortir que dans un air ſec & frais : je la conduiſis par degrés à aller prendre les bains à la rivière, les interrompant quelquefois par des bains domeſtiques ; & rétabliſſant ainſi ſes digeſtions avec la force de ſes nerfs, & ménageant ſon ſang, elle parvint heureuſement au terme qu'elle deſiroit d'atteindre.

§. III.

Les digeſtions devant fournir à une double exiſtence, le Médecin prudent doit avoir grand ſoin de les favoriſer.

Pour y parvenir, le moyen le plus efficace eſt ſans contredit l'uſage des amers; ſans eux il ſeroit difficile de preſcrire un régime ſalubre & nourriſſant, parce que les caprices de l'eſtomac ſeroient ſans nombre, & que les appétits déréglés dérangeroient ſes projets.

Il n'y a que les amers qui puiſſent prévenir les vomiſſemens que beaucoup de femmes éprouvent fréquemment pendant les groſſeſſes: quand les vomiſſemens ſurviennent, le Médecin eſt forcé d'abandonner le choix des alimens à l'inſtinct qui les fait deſirer, & les femmes ſe livrent alors ſans réſerve à ces goûts bizarres qui peuvent altérer leur ſanté pour le reſte de leur vie. Quel cas ne doit-on pas faire d'un remède auſſi utile que les amers, & pourtant auſſi ſouvent négligé?

Indépendamment du ſalut de la mère, les premiers élémens de la vie de l'enfant étant ſolidement combinés, contribuent à lui procurer la ſanté dans tous les âges.

§. IV.

Les femmes grosses doivent être attentives à maintenir leur ame dans une douce paix ; le tumulte des passions détourne la nature de son travail, & elle ne sauroit être distraite qu'aux dépens de son ouvrage. Les accens variés de la musique sont très-propres à amuser l'esprit des femmes enceintes, sans leur donner une occupation pénible. Lorsqu'on est pénétré de chagrin, on ne sauroit goûter les plaisirs que la musique procure. Lorsqu'on est troublé par les vives agitations de la joie & du plaisir, on ne peut pas lui donner toute l'attention qu'elle exige, ni en bien sentir l'avantage. Mais, dans les momens sédentaires de la grossesse, les femmes doivent en sentir tout le prix & tous les attraits. Consolatrice, elle les accompagne dans les momens de solitude ; elle fait encore leurs délices au milieu de la société : elle peut enfin les empêcher de s'appercevoir des privations que leur état leur impose. Plus recueillies, plus sensibles que dans les au-

tres momens de la vie, quels agrémens ne doivent-elles pas retirer d'un art qui parle à la fois aux ſens & à la penſée; & qui, vif comme les premiers, & fugitif comme les derniers, prend ſucceſſivement les accens de tout ce qui reſpire, de toutes les paſſions & de tous les plaiſirs?

L'uſage de la muſique eſt infiniment préférable pour les femmes, pendant leur groſſeſſe, à celui de la lecture la plus amuſante, & même à l'agrément de la converſation. Elle réunit le double avantage d'intéreſſer, par le plaiſir qu'elle procure, & d'attendrir, en échauffant les ſentimens, mais ſans que l'ame ſoit agitée de ces commotions fortes & durables que produit le déchaînement des paſſions: la flexibilité de ſes mouvemens, l'harmonie de ſes accens, remuent doucement nos organes, & procurent à l'ame une alacrité bienfaiſante qui donne plus d'expanſion à la vie, ſans fatiguer ſon principe.

Les accidens nerveux qui peuvent être la ſuite des couches, ſont ſans nombre: le travail violent de la nature pendant

l'accouchement, laiſſe dans tout le genre nerveux un ébranlement qui doit exiger des ſoins dans la ſuite ; mais comme ils ſe rapportent aux différentes indications que nous avons parcourues dans le cours de cet ouvrage, cette matière n'exige plus aucun détail particulier. En finiſſant cette ſection, nous croyons devoir parler un moment de l'allaitement.

De grands hommes, des auteurs célèbres, obſervateurs attentifs de la nature, ſe ſont réunis pour engager les femmes à nourrir elles-mêmes leurs enfans : leurs conſeils étoient ſages, mais ils n'ont pas toujours produit l'effet qu'ils en avoient attendu. Sans doute une femme d'un tempérament robuſte & bien conſtitué, doit allaiter ſes enfans ; c'eſt une partie de ſes devoirs. A Dieu ne plaiſe que nous voulions la détourner d'un ſoin ſi précieux, ni l'approuver ſi elle tenoit une conduite contraire ! Mais il n'en eſt pas ainſi des femmes de la cour & de la ville : nées la plupart de mères auſſi débiles qu'elles, il ſemble qu'elles aient échangé toutes leurs

forces contre les agrémens & les grâces. Comment pourroient-elles nourrir leurs enfans, elles dont la constitution est si délicate, elles dont l'estomac est si foible, qu'il peut à peine suffire à leur existence? Elles ont pour la plupart une belle ame & de mauvais organes : c'est cette ame qui leur a fait accueillir avec enthousiasme les leçons des Philosophes; elles ont cru ajouter à leurs plaisirs, en étendant les devoirs de la maternité : ce sont ces organes affoiblis, qui ne leur ont pas permis d'atteindre le but qu'elles s'étoient proposé par dévouement maternel. Combien n'en voyons-nous pas, victimes de leur tendresse & de leur impuissance, cherchant en vain à retrancher de leur vie, pour étendre & perfectionner celle de leurs enfans! Elles ne doivent pas s'imposer des devoirs qu'elles ne peuvent remplir. Un enfant, sorti avec effort des entrailles d'une femme trop délicate, a besoin, en naissant, d'une nourriture saine, & dans la suite assez abondante pour qu'elle puisse corriger du moins la foiblesse de sa constitution; il la trouvera

auprès

des campagnes, tandis que les ſoins attentifs de ſa mère, ne pouvant ſuppléer ni à l'abondance, ni à la qualité de ſon lait, ne ſerviroient qu'à le rendre plus débile.

Ne vous trompez donc plus, mères trop tendres; conſultez vos forces autant que vos devoirs; & puiſque vous ne ſauriez changer votre exiſtence, ni peut-être même renoncer à vos goûts, à votre luxe, ni à tout ce qui corrompt votre tempérament, n'en faites pas partager l'influence à vos jeunes enfans: en croyant leur donner des marques de tendreſſe, vous deviendriez leur ennemie.



RÉSUMÉ

DE TOUT CE QUI PRÉCÈDE.

Nous avons cherché à démontrer dans cet ouvrage, que les maladies nerveuſes tiroient le plus ſouvent leur origine des tempéramens affoiblis par des paſſions vives, une imagination active & des jouiſſances trop multipliées. Cette grande vérité a été démontrée par la comparaiſon que nous avons faite de la vie molle & voluptueuſe des habitans des villes avec celle des habitans des campagnes, & par les effets qui en réſultent.

Les fauſſes jouiſſances que l'art a inventées pour agrandir notre exiſtence, ne tendent qu'à la détruire ; & les efforts qu'il en coûte à la nature pour ſoutenir des mouvemens ſi rapides, changent en maux tous les biens qu'elle nous avoit deſtinés.

Cependant les paſſions, les affections de l'ame ne ſont pas toujours la cauſe des maladies vaporeuſes; c'eſt quelquefois dans

le désordre matériel qu'il faut la chercher.

Les hommes sont aussi tourmentés par les maux de nerfs ; mais ces maladies exercent de plus grands ravages chez les femmes. La nature, qui s'est surpassée en les comblant de ses dons les plus agréables, n'a pu les garantir des maux qui correspondent à cette constitution, qu'elle semble plutôt leur avoir donnée pour faire notre bonheur que pour assurer le leur.

Tout ce qui tient à la délicatesse, à la sensibilité & au sentiment, est dans un accord parfait chez les femmes ; toujours vous les voyez prêtes à s'attendrir sur nos maux, & empressées à les réparer : il semble que la nature ait placé en elles la source du sentiment, comme celle de la vie & la conservation de l'espèce humaine.

Cette expansion de l'ame qui leur est si naturelle, est souvent funeste à leur tranquillité. Pourquoi les jeux & les plaisirs que nous cherchons auprès d'elles n'y fixent-ils pas leur bonheur ? Hélas ! elles semblent ne le connoître que pour le répandre sur tout ce qui les environne.

Dans la foule des livres qui ont été faits ſur les maladies nerveuſes, il y en a peu de bons; les Auteurs de ce petit nombre d'ouvrages diſtingués connoïſſent les mœurs de leur ſiècle; & cette ſcience eſt abſolument néceſſaire pour calculer la marche, le développement, & ſur-tout le traitement de ces maladies. C'eſt après l'avoir étudiée, que j'ai entrepris cet ouvrage.

Je l'ai deſtiné à la portion la plus intéreſſante de l'humanité, & je deſire qu'il ſoit utile aux femmes, qu'il puiſſe affermir leur ſanté & prolonger leur vie.

La conſtitution phyſique des femmes offre toujours des indications particulières pour le traitement de toutes leurs maladies; & ce n'eſt que par une étude ſuivie, des réflexions approfondies, & une ſuite d'obſervations, que l'on peut s'inſtruire à fond du tempérament des femmes en général, & en particulier de ſon influence ſur les mouvemens de l'ame.

Ces connoiſſances apprendront les modifications différentes qui ſont utiles, ſoit au phyſique, ſoit au moral, & les moyens

de les donner dans le traitement de toutes leurs maladies.

Une pareille étude exige ſans doute toute l'application d'un Médecin, tous les momens de ſa vie ; mais quoi de plus ſatisfaiſant que de s'y livrer ? A combien de ſentimens ne ſacrifie-t-on pas à la fois ?

La nature, en ſuivant la même route dans la formation & le développement de tous les individus de notre eſpèce, a cependant ſignalé ſon pouvoir d'une manière mieux marquée dans la conſtitution intime des organes de la femme : leur extrême fineſſe, qui correſpond ſi bien avec la deſtination de leur vie, eſt ſupérieure aux dons que nous avons reçus de la nature ; mais c'eſt dans leur rapprochement que l'on voit le complément de ſon ouvrage & ſon plus rare chef-d'œuvre.

La Médecine de l'eſprit n'eſt point une chimère, & c'eſt ſur-tout chez les femmes qu'elle eſt utile. L'activité de leur imagination, contracte ſouvent des directions nuiſibles à l'économie de leur conſtitution ; & c'eſt au Médecin à en modérer les effets,

en même tems qu'il cherche à en détruire la cause.

Un semblable travail est bien digne d'occuper & son esprit & son cœur. Qu'il est heureux de trouver dans son art les moyens de rétablir l'équilibre entre l'existence physique & l'existence morale, & d'assurer par là des jours tranquilles à celles de qui dépend le bonheur des nôtres !

Les maladies nerveuses se multiplient tous les jours dans les grandes villes; & les maladies aiguës, au contraire, diminuent: la raison de ce changement est plus morale que physique.

Si j'osois me permettre de faire un reproche aux femmes, de la vie qu'elles mènent dans les grandes villes, je leur dirois que l'emploi qu'elles font du temps, est presque toujours une contradiction que la nature essuie.

Le jeu, les spectacles, les bals, les fêtes, réussissent souvent mal à les distraire & les amuser : il n'y a de plaisir réel & sans danger, que lorsqu'il est un besoin de la nature.

Que j'aimerois, pour les femmes, des ſpectacles propres à multiplier l'exercice du corps, en les appelant ſans ceſſe d'un lieu à l'autre, par l'attrait puiſſant de la diverſité! Que j'aimerois un ſpectacle en plein air, dans des boſquets, ſous des ombrages, où les illuſions de la perſpective étendroient les idées riantes dont il ſeroit ſi utile de les occuper; où les bâtimens, enfin, ne ſeroient que des aſyles préparés contre l'orage!

Mais dans les ſalles de ſpectacles, où les femmes courent ſe renfermer, elles y reſpirent à peine; elles y déploient tous les reſſorts de leur ame, & la commotion qu'en reçoivent leurs organes, détruit profondément leur équilibre. La preuve en eſt dans les vapeurs dont elles ſont ſi ſouvent attaquées, même long-temps après la repréſentation de ces tragédies, dont les cataſtrophes ſont ſi terribles.

Le repos de l'ame & du corps eſt interrompu: le jour fuit, & la nuit s'écoule, ſans que ſon calme, qui ſe répand ſur toute la nature, ait étendu ſa douce in-

fluence ſur celles qui en avoient un beſoin ſi preſſant.

Les momens qui reſtent aux femmes, ſont ceux qu'elles dérobent au plaiſir. Elles les emploient par fois à la lecture ; mais quelles lectures choiſiſſent-elles ? Toujours celles qui, enflammant leur imagination, portent dans leurs ſens un feu qui les dévore & les conſume.

Si les paſſions s'allument dans de pareilles circonſtances, que leur développement eſt funeſte ! La raiſon s'égare, le jugement ſe perd, les ſens ſont dans un déſordre affreux ; les ſpaſmes, les convulſions ſurviennent : la nature eſt dans un trouble effrayant ; elle ſe débat longtemps, mais en vain : elle ne peut ſortir de ces angoiſſes qu'après de longs combats. Si les ſens alors reprennent leur équilibre, s'il s'élève un rayon de lumière dans la raiſon, c'eſt pour éclairer l'accès qui vient de ſe calmer, pour montrer le danger des nouvelles tempêtes, & pour en nourrir les alarmes.

Voyez, femmes aimables & ſenſibles,

combien de maux vous menacent ! mais apprenez à les méprifer, en faifant ufage des moyens que nous vous avons propofés; & en vous devenant utiles, ils nous rendront votre exiftence plus chère.

Nous avons tâché de donner la définition des maladies nerveufes ; mais cette tâche étoit trop difficile à remplir pour que nous puffions nous flatter de n'avoir rien laiffé à defirer fur cette matière. Les maux de nerfs fe confondent avec prefque toutes les maladies ; & un Médecin éclairé ne reconnoîtra pas fans peine, dans fa pratique, leur influence, & l'efpace qu'elles occupent dans les maladies avec lefquelles elles fe compliquent : mais une ligne de démarcation feroit d'autant plus difficile à tracer, que les fymptômes nerveux fe multiplient toujours en raifon du tempérament & des circonftances morales dans lefquelles fe trouve la malade. Il ne nous a donc été poffible que de donner un plan général, c'eft-à-dire, celui qui renferme le plus de cas particuliers.

Les caufes qui portent le défordre dans

les mouvemens nerveux ſont trop multipliées, & leur nature trop cachée, pour nous permettre d'entrer dans aucun détail ſur cette matière, mais on n'eſt pas réduit à la même obſcurité, pour calculer leurs effets : les différens ſymptômes qu'ils font naître, annoncent viſiblement le défaut d'équilibre dans la diſtribution de la ſenſibilité & de la mobilité : la foibleſſe marquée dans certains organes, & l'excès de vie dans d'autres, en ſont la preuve.

Les effets de la ſympathie nerveuſe ſont de même très-ſenſibles ; mais leur cauſe n'en eſt pas moins obſcure. Nous ne nous flattons point d'en avoir donné une explication bien lumineuſe ; & notre ſyſtême ſur cette matière, pour être plus probable que quelques autres, n'en eſt cependant pas plus facile à prouver : peut-être un jour quelque génie obſervatenr enrichira la Médecine de cette découverte, qui nous conduiroit à d'autres découvertes plus intéreſſantes encore.

La cauſe immédiate des maladies nerveuſes, par exemple, ſeroit une décou-

verte digne du plus grand génie. Pour nous, nous n'avons fixé nos regards que ſur les premiers produits de la cauſe immédiate des maux de nerfs ; nous avons cherché à donner l'explication de tous les ſymptômes nerveux; & la liaiſon intime du moyen que nous avons adopté, avec la cauſe dont il émane, nous a engagé à le mettre à la place de la cauſe elle-même, ne pouvant remonter juſqu'à elle.

Il nous a ſemblé que les maladies nerveuſes ne pouvoient être traitées avec ſuccès ſans être diviſées: cette diviſion ſans doute ſeroit immenſe, ſi l'on vouloit marquer toutes les nuances qui différencient ces maladies: mais nous avons cherché à connoître les différens caractères des maladies nerveuſes afin de fixer leur diviſion; & nous ne nous ſommes point arrêtés aux nuances qui multiplieroient cette diviſion à l'infini.

Quoique la nature ait affecté une bizarrerie & une inconſtance extrême dans la marche des maladies nerveuſes, cepen-

dant elle y laiſſe appercevoir des lignes de démarcation, où nous ſommes forcés d'appercevoir un caractère & des ſymptômes différens. C'eſt cette oppoſition dans les caractères des maladies nerveuſes, qui nous a engagé à les diviſer : elle eſt ſans doute occaſionnée par la différence des tempéramens. Si on étudioit à fond cette matière, nous penſons qu'elle fourniroit les connoiſſances les plus utiles à la Médecine ; elle pourroit inſtruire ſur le principe, le développement & la terminaiſon de ces maladies, & donner les moyens de les ſuivre avec plus de ſûreté, après avoir découvert leur germe dans le tempérament, & calculé d'avance la marche que ſon développement doit avoir. De telles connoiſſances agrandiroient ſans doute nos idées & nos moyens en Médecine ; & peut-être jetteroient-elles quelque clarté ſur la métaphyſique de l'ame, en laiſſant entrevoir le principe qui la dirige.

Nous avons donc diviſé les maladies nerveuſes en trois eſpèces dont le carac-

tère eſt aſſez diſtinct & ſéparé, pour être facilement apperçu dans la pratique, & indiquer un traitement différent.

Nous avons nommé la première eſpèce : *Maladie nerveuſe avec matière & léſion organique.* Ses cauſes ſont un tempérament bilieux-flegmatique, des amas d'humeurs, ou des léſions particulières dans les viſcères du bas-ventre. Son ſiège eſt conſtamment dans les premières voies ; tous les ſymptômes annoncent que ces organes ſont primitivement affectés. Le traitement doit être meſuré ſur la marche de cette maladie, dont le caractère indique la léſion primitive.

Dans la ſection qui traite de cette eſpèce de maladie nerveuſe, nous avons décompoſé ſes élémens ; & c'eſt d'après cette opération que nous avons établi le plan du traitement qui lui convient. C'eſt dans cette ſorte de maladie nerveuſe que l'imagination, les paſſions & les affections morales ont le moins d'empire. L'ame eſt quelquefois tourmentée ; mais c'eſt toujours le déſordre matériel qui la trouble.

Les maladies mélancoliques & hypocondriaques des hommes, rentrent dans cette eſpèce de maladie nerveuſe.

Nous avons appelé la ſeconde eſpèce: *Maladie nerveuſe hyſtérique.*

Les cauſes de cette maladie ſont un tempérament bilieux-mélancolique, des léſions particulières à la matrice, &c.

Cette eſpèce de maladie nerveuſe eſt abſolument différente des autres : la matrice eſt le ſeul organe primitivement affecté, & tous les ſymptômes qui ſe déclarent, attaquent ordinairement les organes dont la ſympathie avec la matrice eſt la mieux marquée : les paſſions correſpondantes à ce viſcère ont une marche très-rapide, & ſouvent funeſte aux femmes qui les éprouvent.

Le traitement, pour être heureux, doit avoir en vue de détruire le vice de la matrice, de changer la direction des humeurs qui ſe portent ſur cet organe : leur âcreté changeant ſa vitalité naturelle, imprime aux nerfs une irritabilité qui les éloigne de leur ſenſibilité conſtitutive.

Nous avons dénommé la troiſième eſpèce : *Maladie nerveuſe avec relâchement des ſolides, & dégénération des humeurs.*

Ses cauſes ſont un tempérament ſanguin-flegmatique, des paſſions malheureuſes, &c. &c.

Les ſymptômes de cette maladie ſemblent affecter davantage le moral que le phyſique. L'ame eſt ſouvent tourmentée par des idées ſombres & mélancoliques ; le preſſentiment & la crainte la fatiguent quelquefois : il ſemble qu'elle cherche tout ce qui peut l'affliger, & qu'elle ne puiſſe ſe débarraſſer d'un nuage ſombre qui l'environne.

Le phyſique paroît affoibli ; toutes ſes opérations ſont mal prononcées ou mal achevées ; la langueur s'étend ſur tous ſes mouvemens, & porte ſon caractère dans tout ce qui arrive dans cette eſpèce de maladie nerveuſe.

Son traitement eſt preſque toujours moral ; c'eſt en rendant à l'ame la paix & la tranquillité, que l'on doit eſpérer de rétablir l'équilibre dans les mouvemens moraux.

J'ai cru devoir ajouter à ma ſeconde édition le traitement des maux de nerfs des femmes enceintes : l'intérêt qu'elles inſpirent dans cet état ſi reſpectable, a été le motif de mon travail.

La ſenſibilité des nerfs eſt augmentée au plus haut degré pendant la groſſeſſe : on pourroit même croire qu'elle eſt, pour ainſi dire, déroutée. C'eſt pourquoi les fantaiſies, les goûts & les deſirs ſe portent au haſard ſur toutes ſortes d'objets, ſans aucun motif raiſonné : c'eſt alors que les femmes ont beſoin de toute la tendreſſe qu'elles inſpirent. Combien de zèle & de ſoins ne doivent pas leur prodiguer ceux qui les entourent, pour écarter d'elles les accidens & les dangers qui les menacent !

C'eſt ſur-tout chez les femmes favoriſées de la fortune, que ces précautions ſont plus néceſſaires, pendant la groſſeſſe. Accoutumées à une vie douce & faciles, à des alimens recherchés, la jouiſſance prévient toujours le beſoin ; & ces ſortes d'alimens conviennent peu à leur tempérament, qui n'eſt fortifié par aucun exercice.

Leur

Leur imagination ſeule travaille, & nuit à des organes trop foibles pour ſupporter toute ſon activité. La nature ſemble en elles avoir payé un tribut à la délicateſſe & aux grâces.

Il faut, dès les premiers temps de la groſſeſſe, accoutumer les femmes par degrés à des nourritures plus convenables à leur état, afin de ſuppléer, autant qu'il eſt poſſible, à la foibleſſe de leur conſtitution, & en procurer une meilleure à leur enfant. Pour y parvenir, il eſt bien eſſentiel de garantir la mère des criſes de nerfs: les commotions qu'elles lui donneroient ſeroient funeſtes au germe qui ſe développe dans ſon ſein.

Les maladies nerveuſes dont les femmes ſont attaquées pendant la groſſeſſe, ſe rapprochent toujours de quelques-unes des eſpèces dont j'ai parlé dans les Sections précédentes; mais l'état paſſager de la matrice leur donne un caractère particulier qui doit les faire enviſager à part, ſoit pour le pronoſtic, ſoit pour le traitement.

Je ne me flatte pas d'avoir donné des

vues bien lumineuſes ſur la génération ; il eſt réſervé aux hommes de génie de pénétrer dans le ſanctuaire de la nature , & d'éclaircir ce myſtère : ſi quelques jours l'électricité leur fraye une route nouvelle pour arriver juſqu'à la vérité ; ſi mes idées ſont expliquées, ſi mes conjectures ſe vérifient, je me croirai trop heureux.

Les femmes doivent paſſer le temps de leur groſſeſſe dans le calme & la tranquillité ; tous les excès leur ſont funeſtes : les agitations du plaiſir, les commotions que donnent les paſſions, l'ennui, la triſteſſe, le chagrin, ſont des écueils qu'il faut prévoir , & qu'on doit leur éviter.

Les cauſes des maladies nerveuſes qu'éprouvent les femmes pendant le temps de la groſſeſſe, ſont le défaut d'exercice , l'abus du plaiſir, une conſtitution affoiblie par la molleſſe, &c. &c.

Les ſymptômes ſont les réſultats des cauſes ci-deſſus ; & je les ai décrits, autant qu'il a été en moi, dans la Section qui traite de ce genre de maux de nerfs.

J'ai de même donné tous mes ſoins à

leur traitement ; & j'ai indiqué, autant qu'il m'a été possible, les précautions que cet état exige : elles sont sans nombre, & on ne sauroit leur donner une trop grande attention, puisqu'elles influent essentiellement sur la vie.

J'ai fini cette Section, qui termine mon ouvrage, par un avis salutaire que je donne aux femmes: c'est de confier l'allaitement de leurs enfans à une femme robuste, lorsqu'elles ne sont pas en état de remplir ce devoir de la maternité. J'ai tâché de rassurer leur tendresse contre cet abandon maternel : la nature a borné leurs devoirs, en même temps qu'elle a limité leurs forces ; mais, ainsi que leurs sentimens, elles veulent trop loin les étendre ; & le nouvel objet qui vient de les partager en deviendroit bientôt la victime, si on ne leur faisoit reconnoître leur impuissance.

En remplissant ce plan de la manière qui nous a paru la plus convenable au Public, qui craint l'obscurité des définitions, & les observations diffuses, voici le fruit que nous avons attendu de notre

Ouvrage: les hommes, en le liſant, prendront une idée claire & préciſe de ces maladies de nerfs, que la plupart regardent comme imaginaires dans les commencemens, & qui finiſſent preſque toujours par troubler le bonheur de leur famille, en les allarmant ſur les jours de leurs femmes. Les femmes, mieux inſtruites, ſeront plus attentives à prévenir les progrès de ce genre de maladies, & à en éviter les cauſes phyſiques & morales. Celles chez qui le déſordre des nerfs ſe ſera déclaré depuis long-temps, apprendront à reconnoître les ſymptômes progreſſifs de ces maladies dangereuſes, à y appliquer un traitement ſimple & proportionné, qui, s'il n'eſt pas toujours d'une efficacité auſſi prompte que nous l'aurions deſiré, ne ſera du moins ni dangereux ni contraire. Enfin, ſi les gens de l'Art n'ajoutent point à leurs lumières ni à leur expérience, en liſant mes obſervations & les méthodes que j'indique, ils ajouteront à l'inſtruction générale, par les réflexions qu'elles pourront occaſionner, par les

nouvelles découvertes qu'ils pourront faire en vérifiant ce que j'annonce, & par leurs critiques même, que je recevrai avec reconnoiſſance, & dont j'eſpère que tout le monde pourra profiter : mais s'il s'en trouvoit de déraiſonnables & d'injuſtes, les ſoins que je dois à ma profeſſion ne me laiſſeroient pas le temps d'y répondre.

F I N.

TABLE
DES MATIERES.

A.

AIMANT électrisé ; paroît avoir été employé par M. Mesmer, dans son traitement des maladies. Il est possible que l'électricité & le magnétisme aient été considérés comme des fluides analogues entre eux, & peut-être sont-ils les mêmes ; il est possible que la même cause qui attire le fer, qui fait gronder le tonnerre, fasse mouvoir & sentir l'homme. Cependant, comme il est avéré que l'aimant, même électrisé, n'opère pas sur tous les individus ; qu'il agit sur quelques-uns malheureusement, témoin l'homme à demi sourd, qui l'est devenu entièrement après avoir été touché à l'oreille ; qu'il ne guérit que quelques symptômes des maladies des nerfs, sans détruire entièrement le mal ; ce remède ne peut mériter à son auteur qu'un succès éphémère & équivoque. Pages 116, 117.

Allaitement ; conseillé aux femmes par de grands hommes, par des auteurs célèbres, n'est point une loi pour toutes. Que des femmes d'un tempérament robuste & bien constitué allai-

sent leurs enfans, c'est un devoir pour elles; & non pour les femmes de la cour & de la ville : nées la plupart de mères aussi débiles qu'elles, il semble qu'elles aient échangé toutes leurs forces contre les agrémens & les graces; victimes de leur tendresse & de leur impuissance, elles chercheroient en vain à retrancher de leur vie pour étendre & perfectionner celle de leur enfant. 207, 208, 209, 210.

F.

FEMMES; la différence de celles qui habitent les grandes villes, d'avec celles qui vivent à la campagne : pourquoi les unes sont sujettes aux vapeurs, & les autres ne l'y sont pas. 1, *& suiv.*

Ne sont pas les seules sujettes aux vapeurs; cette maladie ayant atteint les hommes qui ont voulu trop leur ressembler. 6.

Quel moyen la Médecine peut employer pour prévenir en elles les maladies vaporeuses. 1, 7.

Leur constitution diffère infiniment de celle des hommes, 12 *& suiv.*

Les effets qui en résultent. 13 *& suiv.*

Sans le luxe, les femmes n'eussent point connu les vapeurs. Avant que les Romains eussent fait la conquête de l'Asie, les Dames Romaines n'y

étoient point ſujettes : mais à cette époque, la vie molle & voluptueuſe des Aſiatiques s'introduiſit dans Rome, & les femmes devinrent vaporeuſes. 15.

En perfectionnant la fineſſe de leurs ſens, les femmes augmentent la cauſe de leurs vapeurs. 16.

D'après leur conſtitution phyſique, il eſt aiſé d'expliquer les variations de leur caractère, la vivacité de leur eſprit, qui produit ſans effort les images les plus riantes, & les anime des couleurs les plus ſéduiſantes ; don précieux que leur a fait la nature, pour compenſer en elles ce qui leur manque du côté de la profondeur des idées, de la force de la raiſon, du génie créateur, qui ſont l'apanage de l'homme. 17.

Les paſſions haineuſes ne ſont point naturelles aux femmes ; leurs paſſions naturelles ſont toutes affectueuſes & douces. 18.

Les défauts de la morale qu'on leur enſeigne, ſource de tous les combats intérieurs des ſens & de la raiſon, qui choquent & tendent leurs organes juſqu'à cauſer en elles un ébranlement général. 22, 22.

Combien le genre de vie qu'elles ont adopté dans les grandes villes, & ſur-tout à Paris, nuit à leur ſanté ! combien le jeu, les vins recherchés, les liqueurs prennent ſur elles ! com-

bien enfin la lecture des romans modernes enflamme & exalte leurs paſſions ! 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37.

Parallèle des femmes livrées aux faux plaiſirs, aux paſſions fougueuſes, à l'inaction & à la molleſſe, avec ces femmes aimables & vertueuſes, qui, tendres compagnes de leurs époux, les ſuivent par-tout, cultivent l'éducation de leurs enfans, & donnent l'exemple des exercices & des travaux convenables à leur ſexe. 39, 40.

Les femmes ſont ſur-tout intéreſſantes dans l'inſtant où elles ſont près de mettre au jour le dépôt que la nature leur a confié, pour ſe régénérer elles-mêmes, donner aux hommes de nouveaux objets de tendreſſe & de plaiſir. 183.

C'eſt dans cet état reſpectable qu'elles ont beſoin de tous les ſoins, de toute l'attention de ceux dont elles partagent le ſort. Elles exigent en même tems les ſecours d'une médecine prévoyante, & les regards pénétrans d'un Phyſicien éclairé. Ces ménagemens ſont indiſpenſablement néceſſaires aux femmes qui ſont accoutumées, par l'abus même des richeſſes, à des alimens agréables, mais ſouvent dangereux. Toute leur organiſation ſe reſſent de cette manière de vivre ; leur tempérament en eſt affoibli. Il faut donc changer,

pour ainsi dire, leur constitution dès le commencement de leur grossesse, les ramener par degrés à une nourriture plus substancielle. Sans cette prévoyance, le tempérament délicat de la mère ne pourroit fournir à l'enfant, à mesure qu'il prend des forces, la nourriture dont il aura besoin. Que sera-ce donc, si l'ignorance vient ajouter à la maladie; si on saigne imprudemment la femme souffrante; & si on la prive d'une substance déja trop difficile à se régénérer chez elle? 185 *& suiv.*

Quels doivent être les plaisirs & les occupations des femmes dans l'état de grossesse? Pour maintenir leur sensibilité dans une espèce d'équilibre, il leur faut un exercice modéré, des jeux qui ne captivent point l'esprit, & surtout de la musique. 191, 205, 206.

G.

GÉNÉRATION; mystère que des hommes de génie ont inutilement voulu pénétrer. 189.

Si les phénomènes de l'électricité peuvent conduire, par l'analogie, à connoître quelques-uns des moyens que la Nature emploie dans la génération. Ce qu'il y a de certain, c'est que deux individus destinés à coopérer à l'œuvre de la génération, ayant été électrisés, en furent mieux disposés à la fécondité. 190.

H.

Hommes ; il y en a dont la conſtitution phyſique & morale eſt plus rapprochée de celle des femmes, qu'il n'eſt ordinaire à leur ſexe. 23.

Quel eſt l'agent intermédiaire qui tranſmet les ſenſations & les mouvemens du moral au phyſique, c'eſt ce qu'il n'eſt point donné aux Philoſophes de connoître ; mais ce qui nous importe, c'eſt de trouver les moyens de rétablir l'équilibre entre les affections morales & les mouvemens organiques. Or, on n'y peut parvenir que par des ſecours moraux & des agens matériels. En vain voudroit-on entreprendre la guériſon d'un homme attaqué de folie, ſi l'on n'y employoit, pour y réuſſir, que des moyens phyſiques. 28 & 29.

M.

Maladies vaporeuſes du ſexe ; elles ſont devenues ſi générales, ſi graves dans les grandes villes, qu'elles influent preſque toujours conſidérablement ſur la durée de la vie. 6.

Si l'on excepte les ouvrages de Boerhaave, de Whitt, de M. Lorry, on a peu de bons livres ſur ces maladies, qu'on peut regarder comme nouvelles, & dont les progrès ont ſuivi ceux du luxe. 8, 9.

C'eſt au moment où les paſſions ſe développent & s'exaltent, qu'elles font les plus grands ravages dans le tempérament des femmes. 11 *& ſuiv.*

Il eſt une médecine de l'eſprit, propre à nous éclairer ſur les vrais principes des maladies, dont les cauſes matérielles ſont toujours d'autant moins faciles à découvrir, qu'elles tiennent de plus près aux affections de l'ame. Leur traitement exige une heureuſe combinaiſon des ſecours moraux & des moyens phyſiques. 24 *& ſuiv.*

Elles proviennent, pour l'ordinaire, d'une digeſtion pénible, d'où il réſulte des anxiétés, des mal-aiſes, des accidens, légers d'abord, mais qui deviennent bientôt inſupportables. 31.

Combien il eſt difficile de caractériſer ces ſortes de maladies, & de les définir d'une manière qui puiſſe éclairer ſur leurs diverſes eſpèces. 41.

Celles qui ont leur cauſe dans une léſion particulière, & qui tient à l'origine des nerfs, ſont proprement appelées maladies nerveuſes ou vaporeuſes. 43.

Les Anciens, ainſi que les Modernes, peu heureux dans leurs recherches ſur la cauſe immédiate des maladies nerveuſes. 55.

S'il eſt permis de conjecturer ſur cette cauſe, peut-être pourroit-on la ſoupçonner dans le feu électrique, qui joue un rôle ſi intéreſſant

dans toutes les productions de la nature. 75.

La mobilité & la sensibilité des organes, est un effet qui, par sa liaison étroite avec la cause première, peut devenir une seconde cause qui servira à l'explication de tous les phénomenes qui dépendent d'elle. 60.

Par une suite de recherches analogues, on peut découvrir les maladies particulières à chaque tempérament & à chaque âge, & se procurer par là un moyen sûr de les bien traiter. 61, 62.

Trois espèces de vapeurs qu'il est facile de discerner. La première se nomme affection nerveuse avec matière & lésion organique. La deuxième, affection nerveuse hystérique. La troisième, affection nerveuse avec relâchement des solides & dégénération des humeurs. 64.

Traitement des maladies nerveuses de la première espèce. 72 *& suiv.*

Plusieurs observations faites par l'Auteur sur différentes femmes. Une Demoiselle d'environ vingt ans, d'un tempérament bilieux-phlegmatique, dont le flux périodique se faisoit très-irrégulièrement depuis long-tems, éprouvoit toujours à cette époque des incommodités qui dégénérèrent en spasmes & convulsions, & que l'on regardoit comme des vapeurs.

L'Auteur la traita, la guérit totalement, & ses règles reparurent. 79 *& suiv.*

Second exemple. Une jeune femme avoit épuisé une très-grande partie des ressources de l'art, pour trouver du soulagement à une maladie nerveuse qui la fatiguoit étonnamment. Lorsque l'Auteur l'entreprit, la maladie avoit fait de grands progrès, qu'il décrit exactement. Il parle ensuite de son traitement, qui fut couronné du plus heureux succès. 83 *& suiv.*

Troisième exemple. Une demoiselle de trente-cinq à trente-six ans éprouvoit depuis long-tems des secousses violentes dans les nerfs. L'Auteur, après avoir rapproché toutes les circonstances de cette maladie, après avoir réfléchi sur leur liaison, & calculé leur correspondance, après en avoir pesé les plus légers symptômes, entre dans un détail des remèdes qu'il employa pour la guérir radicalement. 87 *& suiv.*

Un jeune homme d'environ trente ans fournit un quatrième exemple de la forte influence des lésions organiques sur la direction de nos pensées. Le régime que l'Auteur lui prescrivit, répondit à ses vues. 95 *& suiv.*

Par vapeurs hystériques, on entend seulement celles dont la cause est inhérente à la matrice. Quelles en sont les causes éloignées? 99.

Quels en font les fymptômes ? 100 & *fuiv.*

Quel en doit être le traitement ? 105 & *fuiv.*

Obfervations faites par l'Auteur fur cette efpèce de maladie. Une jeune perfonne, d'un tempérament très-bilieux, étoit fujette, depuis quatre à cinq ans, à des attaques de nerfs, dont les fymptômes étoient allarmans. L'Auteur fuit cette maladie dans tous fes progrès ; il vient à bout de la déraciner par les remèdes qu'il indique dans le plus grand détail. 111 & *fuiv.*

La feconde obfervation eft fournie par une femme âgée d'environ quarante-cinq ans, attaquée d'une maladie vaporeufe hyftérique. L'Auteur, après l'avoir décrite avec beaucoup d'exactitude, annonce les remèdes dont il s'eft fervi pour la détruire. 119 & *fuiv.*

Une femme du même âge, parvenue à l'époque du tems critique, étoit en proie depuis plufieurs années à prefque tous les accidens que peut produire l'état nerveux hyftérique. Defcription de l'état de fa maladie, & de la méthode fage que l'Auteur a employée pour fa curation. 126 & *fuiv.*

La troifième efpèce de maladies nerveufes eft la plus commune; elle a différentes caufes, les unes éloignées, les autres occafionnelles, d'autres enfin immédiates. L'Auteur les parcourt toutes. 131 & *fuiv.*

Quels en ſont les ſymptômes ? 136 *& ſuiv.*

Quels traitemens on doit leur appliquer ? 140.

Différentes obſervations de l'Auteur ſur cette eſpèce de maladies nerveuſes. Il rapporte l'exemple d'une Sultane qui fut frappée, en bâillant, d'une catalepſie, comme d'un coup de foudre. Il fallut alarmer ſa pudeur pour lui faire recouvrer la ſanté. 141 & 142.

Autre exemple. Une demoiſelle fut attaquée ſubitement de la même maladie, en apprenant que ſon mariage avoit été rompu ; & il n'y eut que la nouvelle de ſa réhabilitation qui lui rendit la ſanté. 142, 143.

Troiſième exemple. Pluſieurs enfans attaqués d'épilepſie, n'en furent délivrés que par la grande frayeur qu'on leur cauſa. 143.

Nouvelles obſervations de l'Auteur pour prouver combien la dégénération des humeurs influe ſur le ſyſtême nerveux. 153.

Une demoiſelle de trente ans étoit ſujette, depuis long-tems, à des fièvres bilieuſes, accompagnées de ſpaſmes & de contractions nerveuſes générales. Elle fut radicalement guérie par un régime abſolument végétal que l'Auteur lui ordonna. 153 *& ſuiv.*

Une autre demoiſelle ſexagénaire, d'un tempérament bilieux, éprouvoit depuis plus de douze ans, des douleurs très-vives que lui cauſoient des taches ſcorbutiques. Les anti-

ſcorbutiques ne lui avoient pas été épargnés ; & n'avoient eu que peu de ſuccès. L'Auteur ne ſe découragea point, étant dans la certitude que le vice ſcorbutique avoit produit les déſordres nerveux & les autres ſymptômes. Il ſupprima les anti-ſcorbutiques, & lui fit boire de l'eau ſaturée d'air fixe, qui rétablit peu à peu ſa ſanté. 155 *& ſuiv.*

Une Dame d'environ quarante-huit ans, ayant paſſé depuis dix ou douze ans le tems critique, étoit attaquée, depuis cette époque, d'une maladie cruelle, qui affoibliſſoit les facultés de ſon ame pendant les accès affreux qui en étoient les ſuites. L'Auteur ne laiſſe rien à deſirer ſur cette maladie, dont ſon art triompha, en employant des remèdes fondans & toniques. 157 *& ſuiv.*

L'Auteur obſerve que l'on guériroit beaucoup plus ſouvent ces ſortes de maladies, ſi l'on comptoit moins ſur les ſaignées & les aſtringens, & ſi l'on s'attachoit davantage à détruire les humeurs glaireuſes & flegmatiques. 166, 167.

Un dernier exemple. Une femme de quarante-cinq ans, flegmatique, & toujours aſſez mal réglée, mère de trois enfans, paſſoit pour avoir une maladie de matrice. Les douleurs qui ſe firent reſſentir dans ce viſcère, donnèrent lieu de le croire. On la traita en con-

séquence ſans réuſſir. L'Auteur, s'élevant au deſſus des règles ordinaires, eut encore le bonheur de la tirer d'affaire. 167 *& ſuiv.*

Maladies nerveuſes des femmes enceintes. 183.

Produiſent dans les nerfs une mobilité, une ſenſibilité qui s'augmente au plus haut degré pendant le cours de leur groſſeſſe. 184.

Accidens qu'on a vu réſulter du défaut de conſeils & de ſoins dans la groſſeſſe des femmes. 185.

Les affections nerveuſes des femmes enceintes ſont d'une autre nature que les vapeurs hyſtériques. 189.

Cauſes éloignées de ces maladies. 192.

Leurs ſymptômes ſe rapportent preſque tous au viſcère qui en eſt la cauſe immédiate. 195.

De quelle manière on doit les traiter. 195 *& ſuiv.*

Matrice; le foyer d'où partent tous les mouvemens d'irritation; leurs directions diverſes produiſent des accidens différens. 103.

Sa grande irritabilité empêche ſouvent le flux menſtruel. Sa conformation vicieuſe produit auſſi le même effet. 117.

Si l'éruption des règles ne ſe fait pas exactement, il eſt naturel d'en chercher la cauſe dans l'action même de la matrice. 118, 119.

N.

Nature ; s'est signalée dans l'ouvrage qu'elle destinoit à être son chef-d'œuvre, par le développement des facultés morales, & sur-tout par les contours heureux des formes qui constituent la beauté des femmes. 21.

S'est quelquefois trompée en formant ces femmes hommasses, qui sont des monstres de laideur. 22.

Médite ses ouvrages en silence ; le calme est nécessaire aux ouvrages qui sortent de ses mains. 189.

Nerfs ; sont doués dans tous les individus d'une sensibilité bien différente. 50.

Ne sont point parfaitement analogues, quoiqu'ils le paroissent à l'examen. 51.

Willis, Vieussens, & même Galien, ont mal expliqué la sympathie par la continuité & la connexion des nerfs entre eux. 52.

Il est possible que la sensation qui se perpétue dans un organe éloigné de celui qui a reçu la première impression, soit l'effet d'une analogie entre les nerfs de ces deux organes. 53.

P.

Passions ; source des maladies nerveuses dans les femmes. 11.

Les passions haineuses ne sont point naturelles aux femmes. 18.

La raison seule peut s'opposer aux fortes passions, en nous éclairant sur les maux qui marchent à la suite des excès auxquels elles entraînent. 140.

Souvent aussi une passion se guérit par une autre passion. 141.

R.

ROMANS; dangereux aux femmes par l'affectation du style, l'invraisemblance du fonds & l'exagération des sentimens. 7.

Ceux où les passions sont le plus exaltées, leur plaisent davantage. Elles cherchent, dans tout ce qui les environne, à réaliser les merveilles dont elles sont enchantées. 38.

S

SAIGNÉES; loin d'être utiles aux femmes enceintes, sont un des plus grands fléaux qu'elles aient à redouter. 197.

Les saignées disposent la matrice aux évacuations sanguines, & provoquent par cet effet les fausses couches. 198.

Elles épuisent les forces des femmes, usent leur vie, & leur causent une vieillesse prématurée. *Ibid.*

Spectacles; ceux où l'on montre le danger des

paſſions, comme il arrive dans les bonnes tragédies, & ceux où on les combat par le glaive du ridicule, comme dans les comédies, peuvent être utiles; mais ceux qui careſſent les paſſions, qui les enflamment & les exaltent, ſont nuiſibles. 32.

Un inconvénient inſéparable de nos ſpectacles, c'eſt d'y être renfermé dans des eſpaces ſi reſſerrés, & pourtant ſi remplis, qu'il y reſte à peine aſſez d'air pour que la reſpiration puiſſe ſe faire. 32.

La ſenſibilité des femmes y étant dirigée ſur un petit nombre d'objets, leur ame en eſt ſi fortement ébranlée, qu'elle produit dans leurs nerfs une commotion, dont les ſuites ſont ordinairement graves. 33.

Les impreſſions cauſées par une repréſentation, conſervent dans leur ame une diſpoſition toujours prochaine à de nouveaux troubles, qui leur font répandre des larmes ſans que rien d'apparent les affecte ſenſiblement. 34.

L'agitation de leur eſprit les ſuit juſques dans le ſommeil. 36.

Sympathie; fait une impreſſion ſoudaine dans deux cœurs, & les unit par les nœuds les plus forts. 18.

Produite par une impreſſion électrique. 19.

Ce n'eſt que par le feu électrique qu'on peut expliquer pourquoi toutes les femmes éga-

lement belles, ne font pas toutes une impression semblable sur le même homme. 19.

Tous les phénomènes de la sympathie nerveuse ne sauroient s'expliquer par de simples moyens mécaniques. 52.

Symptômes nerveux (les) accompagnent presque toutes les maladies, soit aiguës, soit chroniques, & se multiplient en raison de la constitution particulière des nerfs. 42.

Ils ne tiennent point du vice des nerfs, & ne peuvent être comptés au rang des maladies nerveuses, lorsque la cause qui les produit est accidentelle. 43.

La cause irritante qui produit les symptômes vaporeux, peut avoir à-la-fois plusieurs sphères d'action, & les changer. 49.

Les premiers symptômes des maladies nerveuses, avec matière & lésion organique, se déclarent dans les organes digestifs. 67.

Ils se confondent en raison de l'analogie & de la liaison qui se trouvent dans les tempéramens. 71.

Les plus fréquens symptômes des vapeurs hystériques sont une douleur sourde, & quelquefois aiguë, dans la région du bas-ventre & des reins, des éternuemens, des vomissemens de bile, une douleur fixe à la tête. 100 *& suiv.*

Dans les maladies nerveuses avec relâchement des solides & dégénération des humeurs, les

ſymptômes ſe manifeſtent par un abattement & un découragement d'eſprit conſidérables, par une apathie pour le plaiſir, par une crainte affreuſe de la mort. 137.

Dans les maladies nerveuſes des femmes enceintes, les ſymptômes ſe rapportent preſque tous au viſcère qui en eſt la cauſe immédiate. 193.

TABLE DU RÉSUMÉ.

Femmes (les). La nature, qui s'eſt ſurpaſſée en les comblant de ſes dons les plus agréables, n'a pu les garantir des maux qui correſpondent à cette conſtitution : loin de goûter le bonheur qu'elle a attaché à leurs agrémens, elles ſemblent ne le connoître que pour le répandre ſur tout ce qui les environne. 211.

Leur conſtitution phyſique offre toujours des indications particulières pour le traitement de leurs maladies; & cette ſcience ſuppoſe la connoiſſance des mœurs du ſiècle. 212.

Elles ont une ennemie malfaiſante dans leur imagination. 213.

Le jeu, les ſpectacles, les bals, les fêtes, ſont des plaiſirs factices qui ne valent pas ceux de la nature. 214.

Un ſpectacle en plein air, dans des boſquets, propre à faire naître des idées riantes, eſt

préférable aux ſalles de ſpectacles où elles ont peine à reſpirer. 215.

La lecture des romans leur eſt contagieuſe. 216.

Hommes (les) ſont auſſi tourmentés par les maladies des nerfs, mais moins que les femmes, chez qui elles exercent de funeſtes ravages. 211.

Maladies nerveuſes (les). Il eſt démontré par la comparaiſon des femmes ruſtiques avec celles des villes, que les vapeurs tirent le plus ſouvent leur origine des tempéramens affoiblis par des paſſions vives, par une imagination active & des jouiſſances trop multipliées. 210.

Les maladies nerveuſes ne peuvent être traitées avec ſuccès ſans avoir été diviſées. L'Auteur les a diviſées en trois eſpèces, dont le caractère eſt aſſez diſtinct & ſéparé, pour être fidèlement apperçu dans la pratique, & indiquer un traitement différent. 219, 220.

Un traitement qui ne devoit pas être omis, eſt celui des femmes enceintes. 224.

Il regarde ſur-tout les femmes favoriſées de la fortune, d'autant qu'elles le ſont moins de la nature, qui ſemble en elles avoir payé un tribut à la délicateſſe & aux graces. 224 & 225.

Fin de la Table des Matières.

CATALOGUE
DES LIVRES

DE

MEDECINE,
CHIRURGIE,
ANATOMIE,
PHYSIOLOGIE,
HISTOIRE NATURELLE,
PHYSIQUE,
CHIMIE,
PHARMACIE,

QUI SE TROUVENT

CHEZ J.-B. BAILLIÈRE,

LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE,

ET DU COLLÉGE ROYAL DES CHIRURGIENS DE LONDRES,

Rue de l'École-de-Médecine, n° 13 *bis*,

A Paris.

Juin 1831.

Londres, même Maison,

219, Regent street.

JOURNAL

UNIVERSEL ET HEBDOMADAIRE

DE

MEDECINE ET CHIRURGIE

PRATIQUES,

ET DES

INSTITUTIONS MÉDICALES.

PAR MM. BÉGIN, BÉRARD, BLANDIN, BOISSEAU, BOUILLAUD, CALMÉIL, DEVERGIE, HERVEZ DE CHÉGOIN, JOLLY, LONDE, MÉLIER, ROCHE, REGNAULT, SANSON, TROUSSEAU, VELPEAU.

Ce *Journal* paraît, depuis le 1er octobre 1830, tous les samedis de chaque semaine, par cahiers de 2 à 5 feuilles in-8°, qui forment tous les ans 4 forts volumes in-8°. Les cahiers de 2 feuilles sont spécialement consacrés à *la Clinique des hôpitaux*, à *la revue des cours publics*, *aux séances académiques* etc.

Les cahiers de 4 à 5 feuilles qui paraissent le dernier samedi de chaque mois contiennent *la Clinique des hôpitaux*, *des Mémoires originaux et monographies*, *des Articles destinés à la discussion des faits ou des doctrines*, *à l'enseignement*, *aux Analyses critiques*, etc.

La réunion des cahiers de chaque mois formera de 10 à 12 feuilles in-8°, caractère petit romain et petit-texte. Ils contiendront dans leur ensemble, 1° *Mémoires originaux ou monographies*; 2° *Clinique des hôpitaux de Paris*; 3° *Revue des journaux français et étrangers*; 4° *Sociétés savantes*, indiquant le résumé des lectures faites à l'Institut, à l'Académie royale de Medecine: 5° *Analyses d'ouvrages*; 6° *Variétés*, comprenant la polémique, l'enseignement, les institutions, les concours, les annonces de prix, etc.

Les lettres, mémoires et observations, ainsi que tout ce qui concerne la rédaction, doivent être adressés franco a MM. Bouillaud et Boisseau, rédacteurs principaux, au bureau du Journal.

Prix de l'Abonnement par année.

A Paris.	30 fr.
Franc de port pour les départements.	35
Pour l'étranger.	40

JOURNAL HEBDOMADAIRE DE MÉDECINE, par MM. Andral, Blandin, Bouillaud, Cazenave, Dalmas, Littré, Reynaud, H. Royer-Collard. Paris, octobre 1828 à octobre 1830. Collection complète, 104 numéros, 8 forts vol. in-8, fig. 80 fr.

Cette collection forme la première série du *Journal universel et hebdomadaire de médecine et de chirurgie pratiques* que nous publions aujourd'hui; elle contient un choix de travaux originaux du plus grand intérêt. On y trouvera la série des Observations et des faits les plus importants recueillis dans les hôpitaux de Paris pendant deux années. C'est à la fois un recueil de monographies sur les divers points de la science et une clinique médico-chirurgicale.

Il ne reste qu'un très-petit nombre de Collections complètes; on pourra compléter les collections auxquelles il manquerait une année ou divers numéros.

ANATOMIE
PATHOLOGIQUE
DU CORPS HUMAIN,

OU

DESCRIPTIONS AVEC FIGURES LITHOGRAPHIÉES ET COLORIÉES DES DIVERSES ALTÉRATIONS MORBIDES DONT LE CORPS HUMAIN EST SUSCEPTIBLE;

PAR J. CRUVEILHIER,

PROFESSEUR D'ANATOMIE A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS,
MÉDECIN DE L'HOSPICE DE LA MATERNITÉ,
PRÉSIDENT PERPÉTUEL DE LA SOCIÉTÉ ANATOMIQUE, etc

Les livraisons 1 à 11 sont en vente.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

Cet ouvrage sera publié en 40 livraisons; chacune contiendra six planches, dont plusieurs coloriées avec le plus grand soin, et au moins 6 feuilles de texte in-fol. grand-raisin vélin, caractère neuf de F. Didot.—Les livraisons se suivront régulièrement de six semaines en six semaines.

L'impossibilité de rendre en noir un grand nombre d'altérations nous force d'avoir recours aux couleurs pour la plus grande partie des planches qui composeront cet ouvrage;

Le prix de chaque livraison est de 11 francs.

A la fin de l'ouvrage on publiera la liste des souscripteurs. — Les dessins et la lithographie sont confiés à M. A. Chazal, exercé depuis long-temps à peindre l'anatomie, et qui, sous ce rapport, a déjà rendu tant de services à la science.

Personne ne peut révoquer en doute l'utilité des planches d'anatomie pathologique. Ici l'occasion est fugitive, les yeux oublient aisément ce qu'ils n'ont vu qu'une fois, ce qu'ils n'ont souvent fait qu'entrevoir. Une simple description, quelque bien faite qu'on la suppose, se traîne péniblement de détails en détails, pour nous retracer une image toujours incomplète, quelquefois obscure, inintelligible, et souvent défigurée par l'idée dominante de l'observateur. La conservation des pièces d'anatomie pathologique les altère, les dénature, et ne peut d'ailleurs profiter qu'à un petit nombre; la pratique la plus étendue ne fournit que de loin à loin les cas analogues, les cas qui peuvent s'éclairer mutuellement. Placé dans les circonstances les plus favorables pour l'étude des organes sains et malades, M. Cruveilhier n'a pu se voir environné de tant de richesses pathologiques sans se sentir pressé du vif désir de faire participer ses confrères au bienfait d'une mine d'autant plus abondante qu'elle sera plus exploitée. Une collection de planches anatomiques, exactes et fidèles, représentant des faits choisis, positifs, concluans, serait une sorte de muséum d'anatomie pathologique, un traité de médecine clinique, indispensable aux médecins qui n'ont pas occasion de faire des ouvertures cadavériques, et qui ne sera pas sans quelque utilité pour ceux qui en font.

Mais, avant de s'engager dans une telle entreprise, M. Cruveilhier a dû s'assurer de tous les moyens d'exécution. Il a pour auxiliaires le plus grand nombre de ses collègues, les médecins et chirurgiens des hôpitaux de Paris, qui lui ont déjà donné des preuves d'une coopération active. Il compte également sur le concours des membres de la Société anatomique, composée de l'elite des élèves de la Faculté de Paris. L'hôpital auquel il est attaché en qualité de médecin, les collections de la Faculté, les mille sujets que l'administration des hôpitaux livre chaque année aux dissections des pavillons de l'Ecole pratique, voilà les sources toujours renaissantes dans lesquelles M. Cruveilhier puise les matériaux dont il a besoin.

ICONOGRAPHIE

DU

RÈGNE ANIMAL,

DE M. LE BARON CUVIER,

OU

REPRÉSENTATION, D'APRÈS NATURE, DE L'UNE DES ESPÈCES LES PLUS REMARQUABLES, ET SOUVENT NON ENCORE FIGURÉES, DE CHAQUE GENRE D'ANIMAUX.

OUVRAGE

POUVANT SERVIR D'ATLAS A TOUS LES TRAITÉS DE ZOOLOGIE,

DÉDIÉ

A M. LE BARON CUVIER ET A M. LATREILLE;

PAR M. F. GUÉRIN,

Membre de diverses sociétés savantes, l'un des auteurs de la Zoologie du Voyage autour du Monde, de M. le capitaine Duperrey, etc., etc.

LES LIVRAISONS 1 4 A 1 SONT EN VENTE.

PRIX DE CHAQUE LIVRAISON,

Composée de chacune de 10 Planches gravées avec le plus grand soin et qui paraissent de mois en mois :

In-8° figures noires.....	6 fr.	In-4° figures noires....	10 fr.
Id. figures coloriées....	15 fr.	*Id.* figures coloriées....	20 fr.

(*Extrait du* Rapport *fait à l'Académie royale des Sciences, par F. Cuvier.*)

« M. Guérin nous paraît avoir fait une entreprise utile à la zoologie, en mettant à exécution l'idée qu'avait eue M. Latreille de joindre à l'ouvrage de mon frère, intitulé *Le Règne animal distribué d'après son organisation naturelle*, et auquel il a concouru pour tout ce qui concerne les insectes, un atlas propre à en faire comprendre facilement les descriptions, à mettre en évidence, à rendre sensibles les traits principaux par lesquels les animaux de tous les genres se distinguent les uns des autres. C'était le *complément naturel* de cet ouvrage; seulement il s'agissait de l'exécuter d'une manière convenable, c'est-à-dire en publiant soigneusement tout ce qui est nécessaire à l'étude de la zoologie, et en évitant de multiplier inutilement les figures. Or, c'est une double tâche que M. Guérin nous paraît avoir bien remplie. D'ailleurs il était difficile de confier la publication de cet atlas à des mains plus exercées que celles de M. Guérin. Naturaliste et dessinateur habile, il ne copie pas machinalement ce qu'il a sous les yeux, ce que son art doit représenter; il sait choisir et montrer chaque objet sous le point de vue le plus convenable, le plus scientifique.

« Dans cette entreprise, tout ce qui aurait pu être considéré comme luxe a été soigneusement évité : on trouve dans la plupart des dessins une grande pureté et une grande fidélité de trait; les objets trop petits dans la nature ont été grossis à la loupe, et chaque animal a été dessiné dans la situation la plus propre, et gravé de la manière la plus convenable à faire connaître ses formes diverses et sa physionomie générale. »

DICTIONNAIRE

DE

MÉDECINE ET DE CHIRURGIE

PRATIQUES;

Par MM. Andral, Begin, Blandin, Bouillaud, Bouvier, Cruveilhier, Cullerier, Devergie (Alph.), Dugès, Dupuytren, Foville, Guibourt, Jolly, Lallemand, Londe, Magendie, Ratier, Rayer, Roche, Sanson.

Paris, 1830. — 15 volumes in-8°.

TOMES 1 A 6. — EN VENTE. — 7 FR. CHAQUE.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

Le Dictionnaire de Médecine et de Chirurgie pratiques *sera composé de* 15 *volumes* , *de* 600 *pages* , *caractère petit-romain neuf de H. Didot* , 42 *lignes à la page. Les notes bibliographiques seront en petit-texte. Par ce moyen* , *ce Dictionnaire aura sur les autres l'avantage de contenir autant de matières* , *en moins de volumes* , *et d'offrir en plus les notes bibliographiques dont la lacune était vivement sentie.* — *Le* 7e *volume paraîtra le* 15 *août* 1831. *A partir de cette époque*, *les autres se succéderont de trois mois en trois mois.*—*Le prix de chaque volume est de* 7 *fr.*, *et franc de port, par la poste*, 9 *fr.* —*Les éditeurs renouvellent l'engagement de livrer gratis, aux souscripteurs, tous les volumes qui dépasseraient le nombre quinze.*

Afin de donner toutes les garanties désirables pour la publication de cet ouvrage, il a été arrêté, 1° que tous les articles seront signés du nom de leur auteur; 2° qu'un comité de rédaction, choisi parmi les collaborateurs, sera chargé de la direction du travail, de la révision des articles, et de veiller à ce qu'il ne s'y glisse ni omission ni double emploi; 3° enfin, qu'il ne sera adjoint aux collaborateurs actuels aucune autre personne sans une nécessité reconnue par la totalité des auteurs. Par cela même qu'il paraîtra le dernier, ce Dictionnaire offrira le précieux avantage de reproduire avec plus de fidélité que les précédens l'état présent de la science; mais toutes ses parties seront empreintes de cet esprit d'une critique éclairée, qui est aujourd'hui si nécessaire lorsqu'on traite de la médecine et de la chirurgie pratiques. L'observation clinique, la pratique des grands maîtres, les expériences sur les animaux vivans, et, toutes les fois qu'il deviendra possible d'y recourir, le calcul lui-même seront invoqués par les auteurs, afin d'arriver à la rigoureuse appréciation des agens médicinaux ou des opérations chirurgicales. Eclairer les praticiens, aplanir devant eux les difficultés attachées au diagnostic et au traitement des maladies, rechercher ce qu'il y a de bon, de douteux, d'erroné, ou de téméraire, dans les conseils qu'on ne cesse de leur prodiguer, tel sera le caractère distinctif du nouveau Dictionnaire. La situation favorable de la plupart des auteurs placés à la tête de grands établissemens, le zèle dont ils ont donné tant de gages, l'esprit expérimental et sévère qui les anime, sont de sûrs garans que rien ne sera négligé pour faire, du *Dictionnaire de Médecine et de Chirurgie pratiques*, un livre éminemment utile, et bientôt indispensable, à tous les médecins pour qui la pratique n'est pas de la routine, et la thérapeutique un vain recueil de formules.

DICTIONNAIRE

UNIVERSEL

DE MATIÈRE MÉDICALE

ET DE

THÉRAPEUTIQUE GÉNÉRALE;

CONTENANT L'INDICATION, LA DESCRIPTION ET L'EMPLOI DE TOUS LES MÉDICAMENS CONNUS DANS LES DIVERSES PARTIES DU GLOBE;

PAR **F. V. MÉRAT**,

Docteur en médecine de la Faculté de Paris, membre de l'Académie royale de Médecine, etc., etc.

ET **A. J. DELENS**,

Docteur en médecine de la Faculté de Paris, Chevalier de la Légion-d'Honneur, Membre titulaire l'Académie royale de Médecine, etc., etc.

6 VOLUMES IN-8°. — TOMES 1 A 3 EN VENTE. — PRIX : 8 FR.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

Le Dictionnaire universel de Matière médicale et de Thérapeutique générale sera composé de six vol. in-8° de 600 à 700 pages, caractère gaillarde neuf, 42 lignes à la page. — Le troisième volume a paru le 15 janvier 1831. A partir de cette époque, les autres se succéderont de 4 en 4 mois.

Le prix de chaque volume est de 8 fr. et franco 10 fr.

Les éditeurs prennent l'engagement de livrer gratis *aux souscripteurs les volumes qui dépasseraient le nombre de six. Il sera publié, avec le dernier volume, la liste des souscripteurs.*

Pour donner une idée du cadre immense que les auteurs de ce Dictionnaire ont embrassé, fruit de dix années de recherches, il nous suffit d'indiquer que, selon l'importance du sujet, l'histoire de chaque médicament comprendra tous les articles du tableau ci-après :

1° Noms Linnéen, officinal, commercial, vulgaire, ancien et moderne; définition.

2° Découverte; historique; gisement ou lieu natal; extraction ou récolte; état commercial; espèces, variétés, sortes, qualités.

3° Description pharmacologique; choix; préparation pharmaceutique; altérations, sophistications, substitutions.

4° Analyse chimique.

5° Action immédiate et médication chez l'homme et les animaux, dans l'état sain et dans l'état morbide; effets thérapeutiques; doses; formes; mode d'administration; adjuvans et correctifs, indications et contre-indications; inconvéniens.

6° Opinions diverses des auteurs; classification.

7° Combinaisons; mélanges; composés pharmaceutiques.

8° Bibliographie, article important qui manque dans les ouvrages analogues.

ANNUAIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MEDECINE, contenant les ordonnances et réglemens relatifs à son organisation ; la liste générale de ses membres résidans et correspondans, nationaux et étrangers. *Paris*, 1830, in-18.. 1 fr. 25 c.

Ce petit ouvrage est indispensable à tous les médecins et pharmaciens; c'est là seulement qu'est la liste et la date des réceptions des membres correspondans français, rangée par département.

ANATOMIE PATHOLOGIQUE, DERNIER COURS DE Xav. BICHAT, d'après un manuscrit autographe de P. A. Béclard ; avec une notice sur la vie, et les travaux de Bichat ; par F. G. Boisseau, D. M. P., membre des académies royales de médecine de Paris et de Madrid, de la société médicale d'émulation, etc., etc. *Paris*, 1825, in-8., *portrait* et *fac-simile*............ 5 f.

ANATOMIE DU CERVEAU, contenant l'histoire de son développement dans le fœtus, avec une exposition comparative de sa structure dans les animaux, par Fr. Tiedemann, professeur à l'université de Heidelberg; traduite de l'allemand ; avec un discours préliminaire sur l'étude de la physiologie en général, et sur celle de l'action du cerveau en particulier ; par A.-J.-L. Jourdan. *Paris*, 1823, 1 vol. in-8. avec 14 planches, br.......................... 7 f.

« M. Tiedemann est, parmi les anatomistes de nos jours, un de ceux qui ont le mieux établi que l'anatomie comparée peut seule dévoiler le fait si curieux de la multiplication graduelle des organes, de leur développement, de leur complication successive, et du degré de leur importance relative pour l'entretien de la vie. Ces descriptions nous ont paru fort claires et les figures soignées en facilitent encore l'intelligence ; nous pensons que ce travail est un des plus remarquables qui aient paru depuis long-temps. » (*Journal universel des sciences médicales*, juin, 1823.)

RECHERCHES EXPERIMENTALES, PHYSIOLOGIQUES ET CHIMIQUES, SUR LA DIGESTION, considérée dans les quatre classes d'animaux vertébrés ; par F. Tiedemann et L. Gmelin, professeurs à l'université de Heidelberg ; traduites de l'allemand par A.-J.-L. Jourdan, D.-M.-P., Membre de l'Académie royale de Médecine, etc. *Paris*, 1827 ; 2 vol. in 8., avec grand nombre de tableaux... 15 fr.

Cet ouvrage, résultat de plusieurs années d'expériences pénibles sur les diverses classes d'animaux, se recommande à tous les physiologistes; c'est par des faits nombreux et bien observés que les auteurs de cet ouvrage sont parvenus à faire mieux connaître les phénomènes si importans de la digestion; il ne s'agit pas ici de théories fruits de l'imagination, mais d'expériences que tous les physiologistes qui aiment la vérité sont forcés de reconnaître et de répéter.

TRAITÉ COMPLET DE PHYSIOLOGIE, *physiologie générale et comparée*, par F. Tiedemann, professeur d'anatomie et de physiologie à l'université de Heidelberg ; traduit de l'allemand, par A. J. L. Jourdan, D. M. P. *Paris*, 1831, 2 vol. in-8.. 11 fr.

Il n'est pas nécessaire de s'appesantir sur le mérite de l'ouvrage, de nombreux travaux, depuis long-temps, ont placé M. Tiedemann à la tête des physiologistes vivans, et personne mieux que lui ne pouvait entreprendre de faire pour notre époque ce que Haller fit pour son siècle.

BIBLIOTHÈQUE DE THERAPEUTIQUE, ou Recueil de mémoires originaux et des travaux anciens et modernes sur le traitement des maladies et l'emploi des médicamens, recueillis et publiés par A. L. J. Bayle, D. M. P., agrégé en exercice et sous-bibliothécaire à la Faculté de Médecine, etc. *Paris*, 1828-1830, 2 vol. in-8.. 14 fr.

Tome 1er. Travaux anciens et modernes sur l'iode, l'émétique à haute dose, le baume de copahu et l'acupuncture, in-8.......................... 7 fr.

Tome 2e. Travaux anciens et modernes sur le phosphore, la noix vomique, le datura-stramonium et la belladone, in-8.......................... 7 fr.

Nos traités généraux de matière médicale et de thérapeutique ne contiennent que des opinions vagues, incertaines, hypothétiques, sur les vertus des agens médicamenteux. On croirait, en les lisant, que la méthode expérimentale n'a pas encore été appliquée à cette importante branche des sciences médicales ; on dirait à leur langage qu'il n'existe aucune observation sur ce sujet, et cependant le nombre des faits sur l'emploi thérapeutique des médicamens est immense. Présenter la substance ou l'extrait ainsi que la statistique de tous ces faits, en tirer des conséquences générales applicables au traitement des maladies, faire connaître tous les bons travaux publiés jusqu'aujourd'hui sur chaque agent thérapeutique et sur chaque maladie envisagée sous le rapport de son traitement, analyser non seulement les monographies et tous les ouvrages spéciaux, mais encore tous les bons travaux répandus dans les divers journaux, les collections académiques, les theses, etc., écrits dans toutes les langues et embrassant près de dix mille volumes, tel est l'objet de la *Bibliothèque de Thérapeutique*.

Chacun des volumes dont se compose cet ouvrage, contenant une série de recueils indépendans de

ceux des autres volumes, se vend séparément et porte deux titres, dont le premier, indiquant la tomaison de l'ouvrage, pourra être enlevé par ceux qui ne voudraient acheter qu'un seul volume.

On pourra juger par les deux volumes parus, qui offrent l'extrait de plus de six mille cas particuliers, l'immense service que M. Bayle rend à la médecine pratique en faisant connaître des travaux précieux que lui seul était à même, par sa position, de rechercher et d'extraire.

CELSE (A.-C.): TRAITÉ DE LA MÉDECINE en VIII livres, traduction nouvelle par MM. Fouquier, professeur de la faculté de médecine de Paris, médecin de l'hôpital de la Charité, etc., et Ratier, D. M. P. *Paris*, 1824, 1 vol. in-18 de 550 pages, imprimé sur papier fin, par F. Didot .... 4 f. 50 c.

CELSI (A. C.): DE RE MEDICA LIBRI OCTO, editio nova, curantibus P. Fouquier, in saluberrima facultate parisiensi professore, et F.-S. Ratier, D. M. *Parisiis*, 1823, 1 vol. in-18, imprimé sur papier fin des Vosges, par F. Didot .... 4 f. 50 c.

— Le même, papier vélin .... 8 f.

CLINIQUE CHIRURGICALE exercée particulièrement dans les camps et les hôpitaux militaires, depuis 1792 jusqu'en 1829; par le baron D. J. Larrey, membre de l'Institut de France et d'Egypte, chirurgien en chef de l'hôpital de la garde royale, etc., etc. *Paris*, 1830, 3 vol. in-8, avec atlas de 30 planches .... 24 fr.

Cet ouvrage, résultat de quarante années de service dans la chirurgie militaire, fera époque dans l'histoire de l'art, parce que personne n'a été placé pour réunir autant de faits que M. le baron Larrey. Il nous suffira de donner la table des questions les plus importantes traitées dans son livre. — Des plaies en général. Des plaies des armes blanches et des armes à feu. — Pourriture d'hôpital. — Gangrène. — Tétanos. — Maladies de la tête. Lésions du crâne, — du cerveau, — de la base de l'encéphale. — Pertes de la mémoire — Plaies de tête — Nostalgie. — Maladies des yeux. Plaies des sourcils et des paupières. — Du chémosis. — De la fistule lacrymale — Altérations du globe de l'œil. — De l'iritis. — De l'ophtalmie. — De l'épilepsie. — Des plaies de la face. Rhinosplastie. — Fracture de la mâchoire. — Des plaies de la langue. — De la grenouillette. — Du goître. — Des affections squirrheuses de la matrice. — Maladies chirurgicales du tronc. Plaies pénétrantes de la poitrine. — Plaies du poumon, du péricarde et du cœur, du foie, de la rate, de l'estomac, des intestins, du bas-ventre, de l'abdomen. — Plaies de la vessie, de la taille chez l'homme et chez la femme. — Des hernies étranglées. — De l'hydrocèle. — Lésions des organes générateurs. — Du sarcocèle. — De la fistule à l'anus. — Lésions des vaisseaux sanguins. — Plaies des artères, des veines. — De l'anévrisme des artères et du cœur. — Des luxations. — Des tumeurs blanches. — Plaies des articulations. — De l'amputation des membres, etc.

CODEX MEDICAMENTARIUS, sive Pharmacopæa gallica, jussu regis optimi et ex mandato summi rerum internarum regni administri editus a facultate medica Parisiensis. *Parisiis*, 1818, in-4 .... 18 f.

COLLECTION D'OBSERVATIONS SUR LES MALADIES ET CONSTITUTIONS ÉPIDEMIQUES, ouvrage qui expose une suite de quinze années d'observations, et dans lequel les épidémies, les constitutions régnantes et intercurrentes sont liées avec les causes météorologiques, locales et relatives aux différens climats, ainsi qu'avec l'Histoire naturelle et médicale de la Normandie; par Lepec-de-la-Cloture. *Paris*, 1783, 3 vol. in-4 .... 24 fr.

COURS COMPLET DES MALADIES DES YEUX, suivi d'un précis d'hygiène oculaire; nouvelle édition, augmentée d'un mémoire sur le staphylôme de la cornée transparente; par M. Delarue, docteur en médecine de la faculté de Paris, etc. *Paris*, 1823, in-8 .... 6 f.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES SUR CERTAINES AFFECTIONS DE L'UTÉRUS, en particulier sur la phlegmasie chronique avec engorgement du col de cet organe, et sur les avantages de l'application immédiate des sangsues méthodiquement employées dans cette maladie, par J.-N. Guilbert, professeur de la Faculté de Médecine de Paris, etc., 1826, in-8., fig. 2 f. 50 c.

DE LA GOUTTE ET DES MALADIES GOUTTEUSES, par M. Guilbert, professeur de la faculté de médecine de Paris; suivi de recherches pratiques sur la pathologie, le traitement du rhumatisme, et les moyens de prévenir cette maladie; trad. de l'anglais de James Johnson. *Paris*, 1820, in-8. 5 f.

DES MOYENS DE CONSERVER LA SANTÉ DES BLANCS ET DES NÈGRES AUX ANTILLES, OU CLIMATS CHAUDS ET HUMIDES DE L'AMERIQUE, contenant un exposé des causes des maladies propres à

ces climats et à la traversée, relativement à la différence des positions, des saisons et des températures, et le traitement en particulier de quelques maladies communes chez les nègres, telles que le pian, le mal d'estomac, et la lèpre; par le docteur Bertin, in-8. . . . . 2 fr. 50 c.

DE L'INFLUENCE DES AFFECTIONS DE L'AME DANS LES MALADIES NERVEUSES DES FEMMES, avec le traitement qui convient à ces maladies; par M. de Beauchène, D. M., in-8. . . . . 3 fr.

DE LA NATURE ET DU TRAITEMENT DE L'HYDROCEPHALE AIGUE (MENINGO CEPHALITE DES ENFANS). par D. Charpentier, D. M. P., médecin de l'hôpital civil de Valenciennes, membre correspondant de l'Académie royale de médecine, de la Société de médecine de Paris, et de la Société médicale d'émulation, etc. *Paris*, 1829, in-8. . . . . 6 f.

Le but de l'auteur a été de faire ressortir la part active que prend le cerveau dans l'*Hydrocéphale aiguë*, parce que l'examen des causes prédisposantes et occasionelles, la nature des symptômes et les altérations presque constantes dont il est le siége, démontre qu'il est l'organe principalement affecté; cet ouvrage se distingue encore par des considérations neuves sur le délire, sur l'influence qu'exercent les organes digestifs sur l'appareil cérébral, sur les modifications que l'âge détermine dans la vitalité des organes.

Mais la partie la plus importante de l'ouvrage de M. Charpentier, est celle qui a rapport au traitement: la manière dont il emploie les moyens qui peuvent agir efficacement, en a fait une méthode curative nouvelle et l'expérience lui a prouvé que la terminaison heureuse dépend le plus souvent de la manière de la mettre en usage; c'est ce que démontre les faits nombreux qu'il rapporte.

Tout le monde sait quelle inquiétude règne encore aujourd'hui dans les familles lorsqu'un enfant est attein de *Fièvre cérébrale*. Un ouvrage qui annonce un moyen nouveau de guérison doit donc être recherché avec avidité.

DE LA PHYSIOLOGIE DU SYSTEME NERVEUX, et spécialement du cerveau. Recherches sur les maladies nerveuses en général, et en particulier sur le siége, la nature et le traitement de l'hystérie, de l'hypochondrie, de l'épilepsie et de l'athsme convulsif; par M. Georget, D. M. P., membre de l'Académie royale de médecine, ancien interne de première classe de la division des aliénées de l'hospice de la Salpêtrière, etc. *Paris*, 1821, 2 vol. in-8. . . . . 12 f.

DISCUSSION MEDICO-LEGALE SUR LA FOLIE, ou Aliénation mentale, suivie de l'Examen du procès criminel d'Henriette Cornier, et de plusieurs autres proces, dans lesquels cette maladie a été alléguée comme moyen de défense; par M. Georget, D. M. P. *Paris*, 1826, in-8. . . . 3 f. 50 c.

NOUVELLE DISCUSSION MÉDICO-LEGALE, suite de l'ouvrage précédent, par le même. *Paris*, 1828, in-8. . . . . 3 f.

DES MALADIES MENTALES, considérées dans leurs rapports avec la législation civile et criminelle, par le même. *Paris*, 1827, in-8. . . . . 3 f. 50 c.

DU DEGRÉ DE COMPETENCE DES MEDECINS DANS LES QUESTIONS JUDICIAIRES RELATIVES AUX ALIENATIONS MENTALES, et des théories physiologiques sur la Monomanie; suivi de Nouvelles Reflexions sur le suicide, la liberté morale, etc.; par Elias Régnault, avocat à la Cour royale de Paris, 1830, in-8. . . . . 6 f.

Dans cet ouvrage, M. E. Regnault examine jusqu'à quel point les médecins experts sont compétens dans les questions judiciaires relatives aux aliénations mentales, quelle valeur on doit attacher à leur opinion; la science médicale leur fournit-elle, sur la forme et la nature de la folie, des connaissances assez positives, assez supérieures à celles du vulgaire, pour qu'ils puissent à coup sûr reconnaître et distinguer de l'état normal cet état irrégulier et extraordinaire?

Ces questions sont traitées avec le double caractère du talent et de la probité. Il y a dans le livre de M. E. Regnault des critiques qui frappent juste et fort, des argumens dont les doctrines médicales ne peuvent démontrer la fausseté, et des conseils dont les médecins pourront faire leur profit. Toutes les personnes qui possèdent les ouvrages de Georget doivent se procurer celui de M. E. Regnault, ayant examiné tous deux les mêmes questions avec des résultats différens.

— Séparément. Nouvelles Réflexions sur la Monomanie homicide, la liberté morale, le suicide, etc. *Paris*, 1830, in-8. . . . . 3 fr.

DE LA SANTÉ DES GENS DE LETTRES, par Tissot; avec une notice sur la vie de l'auteur, et des notes, par F.-G. Boisseau. *Paris*, 1826, 1 volume in-18. . . . . 2 f. 50 c.

Ce petit ouvrage manquait depuis long-temps dans le commerce; nous pensons avoir fait une chose utile en le réimprimant. Les notes que M. le docteur Boisseau y a ajoutées le rendent encore plus intéressant: aussi nous ne doutons pas qu'il ne soit bien accueilli des médecins et de gens de lettres, auxquels il est spécialement destiné.

DE LA PUSTULE MALIGNE, ou Nouvel exposé des phénomènes observés pendant son cours, suivi du traitement antiphlogistique plus approprié à sa véritable nature, et de quelques observations sur les effets du suspensoir, par J.-B. Régnier, D. M., médecin de l'hospice de Coulommiers, etc. *Paris*, 1829, in-8. .... 4 fr.

DE L'INFLAMMATION DES VAISSEAUX ABSORBANS, LYMPHATIQUES, DERMOIDES ET SOUS-CUTANÉS, maladie désignée par les auteurs sous les différens noms d'*éléphantiasis des Arabes*, d'*œdème dur*, de *hernie charnue*, de *maladie glandulaire de Barbade*, etc., avec quatre planches en taille-douce, représentant les diverses formes, etc.; par M. Alard, D. M. P., membre de l'académie royale de médecine, médecin de la maison royale de Saint-Denis, etc., *deuxième édition*. Paris, 1824, in-8. ..... 6 f.

« Dans cet ouvrage, M. Alard suit l'inflammation des lymphatiques sous toutes les formes qu'elle peut revêtir; il soulève avec une rare sagacité les voiles qui la couvrent dans ses divers déguisemens, et fait justice des apparences qui jusqu'ici en avaient imposé aux observateurs. Les planches offrent le tableau effrayant de cette maladie. » (*Revue médicale*, août 1824)

DU SIEGE ET DE LA NATURE DES MALADIES, ou Nouvelles considérations touchant la véritable action du système absorbant dans les phénomènes de l'économie animale; par M. Alard, membre de l'Académie royale de médecine, médecin de la maison royale de Saint-Denis, etc. *Paris*, 1821; 2 vol. .... 12 f.

DOCUMENS RECUEILLIS PAR MM. LES DOCTEURS CHERVIN, LOUIS ET TROUSSEAU, membres de la commission médicale envoyée à Gibraltar par le gouvernement français, pour observer l'épidémie de fièvre jaune qui a régné dans cette place en 1828. *Paris*, 1831, 2 vol. in-8., avec cartes et plans .... 16 fr.

Nous ne possédons qu'un très-petit nombre d'exemplaires de cet ouvrage imprimé par ordre du gouvernement et qui n'était pas destiné au commerce. Nous engageons les personnes qui désireraient se le procurer à nous adresser promptement leur demande.

DU MAGNÉTISME ANIMAL EN FRANCE et DES JUGEMENS QU'EN ONT PORTÉS LES SOCIÉTÉS SAVANTES, avec le texte des divers rapports faits en 1784 par les commissaires de l'Académie des Sciences de la Faculté et de la Société royale de Médecine, et une analyse des dernières séances de l'Académie royale de Médecine, et du rapport de M Husson; suivi de considérations sur l'apparition de l'EXTASE DANS LES TRAITEMENS MAGNÉTIQUES, par Al. Bertrand, docteur en médecine de la Faculté de Paris, ancien élève de l'École Polytechnique, etc. *Paris*, 1826, in-8° .... 7 fr.

M. Bertrand, connu par les cours qu'il a faits sur ce sujet, et qui, depuis long-temps, en fait l'objet spécial de ses travaux, ne pouvait rester spectateur dans ce grand procès: aussi, dans l'ouvrage que nous publions, il ne se contente pas d'offrir le résultat de ses expériences, il y fait entrer avec des commentaires les jugemens des Sociétés savantes en France; 1°. le Rapport de Bailly et Franklin à l'Académie des Sciences; 2° celui des commissaires de la Faculté de Médecine; 3°. celui de M. de Jussieu; 4° celui de M Husson à l'Académie royale de Médecine. Aussi son ouvrage doit-il être recherché de toutes les personnes que cette grande question intéresse

DICTIONNAIRE RAISONNÉ DES TERMES DE BOTANIQUE ET DES FAMILLES NATURELLES, contenant l'étymologie et la description détaillée de tous les organes, leur synonymie et la définition des adjectifs qui servent à les décrire; suivi d'un vocabulaire des termes grecs et latins les plus généralement employés dans la Glossologie botanique, par H. Lecoq, professeur d'histoire naturelle et directeur du jardin botanique de Clermont-Ferrand, et J. Juillet, D. M. P. *Paris*, 1831, 1 fort vol. in-8. .... 9 fr.

Les changemens introduits dans le langage par les progrès immenses qu'a fait la botanique depuis trente ans rendait nécessaire un nouveau dictionnaire, et c'est pour répondre à ce besoin que MM. Lecoq et Juillet ont entrepris celui-ci.

PRECIS ELEMENTAIRE DE BOTANIQUE, contenant l'histoire complète de toutes les parties des plantes, et l'exposé des règles à suivre pour décrire et classer les végétaux; par H. Lecoq, directeur du Jardin botanique de Clermont-Ferrand. *Paris*, 1831, in-8. .... 5 f.

DE L'INFLUENCE DES NOUVELLES DOCTRINES MEDICALES FRANÇAISES sur la connaissance et le traitement des maladies aiguës ; par F. Vacquié, docteur en médecine, etc. *Paris*, 1825, in-8. . . . . 2 f.

EXISTE-T-IL TOUJOURS DES TRACES D'INFLAMMATION dans les viscères abdominaux après les fièvres putrides et ataxiques? Cette inflammation est-elle cause, effet ou complication de la fièvre? par le même, *Mémoire couronné par la société de médecine pratique. Paris*, 1825, in-8. . 1 f. 50 c.

DICTIONNAIRE DE MÉDECINE ET CHIRURGIE VÉTÉRINAIRES, ouvrage utile aux vétérinaires, aux officiers de cavalerie, aux propriétaires, aux cultivateurs et à toutes les personnes chargées du soin et du gouvernement des animaux domestiques, par Hurtrel-d'Arboval, membre de la Société royale et centrale d'Agriculture de Paris, et de plusieurs sociétés nationales et étrangères. *Paris*, 1828, 4 forts vol. in-8. 32 fr.

— Il reste encore quelques exemplaires des tomes 2, 3, 4 séparément, prix de chaque . . . . 8 fr.

Depuis long-temps on éprouvait généralement le besoin d'un livre dans lequel toutes les notions sur lesquelles repose l'art de prévenir et de traiter les maladies des animaux domestiques d'une manière efficace, se trouvassent rassemblées et coordonnées avec méthode. Il était devenu nécessaire de réunir une foule de faits que leur dissémination rendait à peu près inutiles pour la science, et de choisir, parmi cette foule de préceptes que le temps a consacrés, les seuls que puisse avouer et suivre l'expérience guidée par une saine théorie. Il n'était pas moins indispensable de mettre la médecine des animaux en harmonie avec les progrès immenses que celle des hommes a faits depuis un petit nombre d'années, et de lui donner, comme à cette dernière, l'inébranlable appui d'une physiologie rigoureuse. C'est en procédant de cette manière qu'on pouvait espérer de conduire l'art vétérinaire à une perfection réelle : aussi l'ouvrage de M. Hurtrel-d'Arboval peut-il être considéré comme un véritable traité de médecine et de chirurgie comparées qui sera aussi utile aux médecins qu'aux vétérinaires.

ANATOMIE CHIRURGICALE DES PRINCIPAUX ANIMAUX DOMESTIQUES, ou Recueil de 30 planches représentant, 1° l'anatomie des régions du cheval, du bœuf, du mouton, etc., sur lesquelles on pratique les opérations les plus graves; 2° les divers états des dents du cheval, du bœuf, du mouton, du chien, indiquant l'âge de ces animaux ; 3° les instrumens de chirurgie vétérinaire; 3° un texte explicatif; par U. Leblanc, médecin vétérinaire, ancien répétiteur à l'École royale vétérinaire d'Alfort ; et A. Trousseau, docteur en médecine, agrégé à la Faculté de Paris, professeur d'anatomie et de physiologie pathologiques comparées. Atlas pour servir de suite et de complément au *Dictionnaire de médecine et de chirurgie vétérinaires* ; par M. Hurtrel-d'Arboval. *Paris*, 1828, 1 vol. grand in-fol. composé de 35 planches gravées et coloriées avec soin . . . . 42 f.

Cet atlas est dessiné par Chazal, sur des pièces anatomiques originales, et gravé par Ambr. Tardieu.

DICTIONNAIRE DES TERMES DE MÉDECINE, CHIRURGIE, ART VÉTÉRINAIRE, PHARMACIE, HISTOIRE NATURELLE, PHYSIQUE, CHIMIE, etc., par MM. Bégin, Boisseau, Jourdan, Montgarny, Richard, Sanson, docteurs en médecine de la faculté de Paris, et Dupuy, professeur à l'École vétérinaire de Toulouse, augmenté d'un supplément dans lequel sont compris tous les nouveaux termes introduits dans le langage des sciences médicales et accessoires jusqu'à nos jours. *Paris*, 1830, 1 vol. in-8. de 650 pages, à deux colonnes . . . . 8 fr.

— Le supplément comprenant tous les nouveaux termes introduits dans les sciences médicales. *Paris*, 1830, in-8. . . . . 75 c.

« Plus complet que celui de Nysten, ce dictionnaire présente les mots avec leur étymologie et leur signification ; c'est un petit résumé de toutes les idées attachées à ces mots dans chaque science, et par ce moyen un court résumé de chacune des sciences dont on rapporte les termes; la doctrine physiologique y trouve une bonne explication de ces mots. Toutes les connaissances chimiques s'y rencontrent, les termes de l'art vétérinaire y sont au complet, enfin l'ouvrage est également enrichi des termes de physique, d'histoire naturelle et de botanique. »

DISSERTATION SUR LES ANÉVRYSMES DE L'AORTE, par G. Noverre, docteur en médecine de la faculté de Paris. *Paris*, 1820, in-8. . . . . f. 50 c.

ÉLÉMENS DE PHILOSOPHIE CHIMIQUE, par H. Davy, professeur de chimie à l'Institution royale Backerienne, auteur des *Élémens de Chimie agricole*; trad. de l'angl., avec des additions, par Van-Mons, correspondant de l'Institut. *Paris*, 1826, 2 vol. in-8., fig. . . . . 18 f.

Le nom de Davy est connu depuis long-temps; il occupe une place distinguée parmi les premiers chimistes de l'Europe, pour les progrès que ses nombreuses découvertes ont fait faire à cette belle partie des connaissances humaines. *Ses Elémens de Philosophie chimique* étaient peu connus en France; nous croyons avoir rendu service en les reproduisant.

ÉLOGES DES ACADÉMICIENS DE MONTPELLIER, pour servir à l'histoire des sciences dans le 18e siècle, par M. le baron Desgenettes, inspecteur-général du service de santé des armées, professeur de la faculté de médecine de Paris, etc. *Paris*, 1811. in-8 . . . . 4 f.

HISTOIRE MEDICALE DE L'ARMÉE D'ORIENT, par le baron R. Desgenettes, médecin en chef des armées; deuxième édition, augmentée de notes. *Paris*, 1830, in-8 . . . . 6 fr.

HISTOIRE MÉDICALE DE L'ARMÉE FRANÇAISE EN MORÉE pendant la campagne de 1828, par G. Roux, médecin en chef de l'expédition, etc. *Paris*, 1829, in-8. 4 fr.

ESSAI SUR LA FIÈVRE JAUNE D'AMÉRIQUE, ou Considérations sur les symptômes, la nature et le traitement de cette maladie; avec l'histoire de l'épidémie de la Nouvelle-Orléans, en 1822, et le résultat de nouvelles recherches d'anatomie pathologique; par P.-F. Thomas, secrétaire général de la société médicale de la Nouvelle-Orléans, médecin de l'hôpital de cette ville. Précédé de considérations hygiéniques sur la Nouvelle-Orléans, par J. Picornel, D. M. P. *Paris*, 1823, in-8. 3 f.

ETAT GÉNÉRAL DES VÉGÉTAUX ORIGINAIRES, ou Moyen pour juger, même de son cabinet, de la salubrité de l'atmosphère, de la fertilité du sol, et de la propriété des habitants dans toutes les localités de l'univers; par M. le docteur Jean Lavy, membre de la Faculté de médecine de Turin. *Paris*, 1830, 1 vol. in-8 à deux colonnes. 7 fr. 50 c.

ESSAI DE GÉOLOGIE, ou Mémoires pour servir à l'histoire naturelle du globe, par B. Faujas-St.-Fond, professeur au Jardin du Roi. *Paris*, 1809, 3 vol. in-8, avec 29 planches dont 5 coloriées . . . . 21 f.

ESSAI PHYSIOLOGICO-PATHOLOGIQUE SUR LA NATURE DE LA FIÈVRE, DE L'INFLAMMATION ET DES PRINCIPALES NÉVROSES; appuyé d'observations pratiques; suivi de l'histoire des maladies observées à l'hôpital des Enfans malades pendant l'année 1818; Mémoire couronné par la faculté de médecine de Paris, le 4 novembre 1821; par Ant. Dugès, D. M. P., professeur de la faculté de médecine de Montpellier, etc. *Paris*, 1823, 2 vol. in-8 . . . . 13 f.

« L'auteur de cet ouvrage semble avoir eu pour but de concilier les doctrines les plus opposées. Il a mis également à contribution les idées d'Hippocrate sur les crises; de Cullen et de Darwin sur les oscillations nerveuses, de M. Pinel sur l'essentialité des fièvres; il reconnait aussi devoir beaucoup à M. Broussais et à l'école des contre-stimulistes. M. Dugès est donc un auteur éclectique par excellence; il a cherché la vérité partout où il a espéré la rencontrer. Après avoir jeté dans une première partie des principes fondamentaux de pathologie, il a cherché dans une seconde partie à faire l'application de ces principes aux diverses maladies. Nous avons donc à considérer M. Dugès et comme auteur d'un système et comme médecin observateur; mais, nous aimons à le proclamer d'avance, on ne peut s'empêcher de reconnaître en lui un homme doué d'une vaste instruction et d'une sagacité peu commune. En terminant l'analyse du premier volume de cet ouvrage, nous nous hâtons de donner au lecteur une idée des matières que contient le second volume. C'est un recueil d'excellentes observations sur différentes maladies, et spécialement sur les fièvres graves, l'hydrocéphale aiguë, la variole, la rougeole, l'angine, la diarrhée, le charbon, etc. Dire que ces observations ont été recueillies à l'hôpital des Enfans malades et dans d'autres hôpitaux de Paris, que le plus grand nombre fait partie d'un mémoire couronné en 1821 par la faculté de médecine de Paris, c'est en faire suffisamment l'éloge. » (*Revue médicale*, t. xi, août 1823.)

DE L'INFLUENCE DES SCIENCES MÉDICALES ET ACCESSOIRES SUR LES PROGRÈS DE LA CHIRURGIE MODERNE, par Ant. Dugès, professeur à la Faculté de Médecine de Montpellier. *Paris*, 1827, in-8. 2 fr.

Dans ce travail, M. Dugès a voulu faire sentir la liaison intime qui existe entre les diverses branches de l'art de guérir, la mutuelle dépendance de chacune de ses branches et la nécessité de les étudier toutes.

SUNT NE INTER ASCITEM ET PERITONITIDEM CHRONICAM CERTA DISCRIMINA QUIBUS DIAGNOSCI QUEANT; auct. Ant. Dugès, D. M. P. *Parisiis*; 1824, in-4 .... 1 f. 50 c.

ESSAI SUR LES IRRITATIONS, par Marandel, docteur en médecine de la faculté de Paris. *Paris*, 1807, in-4 .... 3 f.

EXPOSÉ DES DIVERS PROCÉDÉS EMPLOYÉS JUSQU'A CE JOUR POUR GUÉRIR DE LA PIERRE SANS AVOIR RECOURS A L'OPÉRATION DE LA TAILLE; par Leroy (*d'Étioles*), docteur en chirurgie de la faculté de Paris, etc. *Paris*, 1825, in-8, avec cinq planches .... 4 f.

L'Institut royal de France (Académie des sciences) vient d'accorder une mention honorable à M Leroy (*d'Étioles*) pour ses recherches et ses travaux sur les moyens de briser et de détruire dans la vessie les calculs qui s'y forment ou s'y développent. M Leroy croit ne pouvoir mieux répondre à un suffrage aussi honorable qu'en publiant l'ouvrage que nous annonçons, dans lequel il a consigné toutes ses recherches et ses expériences.

RECHERCHES EXPERIMENTALES SUR L'ASPHYXIE, lues à l'académie royale des sciences, par J. Leroy (d'Etioles), docteur en médecine de la faculté de Paris, précédées du rapport fait à l'académie par MM. Duméril et Magendie. *Paris*, 1829, in-8 .... 2 f. 50 c.

EXPOSITION DE LA NOUVELLE DOCTRINE SUR LA MALADIE VÉNÉRIENNE; par A. Dubled, D. M. P., professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris, ancien interne de l'hospice des Vénériens, etc. *Paris*, 1829, in-8 .... 2 f. 50 c.

Attaché pendant plusieurs années à l'hôpital des Vénériens, M. Dubled a su profiter de son heureuse position pour étudier la nature de la maladie syphilitique; frappé surtout de la multitude de phlegmasies gastriques qu'il voyait journellement se développer sous l'influence du traitement antivénérien administré en liqueur, il en conclut *que ce ne serait que sur des preuves bien fondées de la nature d'une maladie vénérienne qu'il administrerait un traitement mercuriel*. Recherchant ensuite à quels signes il pourrait reconnaître la nature vénérienne de telle ou telle maladie, soit dans la nature de nos tissus, soit dans les différens degrés de leurs lésions, soit dans la cause des variétés de forme, de couleur, etc., que présentent les symptômes vénériens, c'est alors que, suivant l'impulsion de sa conscience, il *écrivit et démontra qu'il n'existe pas de virus vénérien*.

EXPOSITION DES PRINCIPES DE LA NOUVELLE DOCTRINE MÉDICALE, avec un précis des thèses soutenues sur ces différentes parties; par J.-M.-A. Goupil, chirurgien à l'hôpital militaire d'instruction de Strasbourg, ancien élève de l'hôpital du Val-de-Grâce. *Paris*, 1824, 1 vol. in-8 de 650 pages .... 8 f.

« En résumé, on peut dire que l'ouvrage de M. Goupil est une exposition fidèle des principes de la médecine physiologique. » (*Annales de la médecine physiologique*, par Broussais, juillet 1824.)

ESPRIT DES DOCTRINES MEDICALES DE MONTPELLIER, ouvrage inédit de Fr. Bérard, professeur de la Faculté de Médecine, précédé d'un précis sur sa vie et ses travaux, par H. Petiot, D. M. M. *Paris*, 1830, in-8 .... 4 fr.

FAMILLES NATURELLES DU RÈGNE ANIMAL, exposées succinctement et dans un ordre analytique, avec l'indication de leurs genres; par M. Latreille, membre de l'Institut, professeur au jardin du Roi, 1 vol. in-8. 9 f.

« Traiter en un seul volume toute la zoologie, réunir dans autant de cadres les animaux articulés et zoophytes, offrir en peu de mots l'organisation tant extérieure qu'intérieure de chacun de ces groupes, présenter leurs divisions en autant de races, de classes, de sections, d'ordres, de familles et de tribus; décrire leurs caractères distinctifs, et arriver enfin jusqu'à l'énumération de tous les genres : tel est le plan adopté et suivi par l'auteur. Nous ajouterons que cet ouvrage peut être fort utile aux personnes qui désirent prendre une idée générale de la zoologie, et qu'il peut faire suite au Règne animal de M. le baron Cuvier, en ajoutant à cet ouvrage célèbre les découvertes dont s'est enrichie la science depuis 1817, époque de sa publication. M. Latreille, désirant donner à son livre ce genre d'utilité, a eu soin d'en coordonner à cet effet les diverses parties. Nous le croyons aussi nécessaire aux personnes qui, ayant un dictionnaire d'histoire naturelle, désireraient pouvoir rattacher chaque article à un ordre naturel : sous ce rapport l'ouvrage de M. Latreille offre un avantage précieux dans toutes ses parties. » (*Annales des sciences naturelles*.)

FLORA GALLICA, seu Enumeratio plantarum in Gallia sponte nascentium, secundum Linnæanum systema digestarum, addita familiarum naturalium synopsi; auctore J. L. A. Loiseleur Deslongchamps. Editio secunda aucta et emendata, cum tabulis 31. *Paris*, 1828, 2 vol. in-8. .... 16 f.

Pour répondre au désir des botanistes, M. Loiseleur Deslonchamps vient de donner une nouvelle édition de sa Flore, enrichie de plus de quatre cents espèces qui n'étaient pas dans la première : les unes sont tout à-fait nouvelles, et les autres n'avaient pas encore, jusqu'à ces derniers temps, été trouvées en France. C'est au zèle avec lequel la botanique est cultivée depuis un certain nombre d'années que la Flore de France doit cet accroissement considérable.

Le système de Linné est évidemment celui qui conduit le plus facilement à la connaissance des plantes, les personnes qui se livrent à l'étude de la botanique. M. Loiseleur Deslongchamps a donc cru devoir le conserver : mais il a joint à son ouvrage un tableau des familles naturelles disposées suivant une méthode faite en commun avec le docteur Marquis, professeur de botanique à Rouen. Dans cette méthode, les plantes sont distribuées comme dans celle de M. de Jussieu, dans trois grandes tribus, qui sont les Dicotylédones, les Monocotylédones et les Acotylédones. Les principales divisions ou classes reposent sur la considération de l'enveloppe florale double ou simple, de la corolle polypetale ou monopétale et de l'ovaire supère, c'est-à-dire libre, ou infère, c'est-à-dire, adhérent au calice. Il est facile de voir, d'après cet aperçu, que ce système est aussi simple que facile.

HISTOIRE MEDICALE DES SUCCÉDANÉES, de l'Ipécacuanha, du Séné, du Jalap, de l'Opium, etc.; ou Recherches et observations sur quelques points de matière médicale indigène; par J.-L. Loiseleur Deslonchamps, D. M. P. *Paris*, 1830, in-8. .... 3 fr.

GUIDE DES MÈRES QUI VEULENT NOURRIR, ou PRECEPTES SUR L'EDUCATION DE LA PREMIERE ENFANCE; par E. Carault, docteur en médecine de la Faculté de Paris, membre de plusieurs Sociétés savantes. *Paris*, 1828, in-18 .... 2 f. 50 c.

GUIDE DE L'AMATEUR DE CHAMPIGNONS, ou Précis de l'histoire des Champignons alimentaires, vénéneux et employés dans les arts, avec onze planches coloriées, par F. S. Cordier, docteur en médecine de la faculté de Paris, etc. Paris, 1826, in-18 .... 5 fr.

HISTOIRE DE LA MÉDECINE, depuis son origine jusqu'au dix-neuvième siècle, avec l'histoire des principales opérations chirurgicales et une table générale des matières; traduit de l'allemand de Kurt Sprengel, par Jourdan, D. M. P. *Paris*, 1815-1820; 9 vol. in-8., br .... 45 f.
Les tomes 8 et 9 séparément, 2 vol. in-8 .... 18 f.

« Dans ce vaste tableau des révolutions et des progrès de la médecine, Sprengel nous la montre tour-à-tour religieuse chez les Egyptiens, les Indous, les Israélites, les Grecs, les Romains, les Scythes et les Celtes; symptomatique sous Hippocrate; empirique, dogmatique, méthodique, pneumatique, éclectique sous ses successeurs; humorale sous Galien; grammaticale au seizième siècle, et spagyrique sous Paracelse; il retrace d'un pinceau rapide les grands travaux des fondateurs de l'anatomie, les ridicules idées des médecins mystiques, l'archéisme de Van-Helmont, les rêveries de Descartes, l'iatrochimie de Sylvius, les vains calculs des médecins mathématiciens, l'animisme de Stahl, le solidisme mécanique d'Hoffmann, l'irritabilité de Haller, les écoles empiriques des derniers siècles, le brownisme, les progrès de l'anatomie pathologique, l'inoculation et la thaumaturgie médicale; enfin l'exposé des travaux de tous les Européens sur l'anatomie, la physiologie, la pathologie, la thérapeutique et la matière médicale, la chirurgie et les accouchemens, la médecine publique et la médecine populaire jusqu'en 1800, ainsi que le résumé historique des tentatives faites jusqu'en 1819 pour perfectionner les procédés opératoires, complètent le tableau de l'immense entreprise que Kurt Sprengel et Guillaume son fils sont parvenus à terminer, au grand avantage des médecins studieux qui manquaient d'un guide éclairé dans le cours de leurs études laborieuses. » (*Journal universel des sciences médicales*, t. xxiii, août 1821.)

HISTOIRE NATURELLE DES MAMMIFÈRES, avec des figures originales coloriées, dessinées d'après des animaux vivans; ouvrage publié sous l'autorité de l'administration du Muséum d'histoire naturelle, par M. Geoffroy Saint-Hilaire, membre de l'Académie des sciences, professeur de zoologie au Muséum, et par M. Frédéric Cuvier, membre de l'Académie des sciences, chargé en chef de la Ménagerie royale. *Paris*, 1824-1830, 6 vol. in-fol., avec 360 planches coloriées avec le plus grand soin. Au lieu de 900 fr. ...... 750 fr.

Ce magnifique ouvrage d'histoire naturelle a été publié en 60 livraisons au prix de 15 fr. chacune.
Me trouvant en possession du petit nombre d'exemplaires qui composent le fonds de cette belle édition in-folio, j'ai réduit le prix à 750 fr. (au lieu de 900); et, pour en rendre l'acquisition aisée aux amateurs, je donnerai toutes les facilités pour les termes de paiement.

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET MEDICALE DES HEMORRHAGIES, de leurs causes essentielles, immédiates ou prochaines, et des méthodes de traitement qu'il convient d'employer dans cette classe de maladie; par D. Latour, docteur en médecine, ancien médecin de l'Hôtel-Dieu d'Orléans. *Paris*, 1828, 2 volumes in-8 .... 12 f.

HISTOIRE NATURELLE ET MÉDICALE DES SANGSUES, contenant la description anatomique des organes de la sangsue officinale, avec des considérations physiologiques sur ces organes; des notions très-étendues sur la conservation domestique de ce ver, sa reproduction, ses maladies, son application, etc.; par J. L. Derheims, pharmacien, etc. *Paris*, 1825, in-8, six planches .... 3 f. 50 c.

« L'énorme consommation de sangsues qui a lieu chez nous depuis quelques années aurait dû appeler peut-être plus tôt l'attention des naturalistes et des médecins sur ces animaux; M. Derheims a entrepris ce travail, dans lequel il a présenté des détails curieux et dignes d'intérêt sous le rapport pratique » (*Journal général de méd.*, août 1825.)

HISTOIRE ANATOMIQUE DES INFLAMMATIONS; par A.-N. Gendrin, docteur en médecine de la Faculté de Paris, membre de la Société de Médecine de Paris, etc. *Paris*, 1826, 2 vol. in-8 .... 16 f.

Cet ouvrage vient d'obtenir un prix de 1500 fr. au concours ouvert par l'Institut royal de France, pour la fondation de M. Monthion; le suffrage d'une Société aussi célèbre est la meilleure recommandation pour l'ouvrage de M. Gendrin.

HISTOIRE DE QUELQUES DOCTRINES MÉDICALES COMPARÉES A CELLE DU DOCTEUR BROUSSAIS, suivie de considérations sur les études médicales considérées comme science et comme art, et d'un mémoire sur la thérapeutique; par M. Fodera, correspondant de l'Institut de France, docteur en médecine et en philosophie de l'université de Catane, etc. *Paris*, 1821, in-8 .... 3 f. 50 c.

RECHERCHES EXPÉRIMENTALES SUR L'ABSORPTION ET L'EXHALATION, Mémoire couronné par l'Institut royal de France; par le même. *Paris*, 1824, in-8, avec une planche coloriée .... 2 f. 50 c.

DISCOURS SUR LA BIOLOGIE, ou SCIENCE DE LA VIE, suivie d'un tableau des connaissances naturelles, d'après leur nature et leur filiation; par le même. *Paris*, 1826; in-8 .... 2 fr. 50 c.

MELANGES DE MEDECINE ET DE CHIRURGIE, ou Mémoires sur les pansemens, les luxations, les opérations chirurgicales, les maladies syphilitiques, la paralysie, etc., etc.; par M. Mothe, ancien chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Lyon, etc. *Paris*, 1812-1827, 2 vol. in-8 .... 12 f.

Le tom. II[e] séparément, 1827, in-8 .... 6 f.

MEDECINE MATERNELLE, OU L'ART D'ELEVER ET DE CONSERVER LES ENFANS, par Alphonse Leroy, professeur de la Faculté de médecine de Paris; seconde édition. *Paris*, 1830, in-8 .... 6 fr.

MEDECINE LÉGALE. Considérations sur l'infanticide; sur la manière de procéder à l'ouverture des cadavres, spécialement dans le cas de visites judiciaires; sur les érosions et perforations de l'estomac, l'ecchymose, la sugillation, la contusion, la meurtrissure; par MM. Lecieux, Renard, Laisné, Rieux, docteurs en médecine de la faculté de Paris. 1819, in-8 .... 4 f. 50 c.

« Cet ouvrage nous a offert beaucoup d'intérêt; on y trouve d'excellens principes, exposés avec clarté et méthode; partout on y rencontre la doctrine, souvent les expressions mêmes de M. le professeur Chaussier. » (*Bibliothèque médicale*) « Ces quatre dissertations manquent dans la bibliothèque de presque tous les gens de l'art; nous ne doutons pas qu'ils ne s'empressent de se les procurer, et ils doivent le faire puisqu'ils ne trouveront nulle part ailleurs les excellens documens qui y sont consignés. » (*Journal complémentaire du Dictionnaire des sciences médicales.*)

MÉDECINE LEGALE RELATIVE AUX ALIENÉS, AUX SOURDS-MUETS, ou les lois appliquées aux désordres de l'intelligence; par Hoffbauer; trad. de l'allemand par Chambeyron, D. M. P., avec des notes; par MM. Esquirol et Itard. *Paris*, 1827, in-8 .... 6 f.

Le besoin généralement senti d'un traité de médecine légale appliquée aux désordres de l'intelligence, la juste réputation dont jouit celui de M. Hoffbauer, les notes nombreuses et importantes qu'ont

ajoutées à ce travail MM. Esquirol, sur les aliénés, et Itard sur les sourds-muets, en font un ouvrage du premier ordre qui sera consulté avec fruit par les médecins, les avocats, les juges, etc. Voici les principales divisions de cet ouvrage. — Des maladies mentales et de leurs suites légales. — De l'erreur de sentiment et des maladies analogues. — De la manie et des maladies analogues. — Du somnambulisme — Des sourds-muets — Des états passagers de l'âme qui peuvent être du ressort de la médecine légale — De l'ivresse. — De l'état intermédiaire de la veille et du sommeil. — De l'égarement momentané — De l'impulsion insolite. — De la monomanie homicide. — De l'influence qu'exercent sur la validité d'un temoin les maladies et les états indiqués ci dessus — Règles générales pour reconnaître une maladie mentale quelconque, ou un etat mental qui vient à être du ressort de la médecine légale.

MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE. *Paris*, 1828, tome Ier, 1 fort vol. in-4., avec six planches.......................... 20 f.

Ce premier volume que nous annonçons peut être considéré comme la suite et le complément des *Mémoires de la Société royale de Médecine et de l'Académie royale de Chirurgie.* Ces deux Sociétés célèbres sont représentées dans la nouvelle Académie par ce que la science a de plus distingué, soit à Paris, dans les départemens ou à l'étranger. Par cette publication, l'Académie vient de répondre à l'attente de tous les médecins jaloux de suivre les progrès de la science. Le premier volume se compose des mémoires suivans :

Ordonnances constitutives et Réglemens de l'Académie royale de Médecine — Liste générale de ses membres résidans et correspondans. — Discours d'ouverture prononcé par M. Pariset, secrétaire perpétuel — Éloges de Corvisart, de Cadet Gassicourt, de Berthollet, de Pinel, de Beauchêne et de Bourru, par *le même*. — Rapport de la Commission chargée de rediger un projet d'instruction relativement aux épidémies par M. Double. — Compte rendu des travaux de la Section de Médecine, par *le même.* — Discours sur l'histoire et les progrès des sciences pharmaceutiques, par M. Virey. — Mémoire sur le Mutisme, par M. Itard — Mémoire sur les Phlegmasies cérébrales, par *le même.* — Existe-t-il de nos jours un plus grand nombre de fous qu'il n'en existait il y a quarante ans? par M. Esquirol. — Mémoire sur la mortalité en France dans la classe aisée et dans la classe indigente, par M. Villermé. — Observations sur les effets thérapeutiques de la morphine ou narcéine, par M. Bally. — Mémoire sur la folie des ivrognes ou sur le délire tremblant, par M. Léveillé. — Mémoire sur les plaies pénétrantes de la poitrine, par M. le baron Larrey. — Observations sur l'operation de la taille, par *le même.* — Mémoire sur une nouvelle méthode de traiter les anus contre nature ou artificiels, par M. le baron Dupuytren. — Mémoire sur les obstacles apportes a l'accouchement par la mauvaise conformation du fœtus, par M. Dugès. — Analyse de l'écorce du *Solanum pseudoquina*, par M. Vauquelin. — Considérations chimiques sur diverses concretions du corps humain, par M. Laugier. — Recherches analytiques sur la Violette, par M. Boullay, avec des Expériences par MM. Orfila et Chomel. — Mémoire sur l'ipecacuanha, par M. Lemaire Lisancourt.

MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ MÉDICALE D'ÉMULATION DE PARIS, t. IXe. *Paris*, 1826, in-8., fig....................................... 8 f.

Pour montrer que ce nouveau volume n'est pas inférieur à ceux publiés précédemment, il nous suffit de citer les noms des auteurs MM. *Boisseau, Geoffroy-Saint Hilaire, Dutrochet, Ribes, Bricheteau, Dezeimeris, Bouillaud, Boulland, Vacquié, Andral, Rodet, Vandekœre, Duchâteau, Chantourelle, Fourcault.*

LA SOLITUDE, par J.-G. Zimmermann, nouvelle traduction de l'allemand, par A.-J.-L. Jourdan. Paris, 1825, un fort vol. in-8. Prix, broché.... 7 f.
Le même, papier vélin, cartonné.................................. 14 f.

Personne n'a mieux écrit sur les avantages et les inconvéniens de la solitude que le célèbre Zimmermann ; tout son livre est empreint des pensées les plus généreuses ; un livre aussi fortement pensé ne peut manquer d'être recherché avec avidité, et d'autant qu'il est écrit avec ce charme particulier que caractérise les productions de tous les penseurs mélancoliques.

L'ART DE PROLONGER LA VIE DE L'HOMME, par C.-G. Hufeland, conseiller d'état, premier médecin du roi de Prusse, directeur de l'école de médecine de Berlin, etc.; traduit de l'allemand, par A.-J.-L. Jourdan, D. M. P., chevalier de la Légion d'honneur, membre de l'académie royale de médecine, de la société médicale d'émulation, correspondant de l'académie des sciences de Turin. *Paris*, 1824, in-8.. 6 f.

« La durée de la vie, ses conditions, les diverses méthodes mises en usage pour la prolonger, sont étudiées dans la première partie de l'ouvrage de M. Hufeland; les causes qui l'abrègent comprennent la deuxième; dans la troisième, il est question de la santé et de tous les moyens de la maintenir florissante. Une instruction variée, des observations nombreuses, des anecdotes pour la plupart curieuses, rendent la lecture de cet ouvrage fort agréable, et en font un des livres les plus instructifs qu'on puisse lire. En un mot, c'est un livre bien fait, et qu'on est fâché de voir finir. » (*Journal universel des sciences médicales*, juillet 1824.)

TRAITÉ DE LA MALADIE SCROPHULEUSE, ouvrage couronné par l'académie impériale des curieux de la nature, par C.-G. Hufeland, médecin du roi de Prusse; traduit de l'allemand sur la troisième édition (1819); accompagné de notes par J. B. Bousquet, D. M., et suivi d'un Mémoire sur les

scrophules, accompagné de quelques réflexions sur le traitement du cancer, par M. le baron Larrey. *Paris*, 1821; in-8. fig. . . . . 6 f.

LECTURES RELATIVES A LA POLICE MÉDICALE, faites au conseil de salubrité de Lyon, en 1826, 1827, 1828; par Et. Sainte-Marie, D. M., membre du conseil de salubrité et de la commission de statistique, membre de plusieurs Sociétés savantes. Précédées *du Précis élémentaire ou introduction à la police médicale;* par le même. Paris, 1829, 1 vol. in-8°. . . . . 5 fr.

Cet ouvrage est divisé en dix lectures, dont il nous suffit de donner le titre : 1. Edifices récemment construits; 2. Inondations; 3. Réforme à faire de quelques usages tolérés jusqu'à présent; 4. Méphitisme des murs; 5. Insalubrité des alimens et des boissons; 6. Prostitutions et visite des filles publiques; 7. De l'avortement artificiel; 8. Sur l'hydrophobie; 9. De l'empoisonnement par le vert de-gris, qui se forme à la surface des ustensiles en cuivre, ou vert-de-gris naturel; 10. De l'huitre et de son usage comme aliment, et comme remède

NOUVELLE METHODE POUR GUERIR LES MALADIES VENERIENNES INVETEREES qui ont résisté aux traitemens ordinaires; par Et. Sainte-Marie, D. M. *Paris*, 1829, in-8. . . . . 3 f. 50 c.

NOUVEAU FORMULAIRE MEDICAL ET PHARMACEUTIQUE; par le même. *Paris*, 1820, in-8. . . . . 5 f.

DISSERTATION SUR LES MEDECINS POÈTES; par le même. *Paris*, 1825, in.8. . . . . 2 f.

LETTRE DE LOUIS-JACQUES BÉGIN à F.-V.-J. BROUSSAIS, médecin en chef, et premier professeur à l'hôpital militaire d'instruction du Val-de-Grâce, chevalier de la Légion d'honneur, membre de l'académie royale de médecine, etc. *Paris*, 1825, in-8. . . . . 1 f. 20 c.

LETTRE A L'ACADÉMIE DES SCIENCES. Examen critique de l'ouvrage de M. le docteur Civiale, intitulé : de la lithotritie, ou broiement de la pierre dans la vessie, et appréciation des faits présentés par ce médecin; par le baron Heurteloup, docteur en médecine. *Paris*, 1827, in 8, fig. . . . . . 3 f. 50 c.

MANUEL PRATIQUE DE LA LITHOTRITIE, ou Lettres à un jeune médecin sur le broiement de la pierre dans la vessie; par A. P. Bancal, docteur en médecine, suivi d'un rapport fait à l'Institut royal de France, par MM. Percy, Chaussier, Deschamps, Pelletan et Magendie, en faveur de son nouvel instrument pour l'opération de la cataracte par extraction et d'une lettre descriptive de la manière de pratiquer au moyen de cet instrument. *Paris*, 1829, 1 vol. in-8, avec cinq planches, le portrait de M. Dubois, et un fac simile de son écriture. . . . . 5 f.

L'ouvrage de M. Bancal est divisé par lettres qui traitent chacune un point important de la Lithotritie; la description de l'appareil lithotriteur, avec tous ses perfectionnemens, est faite avec beaucoup de clarté; chaque pièce est examinée sous le point de vue d'utilité qu'elle présente : l'opération, la préparation qu'elle exige, la manière d'introduire l'instrument, les divers temps du Broiement sont exposés avec beaucoup de méthode et de clarté : un praticien, adroit et instruit, pourra facilement pratiquer cette opération en suivant les préceptes déduits par M. Bancal. (*Revue médicale, octobre* 1829.)

MANUEL D'ANATOMIE GÉNÉRALE, DESCRIPTIVE ET PATHOLOGIQUE, par F. Meckel, professeur d'anatomie à l'université de Halle, traduit de l'allemand, et augmenté des faits nouveaux dont la science s'est enrichie jusqu'à ce jour; par G. Breschet et A.-J.-L. Jourdan, D. M. P. *Paris*, 1825, 3 vol. in-8 de 800 pages chacun, en caractère *petit-romain*. . 30 f.

Depuis long-temps on désirait un livre qui réunît tous les faits importans de l'anatomie générale, de l'anatomie descriptive, de l'anatomie pathologique et de la physiologie. Un pareil travail exigeait des connaissances aussi étendues qu'approfondies; il ne pouvait être exécuté que par l'un des premiers anatomistes du siècle. M. Meckel, qui soutient si dignement l'éclat d'une célébrité médicale héréditaire dans sa famille, et à qui on doit plusieurs autres ouvrages du premier ordre, n'a pas craint d'entreprendre cette tâche pénible. Son traité d'anatomie, considéré comme classique en Allemagne, ne sera pas moins honorablement accueilli chez nous. C'est une des plus belles productions de l'école de Bichat, de ce Bichat que l'Europe envie à la France, et auquel M. Meckel rend le plus brillant hommage qu'un grand talent puisse témoigner au génie, en professant pour lui une admiration sans enthousiasme On a eu soin, en faisant passer ce manuel dans notre langue, d'y rattacher tous les faits dont le domaine de la science s'est enrichi depuis sa publication. L'un des traducteurs, placé à la tête de l'amphithéâtre d'anatomie de la faculté de médecine de Paris, est à même, par sa position, de s'assurer journellement de l'exactitude comme de la verité des descriptions de Meckel : aussi ne craignons-nous point de l'offrir comme un ouvrage entièrement neuf, sous le double rapport du plan et du mode d'exécution.

MÉMOIRE SUR L'EMPLOI DE L'IODE DANS LES MALADIES SCROPHULEUSES; lu à l'Académie royale des Sciences dans la séance du 22 juin 1829; par J. G. A. Lugol, médecin de l'hôpital Saint-Louis; et précédé du Rapport fait par MM. Duméril, Serres et Magendie. *Paris*, 1829, in-8. 2 f. 50 c.

MEMOIRE SUR L'EMPLOI DES BAINS IODURÉS DANS LES MALADIES SCROFULEUSES; suivi d'un tableau pour servir à l'administration des bains iodurés suivant les âges; par J. G. A. Lugol, médecin de l'hôpital Saint-Louis. *Paris*, 1830, in-8. 2 fr.

TROISIÈME MEMOIRE SUR L'EMPLOI DE L'IODE DANS LE TRAITEMENT DES MALADIES SCRFULEUSES, suivi d'un Précis sur l'art de formuler les préparations iodurées, par M. Lugol, *Paris*, 1831, in-8. 3 f.

MEMOIRES SUR LE TRAITEMENT DES ANUS ARTIFICIELS, DES PLAIES DES INTESTINS, ET DES PLAIES PENETRANTES DE LA POITRINE; par J.-F. Reybard, docteur en médecine de la Faculté de Paris, ancien chirurgien des hôpitaux de Lyon, etc. *Paris*, 182., in-8, fig. 4 f. 50 c.

RECHERCHES SUR UNE DES CAUSES LES PLUS FRÉQUENTES ET LA MOINS CONNUE DE L'AVORTEMENT, suivies d'un Mémoire sur l'intro-pelvimètre, ou mensurateur interne du bassin; par madame veuve Boivin, docteur en médecine de l'Université de Marbourg, sage-femme surveillante en chef de la Maison royale de Santé, etc. *Paris*, 1828, in-8°., fig. 4 fr.

MEMOIRE SUR LES HEMORRHAGIES INTERNES DE L'UTERUS, qui a obtenu le prix au concours ouvert par la Société de médecine de Paris; par la même. *Paris*, 1819, in-8°. 3 fr. 50 c.

OBSERVATIONS ET REFLEXIONS SUR LES CAS D'ABSORPTION DU PLACENTA, par la même. *Paris*, 1829, in-8. 1 f. 50 c.

NOUVELLES RECHERCHES SUR L'ORIGINE, LA NATURE ET LE TRAITEMENT DE LA MOLE VÉSICULAIRE, ou Grossesse hydatique; par la même. *Paris*, 1827, in-8., fig. 2 fr. 50 c.

MEMOIRES POUR SERVIR A L'HISTOIRE GENERALE DES EAUX MINERALES sulfureuses et des eaux thermales; par J. Anglada, professeur à la faculté de médecine de Montpellier. *Paris*, 1828, 2 v. in-8. 12 f.

NOTE MEDICO-LEGALE SUR LA MONOMANIE HOMICIDE; par M. le docteur Esquirol. *Paris*, 1827, in-8. 2 f. 50 c.

MONOGRAPHIE SUR LA RAGE, ouvrage couronné par le Cercle médical de Paris, par A.-F.-C. De St.-Martin, docteur en médecine de la Faculté de Paris, etc. *Paris*, 1826, in-8. 6 f.

NOUVEAUX ÉLÉMENS DE PATHOLOGIE MÉDICO-CHIRURGICALE, ou Traité théorique et pratique de médecine et de chirurgie; par L. Ch. Roche, D. M. P., membre de l'Académie royale de médecine, etc., et J. L. Sanson, D. C. P., chirurgien en second de l'Hôtel-Dieu de Paris, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris; seconde édition. *Paris*, 1828, 5 vol. in-8., de 600 pages chacun. 35 fr.

Cet ouvrage obtint un succès si rapide, que déjà, avant d'avoir publié le dernier volume, les premiers étaient épuisés. C'est pour répondre à cet empressement du public que les auteurs en font aujourd'hui une *seconde édition*, avec de nombreuses additions et augmentations, et en ont entièrement changé la classification. Du reste, nous reproduisons ici le jugement d'un critique éclairé que la science vient de perdre, que le docteur Urbain Coste porta des premiers volumes de la première édition.

« C'était une périlleuse entreprise que de composer un ouvrage didactique sur les deux branches de la pathologie, à une époque où l'une d'elles, bien qu'émondée par des mains habiles, est encore chargée de nuages, lorsque la science n'est pas, à beaucoup près, réduite en aphorismes, et sous la redoutable prévention de la défaveur, que des essais toujours malheureux ont attachée aux *élémens*, aux *manuels*, et en général à ces compilations serviles qui ont la prétention d'être classiques et qui manquent leur but parce qu'elles disent trop ou pas assez. Le talent de MM. Roche et Sanson a placé leur travail dans un rang qui ne souffre point de parallèle avec les productions analogues qui l'ont précédé. Ici l'exposition fidèle de nos connaissances et de nos acquisitions les plus récentes est animée par une foule d'idées neuves et fécondes, et par la discussion approfondie des doc-

trines qui sont encore en mouvement Ainsi, nos auteurs ne sont pas de simples historiens, ce sont aussi des écrivains originaux, et leur originalité n'a rien de bizarre, ni de téméraire; elle fait penser. »

— Il reste encore un petit nombre d'exemplaires des tomes 3 et 4 de la première édition. Prix du tome 3. *Paris*, 1827, in-8., de 625 pages....... 5 fr.

— Tome 4. *Paris*, 1828, in-8. de 800 pages.......................... 8 fr.

DE LA NOUVELLE DOCTRINE MÉDICALE, CONSIDÉRÉE SOUS LE RAPPORT DES THÉORIES ET DE LA MORTALITÉ. par L.-Ch. Roche, membre de l'Académie royale de Médecine. *Paris*, 1827, in-8. 4 f.

« Tous les médecins, jaloux de se tenir au courant de la science, tous ceux qui ont observé les progrès de la nouvelle doctrine médicale du professeur Broussais, tous ceux enfin qui ont suivi les discussions qu'elle a fait naître, voudront lire cet écrit. Ils y trouveront la réfutation la plus complète des principales objections qui aient été faites jusqu'à ce jour à cette doctrine, que tant d'efforts n'ont pas encore pu ébranler; ils y verront surtout apprécié à sa juste valeur, certain tableau de mortalité du Val-de Grâce, dont on a fait grand bruit, tableau qui devait démontrer que la doctrine physiologique était dangereuse, et dont la publication tourne aujourd'hui à la honte des hommes qui l'ont produit. C'est par des chiffres que M. Roche en démontre toute la fausseté, et par des faits incontestables et des raisonnemens pressés qu'il renverse les conséquences erronées qu'on en avait tirées Toutes les pièces du procès sont mises par lui sous les yeux des lecteurs; fort de la bonté de sa cause, il aurait craint de lui nuire en ne produisant pas avec la plus scrupuleuse exactitude le texte même des argumens de ses antagonistes M Roche a déployé dans ce nouvel écrit toutes les ressources de son talent et toute la puissance de sa logique, et il y a semé à pleines mains ces traits vifs et piquans qui animent une discussion et en rendent la lecture agréable.

NOUVEAUX ÉLEMENS D'HYGIÈNE, rédigés suivant les principes de la nouvelle doctrine médicale, par Charles Londe, D. M. P., membre de l'Académie royale de Médecine, de la Société medicale d'Émulation de Paris, de la Société médicale de Londres, etc., etc. *Paris*, 1827, 2 vol. in-8. 12 fr.

L'hygiène est généralement définie, l'*art de conserver la santé*. L'auteur de l'ouvrage que nous publions, « considère l'hygiène sous un point de vue plus vaste qu'on ne l'avait fait avant lui. » (*Bouillaud, Nouv. bib. méd*). Elle ne borne pas ses avantages, dit il, à prévenir les dérangemens de nos organes; elle a encore pour objet de perfectionner ces mêmes organes, et d'offrir les moyens les plus certains de remédier à leurs affections « Toutes les classifications de l'hygiène qu'on avait proposées jusqu'ici, étaient plus ou moins vicieuses..... M. Londe est le premier qui ait entrepris de coordonner la médecine préservative avec la physiologie de nos jours. » (*Boisseau, Journ univ.*). « Il a envisagé son sujet sous un point de vue vraiment philosophique, et a bien compris l'importance de l'hygiène et son influence énorme sur la société et sur les individus La classification qu'il présente est plus simple, plus rationnelle que toutes celles qui ont été proposées jusqu'ici. Elle sera aussi plus durable, parce qu'elle repose sur des bases plus solides, sur les différens systèmes organiques considérés dans leurs rapports. M. Londe définit l'hygiène d'une manière à la fois exacte et claire, *la science qui a pour objet de diriger les organes dans l'exercice de leurs fonctions*; il insiste surtout sur des parties de l'hygiène dont on semble même ne pas soupçonner l'existence.

GYMNASTIQUE MÉDICALE, ou l'exercice appliqué aux organes de l'homme, d'après les lois de la physiologie et de la thérapeutique; par Ch. Londe, D. M. P., membre de plusieurs sociétés savantes. *Paris*, 1821, in-8... 4 f.

NOSOGRAPHIE ORGANIQUE ou TRAITE COMPLET DE MEDECINE PRATIQUE; par F.-G. Boisseau, D. M. P., membre des Académies royales de Médecine de Paris et de Madrid, de la Société médicale de Moscou, de la Société médicale d'Emulation, etc., etc. *Paris*, 1828-1830, 4 forts vol. in-8. .... 34 f.

— Il reste encore quelques exemplaires des tomes 2, 3, 4, séparément, prix de chaque.. 8 f. 50 c.

L'introduction de la physiologie, dans la pathologie le rappel à l'étude des organes, la découverte des signes de la gastro-entérite, le renversement des fièvres essentielles; enfin, la révolution opérée par M. Broussais, dans la science et dans la pratique médicale, faisaient vivement désirer une nouvelle nosographie, où l'état des connaissances médicales actuel fût exposé avec méthode, avec clarté.

Telle est la tâche que s'est imposée M. Boisseau, auteur de la *Pyrétologie physiologique*, dont la troisième édition atteste le succès; versé dans l'étude de la médecine antique, disciple indépendant du réformateur, il s'est proposé de tracer un tableau exact et complet des causes et des signes des maladies *considérées dans les organes*, d'unir les vérités anciennes aux vérités nouvelles, de présenter les véritables indications thérapeutiques dans chaque affection, en un mot, de résumer dans l'intérêt des étudians et des praticiens, l'état présent de la pathologie et de la thérapeutique médicale.

PYRETOLOGIE PHYSIOLOGIQUE, ou Traité des fièvres considérées dans l'esprit de la nouvelle doctrine médicale, par F.-G. Boisseau, docteur en médecine de la Faculté de Paris, membre des académies royales de médecine de Paris et de Madrid. Quatrième édition. *Paris*, 1831, 1 vol. in-8. de 725 p. 9 fr.

Quatre éditions, voilà qui vaut mieux que tous les éloges qu'on pourrait donner à l'ou-

vrage de M. BOISSEAU; aussi nous nous contentons de rapporter le jugement que les ARCHIVES ont porté sur la 2e édit. « La première édition de cet ouvrage a été épuisée en moins d'une année; le talent connu de l'auteur, le besoin généralement senti d'un ouvrage de ce genre, propre à faire connaître toutes les variations qu'a éprouvées la doctrine des fièvres, surtout depuis les travaux de M. Broussais, tels sont les élémens du succès de la Pyrétologie de M. Boisseau. L'auteur a fait subir de nombreuses améliorations à son travail; il a revu avec soin les principes de physiologie pathologique qui forment l'introduction de son livre; il a ajouté une foule de détails relatifs au siége, à l'intensité, au diagnostic et au traitement des maladies fébriles. Cet ouvrage, l'un des plus remarquables qui aient paru dans ces derniers temps, est devenu indispensable aux médecins qui s'occupent des progrès de la science, et surtout à ceux qui veulent connaître les nouvelles idées sur la doctrine des fièvres. » (*Archives générales de médecine.*)

OBSERVATIONS SUR LA NATURE ET LE TRAITEMENT DE L'HYDROPISIE, par M. PORTAL, premier médecin du Roi, membre de l'Institut (académie des sciences), président de l'Académie royale de médecine. *Paris*, 1824, 2 vol. in-8. 11 f.

« Cet ouvrage, fruit de la longue pratique d'un médecin dont le grand âge n'a point interrompu les travaux, se recommande aux praticiens par les observations cliniques et les recherches qu'il contient sur les hydropisies en général et sur chaque espèce d'hydropisie en particulier. Il est inutile de consacrer de longues phrases à son éloge; le nom de M. Portal est plus que suffisant pour fixer l'attention du public médical sur une production qui ne peut manquer de prendre une place distinguée parmi les nombreux ouvrages déjà publiés par ce savant médecin. »

OBSERVATIONS SUR LA NATURE ET LE TRAITEMENT DE L'ÉPILEPSIE; par M. PORTAL, premier médecin du Roi, membre de l'Institut, etc. Paris, 1827, 1 vol. in-8. 8 f.

ŒUVRES CHIRURGICALES, ou EXPOSÉ DE LA DOCTRINE ET DE LA PRATIQUE DE P. J. DESAULT, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Paris, par XAV. BICHAT; troisième édition. *Paris*, 1830, 3 vol in-8, avec 15 planches. 18 fr.

ŒUVRES CHIRURGICALES D'ASTLEY COOPER ET B. TRAVERS; contenant des mémoires sur les luxations, l'inflammation de l'iris, la ligature de l'aorte, le phimosis et le paraphimosis, l'exostose, les ouvertures contre nature de l'urèthre, les blessures et les ligatures des veines, les fractures du col du fémur et les tumeurs enkystées; traduites de l'anglais par G. BERTRAND, docteur en médecine, avec 21 planches. *Paris*, 1823, 2 vol. in-8. 14 f.

« Personne n'ignore le nom d'Astley Cooper, et tous les chirurgiens français sont désireux de connaître la pratique de ce célèbre opérateur anglais; nous ne doutons donc point que cette traduction ne soit bien accueillie. Les personnes qui désirent rallier la doctrine physiologique à la chirurgie se réjouiront particulièrement de cette nouvelle acquisition, qui leur fournira de nouveaux moyens d'exécuter un rapprochement si nécessaire. »

ŒUVRES DE MÉDECINE PRATIQUE de PUJOL DE CASTRES, D. M., contenant: Essai sur les inflammations chroniques des viscères, les maladies lymphatiques, l'art d'exciter ou de modérer la fièvre pour la guérison des maladies chroniques, des maladies de la peau, les maladies héréditaires, le vice scrophuleux, le rachitisme, la fièvre puerpérale, la colique hépatique par cause calculeuse, etc., avec une notice sur la vie et les travaux de l'auteur, et des additions, par F.-G. BOISSEAU, D. M. P. *Paris*, 1823, 4 vol. in-8, br. 15 fr.

« Les ouvrages de Pujol sont peu connus; ils méritaient de l'être, car ce médecin est celui qui, parmi nos compatriotes, a le premier compris que l'inflammation jouait un rôle très-important dans les affections chroniques. Ils sont précieux, et l'on doit de la reconnaissance à M. Boisseau de nous avoir facilité la lecture de cet auteur, dont l'édition était épuisée. » (*Annales de la médecine physiologique*, par BROUSSAIS, janvier 1823.)

PHARMACOPÉE UNIVERSELLE, ou Conspectus des pharmacopées d'Amsterdam, Anvers, Dublin, Edimbourg, Ferrare, Genève, Londres, Oldembourg, Wurzbourg; américaine, autrichienne, batave, belge, danoise, espagnole, finlandaise, française, hanovrienne, polonaise, portugaise, prussienne, russe, sarde, saxonne, suédoise et wurtembergeoise; des dispensaires de Brunswick, de Fulde, de la Hesse, de la Lippe et du Palatinat; des pharmacopées militaires de Danemarck, de France, de Prusse et de Wurzbourg; de la pharmacopée des pauvres de Hambourg; des formulaires et pharmacopées d'Augustin, Cories, Brera, Brugnatelli, Cadet de Gassicourt, Cox, Fellis, Hufeland, Magendie, Piderit, Pierquin, Ratier, Saunders, Sainte-Marie, Spielmann, Swediauer et Van Mons; ouvrage contenant les caractères essentiels et la synonymie de toutes les substances citées dans ces

recueils, avec l'indication, à chaque préparation, de ceux qui l'ont adoptée, des procédés divers recommandés pour l'exécuter, des variantes qu'elle présente dans les différens formulaires, des noms officinaux sous lesquels on la désigne dans divers pays, et des doses auxquelles on l'administre; par A.-J.-L. Jourdan, docteur en médecine, membre des Académies royales de Médecine de Paris, des Sciences de Turin, etc. *Paris*, 1828, 2 vol. in-8° dont chacun a près de 800 pag., à deux colonnes.................................... 24 f.

PHARMACOPÉE FRANÇAISE, ou Code des médicamens, nouvelle traduction du *Codex medicamentarius, sive pharmacopœa gallica*, par F. S. Ratier, docteur en médecine de la Faculté de Paris, etc., avec notes et additions contenant la formule et le mode de préparation des nouveaux médicamens dont la pratique s'est enrichie jusqu'à nos jours d'un grand nombre d'analyses chimiques, et suivie d'une table synoptique des eaux minérales de France, par M. Henry fils, pharmacien de la pharmacie centrale des hôpitaux civils de Paris. *Paris*, 1827, 1 vol. in-8.................... 8 f.

MM Ratier et Henry fils, déjà avantageusement connus par des travaux importans, ont pensé qu'ils rendraient un véritable service en offrant une nouvelle traduction (mise au niveau des connaissances actuelles) de cet ouvrage qui commençait à vieillir par les progrès toujours croissans de la chimie pharmaceutique. M. Henry, que sa position met à même de préparer chaque jour en grand toutes les formules dont il est question dans cet ouvrage, ne s'est pas contenté d'indiquer toutes les corrections qui étaient réclamées dans plusieurs points assez importans, mais aussi de joindre un grand nombre d'additions devenues indispensables; aussi y trouve-t-on la formule et le mode de préparation de tous les nouveaux médicamens introduits jusqu'à ce jour dans la pratique. Partout on y reconnaîtra un praticien habile doué d'une vaste instruction.

Afin de conserver à cet ouvrage sa forme officielle pour les Pharmaciens, et qu'il puisse leur remplacer le *Codex*, les Éditeurs ont eu soin de respecter le texte et d'indiquer d'une manière très-claire les additions ou corrections qu'ils ont crues nécessaires.

FORMULAIRE PRATIQUE DES HOPITAUX CIVILS DE PARIS, ou Recueil des prescriptions médicamenteuses employées par les médecins et chirurgiens de ces établissemens, avec des notes sur les doses, le mode d'administration, les applications particulières, et des considérations générales sur chaque hôpital, sur le genre d'affections auquel il est spécialement destiné, et sur la doctrine des praticiens qui le dirigent; par F. S. Ratier, docteur en médecine de la Faculté de Paris, *troisième édition*. *Paris*, 1827. 1 vol. in-18..... 5 f.

« L'auteur a su faire un choix judicieux parmi l'immense quantité de formules pharmaceutiques employées dans les hôpitaux. Un pareil recueil ne peut manquer d'être recherché par les nombreux élèves qui fréquentent ces établissemens. Ils y trouveront la composition des médicamens qu'ils entendent journellement prescrire par les professeurs de clinique. Les notes qui accompagnent chaque formule sont, en général, rédigées dans un bon esprit. Ce nouveau Formulaire sera également utile aux élèves qui suivent les hôpitaux et aux médecins livrés à la pratique civile. Il offre en outre un avantage précieux: c'est de révéler, en quelque sorte, les méthodes curatives de plusieurs praticiens, et par conséquent de pouvoir servir de pièce de conviction relativement à leurs principes de pathologie. » (*Archives générales de médecine*, janvier 1828.)

TRAITE ELEMENTAIRE DE MATIÈRE MEDICALE; par F. S. Ratier, Docteur en médecine de la Faculté de Paris, membre de plusieurs Sociétés savantes. *Paris*, 1829, 2 vol. in-8.............................. 10 fr. 50 c.

A mesure qu'une science s'enrichit de faits et de découvertes, il devient nécessaire qu'un esprit exact les rassemble, les mette en présence et en discute la valeur. C'est cette tâche que M. Ratier vient de remplir pour la matière médicale; il apporte dans cette étude un scepticisme qui bien rarement y a présidé; il dit ce qui est constaté par l'expérience, ce qui est à vérifier, ce qui est évidemment faux; il indique aux recherches des praticiens les points obscurs et litigieux. Dans beaucoup de cas, il ajoute aux connaissances actuelles; souvent il signale des lacunes, et ce qui est plus dangereux encore, de fausses connaissances. Cet ouvrage formera la transition entre les anciennes et les nouvelles doctrines médicales. Partout il se montre indépendant des unes et des autres, pour se borner à l'exposition fidèle des faits.

COUP-D'OEIL SUR LES CLINIQUES MEDICALES DE LA FACULTÉ DE MEDECINE et des hôpitaux civils de Paris; par F. S. Ratier, docteur en médecine. *Paris*, 1830, in-8.................................. 3 f.

PHYSIOLOGIE DES TEMPÉRAMENS OU CONSTITUTIONS, nouvelle doctrine applicable à la médecine-pratique, à l'hygiène, à l'histoire naturelle et à la philosophie, par M. Thomas (de Thoisvèvres) D. M. P. médecin attaché à l'hôpital Beaujon. *Paris*, 1826, in-8.................. 4 f. 50 c.

PHILOSOPHIE ANATOMIQUE, par M. Et. Geoffroy-Saint-Hilaire,

membre de l'Institut, professeur de zoologie au Muséum d'Histoire naturelle, etc. — Tome premier. *Des Organes respiratoires*, 1 vol. in-8. *Paris*, 1818, atlas in-4. . . . . 10 f.

— Tome II. *Monstruosités humaines*, *Paris*, 1823, 1 vol. in-8, atlas in-4. . . . . 12 f.

Ouvrage rempli de vues neuves et d'ingénieux aperçus. Dans le premier volume, l'auteur développe en plusieurs Mémoires sa nouvelle méthode pour déterminer rigoureusement les organes. Cette méthode repose sur quatre principes qui sont : la théorie des analogues, le principe des connexions, les affinités électives des élémens organiques et le balancement des organes. Dans le deuxième volume, M. Geoffroy démontre l'application nette et facile de sa méthode à tous les cas d'organisation les plus singuliers et les plus difficiles à ramener ; il a cherché pour cet effet, les monstruosités les plus horribles et les plus désordonnées, et trouvé, la cause étant connue, que l'ordre le plus admirable règne dans ces compositions qui paraissent bizarres à quiconque les envisage superficiellement.

PHILOSOPHIE ZOOLOGIQUE, ou Exposition des considérations relatives à l'histoire naturelle des animaux ; à la diversité de leur organisation et des facultés qu'ils en obtiennent ; aux causes physiques qui maintiennent en eux la vie et donnent lieu aux mouvemens qu'ils exécutent ; enfin à celles qui produisent les unes le sentiment et les autres l'intelligence de ceux qui en sont doués ; par J. B. P. A. Lamarck, membre de l'Institut, professeur de zoologie au Muséum d'histoire naturelle, etc. ; deuxième édition. *Paris*, 1830, 2 vol. in-8. . . . . 12 fr.

SYSTÈME ANALYTIQUE DES CONNAISSANCES POSITIVES DE L'HOMME restreintes à celles qui proviennent directement ou indirectement de l'observation ; par J. B. P. A. Lamarck, membre de l'Institut, professeur de zoologie au Muséum d'histoire naturelle. *Paris*, 1830, in-8. . . . . 6 fr.

Indication des principales questions traitées dans cet ouvrage. — Des objets que l'homme peut considérer hors de lui et que l'observation peut lui faire connaître. — De la matière. — De la nature. — De la nécessité d'étudier la nature. — Exposition des sources où l'homme a puisé les connaissances qu'il possède. — Des corps inorganiques. — Des corps vivans. — Des végétaux. — Des animaux. — De l'homme et de certains systèmes organiques observés en lui. — Analyse des phénomènes qui appartiennent au sentiment. — De la sensation. — Des penchans naturels. — De l'instinct. — De l'intelligence. — Des idées, du jugement et de la raison. — Imagination.

MÉMOIRE SUR LES FOSSILES DES ENVIRONS DE PARIS, comprenant la détermination des espèces qui appartiennent aux animaux marins sans vertèbres, et dont la plupart sont figurés dans la collection du muséum ; par J. B. P. A. Lamarck, professeur de zoologie au Muséum d'histoire naturelle. *Paris*, in-4. . . . . 10 fr.

EXTRAIT DU COURS DE ZOOLOGIE du Muséum d'histoire naturelle sur les animaux sans vertèbres, présentant la distribution et la classification de ces animaux, les caractères des principales divisions et une liste des genres ; par J. B. P. A. Lamarck. *Paris*, 1812, in-8. . . . . 2 fr. 50 c.

PRECIS OU COURS D'OPERATIONS SUR LA CHIRURGIE DES YEUX, accompagnés de 33 planches représentant les instruments, avec des observations pratiques, par M. Pellier de Quengsy, D. M., chirurgien oculiste. *Paris*, 1789, 2 vol. in-8. . . . . 12 fr.

PRÉCIS DE BIBLIOGRAPHIE MÉDICALE, contenant l'indication et la classification des ouvrages les meilleurs, les plus utiles ; la description des livres de luxe et des éditions rares, et des tables pour servir à l'histoire de la médecine ; par J.-B. Montfalcon, médecin de l'Hôtel-Dieu de Lyon. *Paris*, 1827. Un fort vol. in-18, pap. vélin . . . . 6 fr. 50 c.

Trop long-temps négligée en France, la Bibliographie médicale est devenue aujourd'hui une science, et c'est pour répondre au besoin de l'époque, que M. Montfalcon a entrepris ce travail, qui demandait beaucoup de recherches et surtout beaucoup d'exactitude ; afin d'en faire mieux sentir l'utilité, nous nous contenterons d'en indiquer les principales divisions. 1° L'auteur, dans l'introduction de son livre, qui n'est pas la partie la moins intéressante, expose l'origine de l'imprimerie, des notions relatives à l'impression même des livres, à la reliure, à la disposition matérielle des bibliothèques ; il indiqua les gravures et les bustes qui doivent orner le cabinet du médecin, puis il présente des généralités sur les nosographies, les monographies, les journaux, les collections académiques et les dictionnaires ; sur l'esprit qui dirige les écoles de Paris, de Montpellier, sous le titre de *Dictionnaire*. Il présente la liste des auteurs, et celle des ouvrages qu'il a jugés les meilleurs et les plus utiles, accompagnée très-souvent de courtes remarques critiques, rédigées dans un excellent esprit ; 2° la classification par ordre de matières d'une bibliothèque de médecine ; vient ensuite une table des auteurs classiques spécialement né-

cessaires à l'étudiant et au médecin praticien; une bibliographie complète des ouvrages publiés sur, pour et contre la nouvelle doctrine médicale de M. Broussais; 4° une table chronologique de l'histoire de la médecine; 5° une table de la naisance et de la mort des auteurs; 6° une liste détaillée des productions que les princes de la médecine nous ont laissées; enfin, une table méthodique des auteurs qui ont écrit sur la Bibliographie médicale.

PRATIQUE DES ACCOUCHEMENS, ou Mémoires et observations choisis sur les points les plus importans de l'art; par madame Lachapelle, sage-femme en chef de la maison d'accouchement de Paris, publiée par A. Dugès, son neveu, D. M. P., professeur d'accouchement à la faculté de médecine de Montpellier, avec une notice sur la vie et les travaux de madame Lachapelle, par M. le professeur Chaussier. *Paris*, 1821—1825, 3 vol. in-8 ······· 20 f.

Les tomes II et III séparément, 2 vol. in-8························ 13 f.

C'est après *trente années* d'une pratique continue en qualité de sage-femme en chef de la maison d'accouchemens de Paris, et plus de *quarante mille accouchemens* opérés naturellement ou artificiellement, que madame Lachapelle livre à la méditation des gens de l'art le fruit de sa longue expérience. Son livre est un cours de clinique complet des accouchemens, et qui, pour nous servir des expressions de M. le professeur Chaussier, est riche d'un grand nombre d'observations nouvelles, de réflexions judicieuses, qui doivent obtenir l'approbation de tous ceux qui se livrent à l'art des accouchemens.

PRECIS D'ANATOMIE PATHOLOGIQUE; par G. Andral, professeur à la faculté de médecine de Paris, etc. *Paris*, 1829, 3 vol. in-8.········ 18 f.

PRECIS DESCRIPTIF SUR LES INSTRUMENS DE CHIRURGIE ANCIENS ET MODERNES; contenant la description de chaque instrument, le nom de ceux qui y ont apporté des modifications, et ceux préférés aujourd'hui par nos meilleurs praticiens, et l'indication des qualités que l'on doit rechercher dans chaque instrument; par Henry, coutelier, fabricant d'instrumens de chirurgie; Paris, 1825, un vol. in-8, avec pl··········· 7 f.

PRÉSAGES TIRÉS DU POULS, d'après l'école sphygmique, par J. Lavy, docteur en médecine de la Faculté de Turin. *Paris*, 1824, in-8.······· 6 f.

PRINCIPES DE PHYSIOLOGIE COMPAREE, ou Histoire des phénomènes de la vie dans tous les êtres qui en sont doués, depuis les plantes jusqu'aux animaux les plus complexes; par Isid. Bourdon, de l'Académie royale de médecine. *Paris*, 1830, in-8.································ 7 fr. 50 c.

PRINCIPES DE PHYSIOLOGIE MEDICALE; par Isid. Bourdon, D. M. P., de l'Académie royale de Médecine, médecin des Dispensaires, etc., 2 vol. in-8.··· 12 f.

Cet ouvrage, qui embrasse toute la science de l'homme sain et malade, est divisé en sept livres, divisés en cent quatre-vingt-sept chapitres, dont nous citerons les suivans: Livre Ier. De la vie (*dix-sept chapitres*). Caractères de la vie. — Corps vivans. — Organisation de l'homme. — Caractère de l'homme au physique et au moral. — Livre II. Du système nerveux (*vingt-cinq chapitres*). Idée générale des nerfs. — Du cerveau et de ses fonctions. — Rôle des nerfs dans les maladies. — Liste des meilleurs auteurs qui ont écrit sur ce sujet. — Livre III. Des sensations (*trente-trois chapitres*). Sensibilité en général. — Exposé des cinq sens. — Histoire des aveugles-nés de Paris. — Sensations intérieures. — Livre IV. De l'intelligence (*vingt-cinq chapitres*). Organisation nuisible ou favorable à l'intelligence. — Siége des passions. — Influence qu'ont sur l'esprit, l'âge, le sexe, les professions, l'hérédité. — Les difformités, le climat, les gouvernemens, la médecine actuelle. — Système de Gall. — Du délire et de la folie. — Livre V. Mouvemens et fonctions de la vie humaine. — Circulation du sang. — Causes des épidémies. — Comment reconnaître les diverses maladies des poumons, etc. — Livre VI. Histoire du sommeil et des songes. — Livre VII. Histoire du sang, de ses sources, de ses produits. — Génération de l'homme. — Cet ouvrage est précédé d'un discours sur l'étude générale de l'homme.

RECHERCHES SUR LE MECANISME DE LA RESPIRATION et sur la circulation du sang, essais qui ont obtenu une mention honorable au concours de l'Institut; par Isid. Bourdon. D. M. P. *Paris*, 1820, in-8···· 2 f.

DE L'INFLUENCE DE LA PESANTEUR SUR QUELQUES PHÉNO-

MÈNES DE LA VIE, par Isid. Bourdon, docteur en médecine de la faculté de Paris. *Paris*, 1823, in 8 . . . . 75 c.

RECHERCHES SUR L'ORGANISATION VERTÉBRALE DES CRUSTACÉS, DES ARACHNIDES ET DES INSECTES, par J. B. Robineau-Desvoides, D. M. *Paris*, 1828, in-8. fig. . . . . 6 f. 50 c.

RECHERCHES PRATIQUES SUR LES PRINCIPALES DIFFORMITES DU CORPS HUMAIN, ouvrage orné de 35 planches lithographiées représentant les machines oscillatoires et les instrumens employés dans la chirurgie orthopédique; par JALADE LAFOND, docteur en médecine, membre de plusieurs sociétés savantes. *Paris*, 1829, 3 vol. in-4. . . . . 30 f.

RECHERCHES d'anatomie et de physiologie pathologiques relatives à la PRÉDOMINANCE ET A L'INFLUENCE DES ORGANES DIGESTIFS DES ENFANS SUR LE CERVEAU; par J. Sablairolles, D. M. Professeur agrégé à la Faculté de médecine de Montpellier. Paris, 1826, in-8. . . . . 4 fr. 50 c.

RAPPORTS DU PHYSIQUE ET DU MORAL DE L'HOMME, par P.-J.-G. CABANIS, de l'Institut, professeur de la faculté de médecine de Paris, précédés d'une table analytique, par M. le comte DESTUTT DE TRACY, et suivis d'une table alphabétique; nouvelle édition, *Paris*, 1824, 3 vol. in-12 de 1,100 pages . . . . 8 f.

Les *Rapports du physique et du moral de l'homme* sont regardés avec raison comme le plus beau titre de gloire de Cabanis cet ouvrage est connu; il a subi l'épreuve du temps; attaqué et défendu avec talent, ce beau monument, élevé par la physiologie à la philosophie, est demeuré en possession de l'estime du public. *Cet écrit*, est-il dit dans la BIOGRAPHIE UNIVERSELLE, *est destiné à tenir sa place parmi les plus beaux morceaux de haute philosophie qui existent en notre langue.* Une édition de cet ouvrage classique, faite sur la dernière publiée par l'auteur, tout à la fois correcte et d'un prix modéré, ne peut manquer d'être bien accueillie.

Nous avons conservé l'extrait analytique fait avec un si grand talent par M. le comte Destutt de Tracy, et nous y avons joint une notice sur la vie de Cabanis.

RAPPORT sur l'origine, les progrès, la propagation par voie de contagion, et la cessation de LA FIÈVRE JAUNE qui a régné, en 1821, à Barcelone; présenté le 14 mars 1822 à Son Exc. le chef politique supérieur de la Catalogne, en exécution du décret des cortès extraordinaire, par l'académie nationale de médecine de Barcelone, traduit de l'espagnol par P. RAYER, docteur en médecine. *Paris*, 1822; in-8, br . . . . 2 f.

RAPPORT HISTORIQUE SUR LES PROGRES DES SCIENCES NATURELLES depuis 1789, et sur leur état actuel, présenté au gouvernement en 1808, par l'Institut, rédigé par M. le baron G. CUVIER, membre de l'Institut, conseiller d'état, professeur administrateur du Muséum d'histoire naturelle, nouvelle édition. *Paris*, 1827, in-8 . . . . 6 f. 50 c.

RECHERCHES ANATOMIQUES, PATHOLOGIQUES ET THERAPEUTIQUES sur la maladie connue sous les noms de GASTRO-ENTÉRITE, FIÈVRE PUTRIDE, ADYNAMIQUE, ATAXIQUE, TYPHOÏDE, etc., etc., considérée dans ses rapports avec les autres affections aiguës; par M. LOUIS, D. M. P., médecin de l'hôpital de la Pitié, membre de l'Académie royale de Médecine, ancien chef de clinique à l'Hôpital de la Charité de Paris, etc.; *ouvrage qui vient d'obtenir le prix au concours de l'Institut royal de France. Paris*, 1828, 2 vol. in-8 . . . . 13 f.

Il n'existe pas en médecine de sujet qui ait plus occupé que l'étude des fièvres; il n'en est pas qui ait été plus long-temps environné d'obscurités. Parmi les ouvrages qui auront le plus contribué à éclairer cette matière, on placera certainement au premier rang celui de M. Louis.

C'est après avoir observé pendant six années à l'hôpital de la Charité de Paris tous les sujets atteints de maladies aiguës, que M. Louis publie aujourd'hui le résultat de ses observations. Son ouvrage est divisé en quatre parties: la première est consacrée à l'histoire des sujets qui ont succombé à des distances très-inégales du début, et chez lesquels les symptômes et les lésions étaient également bien prononcés; dans la seconde, il fait la description des lésions chez les sujets emportés par le typhus et chez ceux qui avaient succombé à d'autres maladies aiguës: puis il expose les principales causes de mort chez les uns et les autres. La troisième partie contient l'histoire des symptômes chez les malades qui sont morts et chez ceux qui ont guéri, celle du diagnostic, des observations relatives à la perforation de l'intestin grêle et aux causes de l'affection, qui est l'objet de cet ouvrage. La quatrième partie offre l'analyse des faits relatifs à l'action de la saignée, à celle des toniques, des vésicatoires, de la glace sur la tête, et est terminée par l'exposition des principales règles de traitement.

Cet ouvrage est celui d'un bon observateur; il sera lu et médité par tous les médecins qui aiment à suivre les progrès de la science.

RECHERCHES SUR LA NATURE ET LE TRAITEMENT DU CANCER DE L'ESTOMAC; par René Prus, docteur en médecine de la Faculté de Paris. *Paris*, 1828, 1 vol. in 8. . . . . 4 fr.

TABLEAU ÉLÉMENTAIRE D'ORNITHOLOGIE, ou Histoire naturelle des oiseaux que l'on rencontre communément en France, suivi d'un Traité sur la manière de conserver leurs dépouilles pour en former des collections, par Sébastien-Gérardin, professeur d'Histoire naturelle, attaché au Muséum d'histoire naturelle de Paris, etc. *Paris*, 1822, 2 vol. in-8. et atlas de 41 planches in-4. . . . . 21 f.

Le but de l'auteur, en publiant cet ouvrage, a été de faciliter aux jeunes gens l'étude de cette partie si intéressante de l'Histoire naturelle; c'est pourquoi il a classé son livre dans un ordre méthodique correspondant aux planches, qui ont été disposées de manière à offrir, dans les espèces qu'elles représentent, les caractères distincts qui sont propres à chaque ordre, à chaque section, à chaque famille, à chaque tribu ou à chaque espèce. Plusieurs planches sont consacrées pour représenter les divers instrumens que l'on emploie pour préparer la peau des animaux afin d'en former des collections; des instructions sur la manière de disposer un cabinet d'Histoire naturelle, celle de se procurer les nids et les œufs des oiseaux; et enfin l'explication des diverses espèces de pièges que l'on emploie dans divers pays pour prendre les oiseaux.

THÉORIE NOUVELLE DE LA PHTHISIE PULMONAIRE, augmentée de la méthode préservative, par M. Lanthois, docteur en médecine, etc. *Deuxième édition*. Paris, 1818, in-8. . . . . 6 f.

TORTI (F.) THERAPEUTICE SPECIALIS AD FEBRES PERIODICAS PERNICIOSAS; nova editio edentibus et curantibus C. C. F. Tombeur et O. Brixhe, D. M. Leodii et Parisiis. 1821, 2 vol. in-8. fig. . . . . 16 f.

TOPOGRAPHIE MÉDICALE DE PARIS, ou Examen général des causes qui peuvent avoir une influence marquée sur la santé des habitans de cette ville, le caractère de leurs maladies et le choix des précautions hygiéniques qui leur sont applicables; par C. Lachaise, docteur en médecine de la faculté de Paris, etc. *Paris*, 1822, in-8. . . . . 5 f. 50 c.

« Cet ouvrage est divisé en cinq chapitres, dans lesquels l'auteur traite successivement de la position relative et directe de la ville, sa figure, son étendue, sa température, de l'histoire naturelle de Paris et de ses environs. Il passe en revue les causes qui peuvent avoir une influence sur la salubrité de Paris. A cette occasion, il fait, à l'égard des douze arrondissemens municipaux qui composent la ville, des observations très-importantes. Il recherche, dans la disposition des divers quartiers et dans le genre d'ateliers qu'ils renferment, les causes qui décident de leur salubrité comparative, et propose, d'une part, des moyens d'assainissement, de l'autre, des précautions hygiéniques propres à soustraire les habitans à l'action des causes insalubres. Il examine l'habitant de Paris tant au physique qu'au moral, et termine par le tableau des constitutions médicales. »

TRAITÉ ÉLÉMENTAIRE DE CHIMIE ET DE PHYSIQUE, par Desroches, ancien élève de l'école polytechnique. *Paris*, 1831, un fort volume in-8. avec 15 planches gravées. . . . . 8 fr.

TRAITÉ DE CHIMIE, par J. J. Berzélius, traduit par A. J. L. Jourdan et M. Esslinger, sur les manuscrits inédits de l'auteur, et sur la dernière édition allemande. *Paris*, 1829, 8 vol. in-8; ouvrage publié par souscription. Prix de chaque volume . . . . 7 f.

(*Les tomes* 1 *à* 4 *sont en vente.*)

Les nombreuses découvertes dont M. Berzélius a enrichi la science, surtout l'établissement de la doctrine des proportions définies et de la théorie atomistique, lui ont valu l'estime des chimistes les plus distingués, et faisait vivement désirer la publication de l'ouvrage complet de ce célèbre chimiste.

Les nombreuses additions manuscrites que l'auteur a bien voulu communiquer, doivent faire regarder cette traduction comme une véritable édition nouvelle, non-seulement les dernières opinions de l'auteur y sont consignées, mais encore tout ce qui a été découvert d'essentiel jusqu'à ce jour.

TRAITÉ PRATIQUE SUR LES MALADIES DES YEUX, ou Leçons données à l'infirmerie ophthalmique de Londres, sur l'anatomie, la physiologie et la pathologie de l'œil, par Lawrence, chirurgien en chef de cet hôpital, membre du collége royal des chirurgiens de Londres; traduit de l'anglais avec des notes, et suivi d'un PRÉCIS DE L'ANATOMIE PATHOLOGIQUE DE L'ŒIL par C. Billard, docteur en médecine de la Faculté de Paris, etc. *Paris*, 1830, in-8. . . . . 7 fr.

TRAITÉ DES MALADIES DU CŒUR ET DES GROS VAISSEAUX, par R.-J. Bertin, professeur de la faculté de médecine de Paris, médecin en chef

de l'hôpital Cochin, rédigé par J. Bouillaud, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris. *Paris*, 1824; 1 vol. in-8. avec six planches........ 7 f.

Fruit de vingt années de recherches, et de l'application du stéthoscope à l'étude des maladies du cœur, l'ouvrage de MM. Bertin et Bouillaud peut être considéré comme la monographie la plus complète que nous possédions sur ce sujet : riche d'un grand nombre d'observations pathologiques intéressantes et de faits nouveaux, observations et faits particuliers d'après le rapprochement desquels a été composée l'histoire générale des maladies auxquelles ils se rapportent, nous dirons que les plus graves de ces maladies, telles que l'hypertrophie et l'anévrysme du cœur, le rétrécissement de ses orifices, etc., sont décrites avec tant d'exactitude, et sous des traits tellement frappans, que tout médecin un peu exercé pourra désormais les reconnaître avec la plus grande facilité, et par suite les traiter avec plus de succès qu'on ne l'a fait jusqu'ici.

RECHERCHES ANATOMIQUES ET PHYSIOLOGIQUES SUR LA STRUCTURE INTIME DES ANIMAUX ET DES VÉGÉTAUX ET SUR LEUR MOTILITÉ, par M. Dutrochet, D. M. P., correspondant de l'Institut de France (académie royale des sciences, etc.). *Paris*, 1824, in-8, avec deux planches.. 4 f.

L'AGENT IMMÉDIAT DU MOUVEMENT VITAL DÉVOILÉ DANS SA NATURE ET DANS SON MODE D'ACTION CHEZ LES ANIMAUX ET VEGÉTAUX, *ouvrage faisant suite au précédent*, par Dutrochet. *Paris*, 1826, 1 vol. in-8.. 4 fr.

NOUVELLES RECHERCHES SUR L'ENDOSMOSE ET L'EXOSMOSE, par H. Dutrochet, D. M. P., correspondant de l'Institut. *Paris*, 1828, in-8. fig.. 2 f. 50 c.

Le célèbre Cuvier n'a pas cru pouvoir mieux caractériser le genre de mérite de M Dutrochet qu'en le qualifiant d'*observateur exact et ingénieux*, et c'est surtout dans ces ouvrages qu'il a fait preuve d'un grand talent d'observation. Ici ce ne sont point des théories, mais des faits exposés avec clarté et méthode, des expériences basées sur la saine physiologie, et qui sont de tous les pays, parce qu'elles sont exactes.

RECHERCHES ANATOMIQUES ET PHYSIOLOGIQUES SUR LES CAS D'UTÉRUS DOUBLE ET DE SUPERFÉTATION; par A. L. Cassan, docteur en médecine de la Faculté de Paris, ancien interne des hôpitaux. *Paris*, 1826, in-8.. 2 f. 50 c.

Des faits exacts bien rapportés feront rechercher ce petit ouvrage non-seulement des anatomistes et des chirurgiens, mais aussi des médecins qui s'occupent de médecine légale.

RÉFLEXIONS ET OBSERVATIONS ANATOMICO-CHIRURGICALES SUR L'ANÉVRYSME SPONTANÉ EN GÉNÉRAL, et en particulier sur celui de l'artère fémorale; par J.-L.-L. Casamayor, docteur en médecine de la Faculté de Paris, etc. *Paris*, 1825, in-8.......................... 6 f.

Des observations nombreuses bien faites, l'histoire la plus complète des opérations qui ont été pratiquées tant en France qu'à l'étranger, l'examen des divers procédés opératoires qui ont été proposés par les plus grands maîtres, sont les principaux points que traite M. Casamayor. L'ouvrage de M. Casamayor occupera une place distinguée dans la bibliothèque du chirurgien, à côté de ceux de Scarpa et de Hodgson sur l'anévrysme.

REVISION DES NOUVELLES DOCTRINES CHIMICO-PHYSIOLOGIQUES, suivie d'expériences relatives à la respiration; par M. Coutanceau, D. M. P., médecin et professeur à l'hôpital militaire d'instruction du Val-de-Grâce, membre de l'académie royale de médecine, de la légion d'honneur, etc. *Paris*, 1821; in-8, br.. 5 f.

SUR LES FONCTIONS DU CERVEAU ET SUR CELLES DE CHACUNE DE SES PARTIES, avec des observations sur la possibilité de reconnaître les instincts, les penchans, les talens, ou les dispositions morales et intellectuelles des hommes et des animaux, par la configuration de leur cerveau et de leur tête; par le docteur F.-J. Gall. *Paris*, 1825, 6 forts vol. in-8. br..... 42 f.

Nous ne pouvons donner que des idées très-imparfaites des travaux physiologiques de M. Gall. A chaque traité se rattachent des considérations aussi importantes que nouvelles sur une foule d'objets, par exemple, sur le suicide, sur l'infanticide, sur une loi générale des évacuations périodiques, non-seulement chez la femme, mais aussi chez l'homme et chez diverses espèces d'animaux, sur la manière de juger les têtes des diverses nations, sur la physiognomonique et la pathognomonique, sur la loi de la mimique. Partout des faits intéressans, des aperçus ingénieux, des questions de la plus haute philosophie sur les motifs de nos actions, sur l'origine des arts et des sciences, sur la perfectibilité de l'espèce humaine, sur l'étendue du monde de chaque être vivant, etc. En vain chercherait-on dans un autre ouvrage l'histoire naturelle des aptitudes industrielles, des instincts, des penchans, des passions, des qualités morales et des facultés intellectuelles de l'homme

et des animaux. L'on a appris beaucoup lorsqu'on a lu M. Gall; on le relit, on le consulte toujours avec fruit, lorsqu'on médite sur le sujet qu'il traite : c'est un ouvrage vraiment classique et unique dans son genre; il y règne un ordre éminemment philosophique dans la distribution des matières. Comme M. Gall voulait le rendre aussi utile aux philosophes, aux moralistes, aux jurisconsultes, aux peintres, aux sculpteurs, etc., qu'à ses confrères les médecins, il a dépouillé son ouvrage des termes techniques; son style est partout clair, facile, et il a parfaitement réussi à mettre les sujets même les plus importans à la portée de toutes les classes de lecteurs.

Les personnes qui n'ont pas encore retiré les derniers volumes sont priées de les faire prendre dans le plus court délai possible, au prix de 7 francs chaque.

TRAITE CLINIQUE ET PHYSIOLOGIQUE DE L'ENCEPHALITE OU INFLAMMATION DU CERVEAU et de ses suites, telles que le ramollissement, la suppuration, les tubercules, le squirrhe, le cancer, etc.; par J. Bouillaud, docteur en médecine et professeur agrégé de la faculté de Paris, membre de plusieurs sociétés savantes. *Paris*, 1825, in-8.......... 6 f.

« M. Bouillaud a rassemblé et disposé avec discernement un grand nombre d'observations; la plupart ont été recueillies par lui-même; il a su en déduire l'histoire la plus complète que nous possédions sur l'encéphalite. Le livre qu'il vient de publier, essentiellement dans les principes de la nouvelle doctrine médicale, est très-propre à démontrer, s'il en était besoin, la solidité des bases sur lesquelles repose cette dernière. Il justifie parfaitement son titre, et est destiné à prendre place au premier rang des meilleurs écrits que nous possédions sur les maladies des organes encéphaliques. » (*Journal général de médecine*, t. xcii, août 1825.)

TRAITÉ CLINIQUE ET EXPÉRIMENTAL DES FIÈVRES DITES ESSENTIELLES; par J. Bouillaud, docteur en médecine de la faculté de Paris, ancien interne des hôpitaux de la même ville, membre de l'Académie royale de Médecine, etc. *Paris*, 1826; in-8.......... 7 fr.

Des faits nombreux puisés dans l'observation clinique et dans l'observation expérimentale résultent de cette double source de toutes les vérités médicales; car ce n'est qu'en exploitant cette riche et féconde mine du domaine de l'anatomie pathologique que l'on parviendra à nous expliquer tous les mystères de la doctrine pyrétologique; les observations que renferme ce traité n'ont été recueillies dans l'esprit d'aucun système. Pour bien observer, il faut voir les objets tels que la nature les présente à nos regards, et pour les voir ainsi, il faut être exempt de prévention. Véritable traité d'expérience cet ouvrage jette le plus grand jour sur la nature, le diagnostic et la thérapeutique des fièvres.

TRAITE DES MALADIES DES ENFANS NOUVEAU-NÉS ET A LA MAMELLE, fondé sur de nouvelles observations cliniques et d'anatomie pathologique faites à l'hôpital des Enfans-Trouvés de Paris, dans le service de M. Baron; par C. Billard, D. M. P., ancien interne de cet hôpital. *Paris*, 1828, 1 fort vol. in-8.......... 8 f.

ATLAS D'ANATOMIE PATHOLOGIQUE, pour servir à l'histoire des maladies des enfans; par C. Billard, D. M. P. *Paris*, 1828, in-4, de dix planches, avec un texte explicatif.......... 10 f.

Les planches, exécutées sur les dessins de l'auteur, ont été gravées, imprimées en couleur, et retouchées au pinceau avec soin par M. Duménil.

Dans cet ouvrage, le but principal de l'auteur est d'exposer les caractères des symptômes propres aux maladies des enfans, et de les considérer dans leurs rapports avec les altérations des organes. Il a passé successivement en revue tous les appareils; il s'est appliqué à étudier les variétés de forme et d'aspect de chaque organe considéré dans l'état sain, dans l'état normal el dans l'état pathologique; et ce n'est qu'après avoir discuté et apprécié la valeur des symptômes et la nature des lésions anatomiques, qu'il a exposé comme une dernière induction les méthodes de traitement. — En parlant des vices de conformation, il a particulièrement fait ressortir ceux qui pouvaient donner lieu à quelques symptômes pendant la vie, et troubler ainsi les diverses fonctions de l'enfant. Partout enfin, en rapportant l'histoire de chaque maladie, il a fait en sorte de n'aborder que les discussions susceptibles d'être éclairées par des faits.

TRAITÉ ÉLÉMENTAIRE DE L'ART DES ACCOUCHEMENS, ou principes de tocologie et d'embryologie; par A. A. L. M. Velpeau, D. L. P., professeur d'accouchement, agrégé à la Faculté de Paris. *Paris*, 1829, 2 vol. in-8.......... 12 f.

Cet ouvrage est le texte des leçons publiques, faites par l'auteur à un nombreux auditoire depuis près de dix ans. Aujourd'hui, que tout marche avec tant de rapidité et que chaque moment est marqué par de nouveaux besoins, un livre dans lequel on a su mettre à profit, non-seulement tous les travaux des écrivains français et étrangers, mais encore de nombreux matériaux fournis par une grande pratique dans les hôpitaux et dans l'enseignement, ne peut manquer d'intéresser toutes les personnes qui suivent les progrès de la science.

La partie consacrée à l'*embryologie* fixera l'attention des physiologistes et des anatomistes : c'est une lacune qui existe dans tous les traités d'accouchemens personne, mieux que M. Velpeau, ne pouvait la remplir, car on sait que depuis long-temps il en fait l'objet d'une étude particulière, et ce n'est qu'après avoir disséqué environ 140 produits de conception, âgés de moins de trois mois, qu'il hasarde ses opinions.

TRAITÉ DE LA MÉTHODE FUMIGATOIRE, ou de l'emploi médical des bains et douches de vapeurs, avec planches; par T. Rapou, D. M. P., ancien chirurgien en chef de l'hôpital de Lyon, etc. Paris, 1824, 2 vol. in-8 ... 12 f.

« Dans la première partie de cet ouvrage, l'auteur traite de la disposition des locaux et des machines fumigatoires, indication des substances dont on emploie les vapeurs, effets physiologiques immédiats des différentes espèces de vapeurs, pratiques auxiliaires de la méthode fumigatoire, particularités du traitement par cette méthode; puis vient la partie proprement médicale, qui comprend les considérations générales sur l'emploi des vapeurs comme moyen hygiénique, préservatif et thérapeutique, et de nombreuses observations sur leur efficacité dans le traitement des fièvres, des phlegmasies, du rhumatisme, de la goutte, des maladies aiguës et chroniques de la peau, des maladies lymphatiques, des névroses, de la syphilis. » (*Journal universel des sciences médicales*, avril 1824.)

ANNALES DE LA MÉTHODE FUMIGATOIRE, ou Recueil d'observations pratiques sur l'usage médical des bains et douches de vapeurs; par T. Rapou, D. M. P. *Première partie représentant les nouveaux appareils portatifs. Paris*, 1827, in-8 ... 3 f. 50 c.

TRAITÉ DES MALADIES DES ARTISANS et de celles qui résultent des diverses professions, d'après Ramazzini; ouvrage dans lequel on indique les précautions que doivent prendre, sous le rapport de la salubrité publique et particulière, les administrateurs, manufacturiers, fabricans, chefs d'ateliers, artistes, et toutes les personnes qui exercent des professions insalubres; par Ph. Patissier, docteur en médecine de la faculté de Paris, etc. *Paris*, 1822; in-8 ... 7 f.

TRAITÉ DE THÉRAPEUTIQUE, rédigé suivant les principes de la nouvelle doctrine médicale; par L. J. Bégin, docteur en médecine, membre de l'académie royale de médecine, etc. *Paris*, 1825, 2 vol. in-8 ... 12 f.

Après dix années employées à disserter sur les causes des maladies et sur la nature des lésions qui les constituent, il est temps que les médecins observateurs soumettent à une sévère analyse la manière d'agir des moyens hygiéniques ou médicamenteux dont ils prescrivent l'usage afin de rétablir la santé. Un Traité de thérapeutique, écrit sous l'influence et suivant l'esprit de la nouvelle doctrine médicale, manquait encore à la science, et devait former, en quelque sorte, le complément de la révolution que la médecine éprouve actuellement parmi nous.

La thérapeutique a fait, depuis quelques années, d'immenses, d'incontestables progrès: mais ils sont implicites, en quelque sorte: ils résultent du perfectionnement de la pathologie et de l'introduction de la physiologie dans son étude: signaler cette circonstance, c'est rappeler les plus importans services rendus par M. Broussais à presque toutes les branches des connaissances médicales

TRAITÉ DE LA GRAVELLE, DU CALCUL VÉSICAL et des autres maladies qui se rattachent à un dérangement des fonctions des organes urinaires, par William Prout, membre de la société royale de Londres; traduit de l'anglais avec des notes par Ch. Mourgué, docteur en médecine, médecin des bains de Dieppe, etc. *Paris*, 1823, in-8, fig. coloriée ... 5 f.

« L'ouvrage de M. Prout est à coup sûr un des meilleurs traités que nous ayons sur les urines et les concrétions urinaires. Il faut savoir gré aux hommes habiles qui ne sont pas arrêtés par les dégoûts qui accompagnent ces sortes de recherches. Je ne terminerai point cet article sans rendre de nouveau justice à M. Mourgué; sa traduction est partout écrite purement, dans un style clair et souvent élégant. Les notes dont il a enrichi cet ouvrage annoncent un médecin instruit et un bon observateur. Nous recommandons à nos lecteurs le Traité de la gravelle. » (*Journal général de médecine*, octobre 1823, t. LXXXV.)

TRAITÉ DE L'APOPLEXIE, ou Hémorrhagie cérébrale; considérations nouvelles sur les hydrocéphales; description d'une hydropisie cérébrale particulière aux vieillards, récemment observée; par Et. Moulin, docteur en médecine de la faculté de Paris, etc. *Paris*, 1819; in-8 ... 3 f. 50 c.

TRAITÉ THÉORIQUE ET PRATIQUE DES MALADIES DE LA PEAU, fondé sur de nouvelles recherches d'anatomie et de physiologie pathologiques; par P. Rayer, docteur en médecine de la faculté de Paris, médecin de l'hôpital Saint-Antoine, etc. Paris, 1826-27, 2 vol. in-8 et atlas, 10 planches coloriées, offrant plus de 60 variétés de maladies de peau ... 27 f.

Bien qu'émondée par des mains habiles, cette partie si importante de la pathologie était encore enveloppée d'obscurité et faisait le désespoir des praticiens qui désiraient voir remplir ce manque par un bon ouvrage pratique sur les maladies de la peau; c'est cette lacune que M. Rayer vient de remplir dans l'ouvrage que nous annonçons, fruit de plusieurs années d'observations et de recherches assidues, il a su profiter en homme habile de la position avantageuse où il est placé: aussi ses

descriptions nous ont paru faites avec le plus grand soin, et sa méthode thérapeutique est celle d'un bon esprit; l'une et l'autre dénotent un observateur exact et un praticien exercé.

Les planches qui accompagnent cet ouvrage sur la peau sont d'une si grande vérité et exécutées avec tant de soin, que la personne la moins exercée pourra facilement en reconnaître toutes les variétés au premier coup d'œil.

TRAITÉ MÉDICO-CHIRURGICAL DE L'INFLAMMATION, par J. Thomson, professeur de chirurgie à l'Université d'Edimbourg; traduit de l'anglais sur la dernière édition et augmenté d'un grand nombre de notes par A. J. L. Jourdan et F. G. Boisseau, membres de l'Académie royale de Médecine, etc. *Paris* 1827, un fort vol. in-8. 9 fr.

C'est avec la nouvelle doctrine médicale que cet ouvrage a le plus d'analogie, l'inflammation y est étudiée avec soin dans ses divers états, dans ses conséquences et dans ses conditions de développement. M. Thomson s'est montré digne de reproduire les belles vues de Hunter, et d'ajouter aux observations de son célèbre compatriote. Physiologiste et praticien, il porte dans l'appréciation de la valeur réelle des agens thérapeutiques ce scepticisme qui caractérise le véritable médecin: la ressemblance des opinions consignées dans cet ouvrage avec celles de M. Broussais, ne peut manquer d'intéresser les partisans de la nouvelle doctrine et même leurs adversaires; les notes nombreuses ajoutées au texte par MM. Jourdan et Boisseau sont destinées a établir les principales différences qui existent entre les vues pratiques des médecins anglais et français.

TRAITE DE LA CYSTOTOMIE SUS-PUBIENNE, ouvrage basé sur près de cent observations, tirées de la pratique du docteur Souberbielle, par D. Belmas, docteur en chirurgie de la Faculté de Paris, chef des travaux anatomiques à la Faculté de médecine de Strasbourg, etc. *Paris*, 1827, in-8., fig. 5 fr.

La Lithotomie par le haut appareil, pratiquée un grand nombre de fois par le frère Come, recommandée par les succès qu'il en obtenait a joui pendant long-temps d'une sorte de préférence sur les autres manières de tailler. M. Belmas vient aujourd'hui nous en rappeler les avantages, les règles et les préceptes qu'il indique sont tirés de sa pratique et de celle d'un lithotomiste habile, M. le docteur Souberbielle, qui a mis M. Belmas dans le cas de faire jouir le public des observations intéressantes qu'il a recueillies depuis un si grand nombre d'années. L'exposition anatomico-chirurgicale des organes intéressés dans l'opération de la taille, et de leurs rapports réciproques, est très-remarquable; on y lit particulièrement sur les rapports du péritoine avec les organes renfermés dans le petit bassin, des observations neuves et importantes; enfin cet ouvrage mérite de fixer l'attention par les excellents préceptes et les bonnes doctrines qu'il contient. (*Journal général de médecine*, *juin* 1827.)

TRAITE THEORIQUE ET PRATIQUE DU CROUP, d'après les principes de la doctrine physiologique, précédé de réflexions sur l'organisation des enfans, par H.-M.-J. Desruelles, docteur en médecine de la faculté de Paris, membre de la société médicale d'émulation; *deuxième édition*, entièrement refondue. *Paris*, 1824; 1 vol. in-8. 5 f. 50 c.

« Riche de tous les travaux dont cette maladie a été l'objet, et de l'application de la doctrine physiologique à son étude, l'ouvrage de M. Desruelles est la meilleure monographie du croup que nous possédions. Ce qui est relatif au siége, à la nature, aux causes, aux phénomènes de cette affection y est traité avec beaucoup de talent, et la partie thérapeutique décèle un praticien judicieux. Les principaux chapitres ont été augmentés de beaucoup de considérations nouvelles: ces améliorations, et le succès rapide que la première édition a obtenu, sont de sûrs garans de celui que mérite celle que nous annonçons. » (*Archives générales de médecine*, octobre 1824)

TRAITÉ DE LA COQUELUCHE, *ouvrage couronné par la Société Médico-pratique de Paris*; par H. Desruelles, docteur en médecine de la Faculté de Paris, chirurgien aide-major à l'hôpital militaire d'instruction du Val-de-Grâce, etc. *Paris*, 1827, in-8. 5 fr. 50 c.

Dans des considérations préliminaires, l'auteur a donné une idée générale de la Coqueluche, puis il indique les différens noms sous lesquels cette maladie a été connue; il analyse les opinions des auteurs sur le siége et la nature de cette affection; il propose une théorie nouvelle, appuyée sur un grand nombre de preuves tirées de l'histoire des épidémies, déduites des signes de la coqueluche, des causes de cette maladie et des autopsies. Ensuite il parle des complications et des terminaisons de la coqueluche; il examine avec le plus grand soin les divers moyens qui ont été employés pour la combattre. Il démontre par l'observation, le raisonnement, l'expérience et l'analogie, dans quelle circonstances il convient d'user de ces moyens, et il termine par le traitement de cette maladie; c'est un livre bien fait et qui nous paraît digne du suffrage de la Société qui l'a couronné.

TRAITÉ HISTORIQUE ET DOGMATIQUE DE LA TAILLE, par F.-J. Deschamps, chirurgien en chef de l'hôpital de la Charité, membre de l'Institut, etc., avec un supplément dans lequel l'histoire de la Taille est continuée, depuis la fin du siecle dernier, jusqu'à ce jour, par L. J. Bégin, docteur en médecine, membre de l'académie royale de médecine, de la société médicale d'émulation, etc. *Paris*, 1826, 4 vol. in-8, fig. 20 f.

TRAITÉ, ou OBSERVATIONS PRATIQUES ET PATHOLOGIQUES SUR LE TRAITEMENT DES MALADIES DE LA GLANDE PROSTATE; par Everard Home, chirurgien en chef de l'hôpital Saint-Georges, etc; trad. de l'anglais, avec quatre planches, par Léon Marchant, D. M. *Paris*, 1820; in-8. . . . . 6 fr.

TABLE ALPHABÉTIQUE ET MÉTHODIQUE DES MATIÈRES contenues dans les 36 volumes de la deuxième série du JOURNAL GÉNÉRAL DE MÉDECINE FRANÇAISE, ou Recueil périodique des travaux de la société de médecine de Paris; par E. F. S. Gaultier de Claubry, docteur en médecine, etc. *Paris*, 1829, 1 fort volume in-8. . . . . 8 f.

TRAITÉ DE LA STRUCTURE DU CŒUR, de son action et de ses maladies, par M. Senac; seconde édition, augmentée par M. Portal. *Paris*, 1783, 2 vol. in-4, avec 23 planches. . . . . 20 fr.

NOUVELLE THÉORIE DE L'ASTRONOMIE; RUDIMENTS DES FORCES PRIMAIRES DE LA GRAVITATION, DU MAGNÉTISME ET DE L'ÉLECTRICITÉ, considérés dans leurs rapports avec le mouvement des corps célestes, et comme causes de la lumière, de la température et des autres phénomènes de ces corps, par P. Murphy. *Paris*, 1830, 1 fort vol. in-8, grand papier vélin. Prix. . . . . 12 fr.

INDICATION DES PRINCIPAUX ARTICLES DE CET OUVRAGE — Aperçu sommaire de la naissance de l'Astronomie et de ses progrès jusqu'à nos jours — Atmosphère et ses phénomènes. — Lumière solaire et planétaire. — Température planétaire. — Condensation aqueuse, ou Formation de la pluie dans l'atmosphère. — Condensation imparfaite de l'atmosphère. — De la rosée, avec des observations sur la source des maladies endémiques. — Du brouillard météorologue — Aurore boréale et australe. — Météores aérolithes ou pierres météoriques. — Baromètre; ses variations. — Aphorismes astronomiques.

ILLUSTRATIO ICONOGRAPHICA INSECTORUM quæ in museis parisinis observavit et in lucem edidit J. Ch. Fabricius præmissis ejusdem descriptionibus accedunt species plurimæ, vel minus aut nondum cognitæ; auct. A. J. Coquebert. *Parisiis*, an VIII; ouvrage complet publié en trois décades composées chacune de 10 planches et un texte explicatif formant ensemble un volume grand in-4. de 142 pages de texte et 30 planches gravées et coloriées avec soin et représentant plus de 300 espèces.

Une grande partie de l'édition de cet ouvrage ayant été détruite par le feu, je viens d'acquérir les vingt exemplaires complets qui en restent, réuni en un volume in-4., cartonné. Prix . . . . 60 fr.

Je puis vendre séparément quelques exemplaires des décades 1 et 3, texte et planches coloriées, à raison de 25 fr. chaque.

Je fournirai les 30 planches coloriées réunies en un cahier sans texte au prix de. . . . . . . 35 fr.

Les mêmes figures noires . . . . 18 fr.

DE L'ÉDUCATION DES SOURDS-MUETS DE NAISSANCE; par de Gérando, membre de l'Institut, administrateur et président de l'institution royale des sourds-muets. *Paris*, 1827, 2 forts vol. in-8. . . . . 16 fr.

MANUEL D'ENSEIGNEMENT PRATIQUE DES SOURDS-MUETS; par M. Bébian, Censeur des études de l'institution royale des Sourds-muets, suivi de l'art d'enseigner à parler aux sourds-muets; par l'abbé de l'Épée. *Paris*, 1827, 2 vol. dont un 1 in-4, modèles d'exercices contenant 32 planches en taille douce et 1 vol. in-8. . . . . 16 fr.

Ces deux ouvrages sont publiés par ordre et adoptés par le conseil d'administration de l'institution des Sourds-muets de Paris.

Il seront médités par toutes les classes de lecteurs qui s'intéressent à ces infortunés.

cela peut avoir de fâcheux résultats q
mation du foie est intense.

831. Dans l'hépatite chronique, l'en
grave, si l'on ne prodigue point les m
cendiaires à l'intérieur.

832. On ne peut guère confondre l
les phlegmasies thoraciques, que lorsq
à un examen superficiel du sujet.

833. Les obstacles à la circulation
cours du sang, soit dans le poumon
foie et le cœur, la suspension du m
culatoire, telles sont les circonstanc
quelles a lieu la stase du sang dans le

834. Le gonflement de ce viscère, qu
pochondre et dépasse alors le rebo
côtes, et un sentiment de pesanteur
gion, sont, avec les phénomènes rela
lation, les seuls signes de cet état p
foie.

§ II. De la stase du sang dans le

835. Ce gonflement est momentané
selon la cause de la stase du sang; il offr
si peu de durée, qu'en peu de jour
feste, cesse et revient, selon les vicissit
des vaisseaux, du cœur et des poun
riations du gonflement du foie font p
la stase du sang ne varie pas moins da

836. Andral a trouvé, chez des scorbu
gorgé de sang, au point que ce liqui